

essai

LES ENLUMINEURS DE CAUCHEMARS

Damien Saurel



HYPALLAGE
EDITIONS

Damien Saurel

Les Enlumineurs de cauchemars

Essai sur Lucifer dans la littérature

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Edité sur Internet le 28 mars 2014
Prix : 8,97 €

© 2014 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-017-2

Du même auteur

Athénaïs

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

René Plantin

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

Ludivine Mustier

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

Les Raffalés

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

Les Aigles du Portugal

(Roman historique, Hypallage Editions, 2014)

Les Trois Lunes pendulaires

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Les Marches du Nord

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Le Spectricide

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Apocatastase

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

*« Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles,
Et qui faites que je n'adore que Vous seul,
et non point Isis et Osiris »
(Paul Claudel, Magnificat, in Cinq Grandes Odes)*

Avant-propos

Les Enlumineurs de cauchemars se veulent ombre et lumière. Ombre et lumière à la fois. Est-ce raisonnable ? Est-ce même possible ? Depuis la chute de l'Ange, Lucifer, le « Porteur de lumière », s'est abîmé, devenant ténèbres à tout jamais. « À tout jamais » nous a appris la religion chrétienne. Or, le poète ressuscite l'Ange, le rend à la lumière, éclairant, semble-t-il, d'un jour incomparable la miséricorde divine. Ainsi, Hugo, dans son *Satan pardonné*, s'écrit-il, usurpant la bouche même de Dieu :

« L'Archange ressuscite et le démon finit ;
Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
Satan est mort ; renais ô Lucifer céleste ! »

Il nous faudrait nous réjouir d'une si lumineuse réintégration. Hélas, avec les Enlumineurs de cauchemars, l'ambiguïté, l'ambivalence sont dans les termes mêmes de lumière et de ténèbres. Plus inquiétants encore, alors qu'on voudrait les abolir, les aveugler au soleil glorieux de la Miséricorde, ils se confondent en cessant de s'opposer, et le Bien triomphe mal d'un Mal qui rentre à nouveau en possession de son bien. Vous aurez compris, déjà, que les Enlumineurs de cauchemars ont pour quête la lumière perdue du Porteur déchu. Lumière ambiguë, froide, lumière gnostique, scintillement de cendres, poussière d'éclats d'obsidienne, jour lugubre, soleil noir. Voilà de quelle clarté ces enlumineurs veulent éclairer les hommes, clarifier le déroulement des temps, mettre à jour un plan cosmique parfait, en un mot : illuminer le monde !

« Grüninger, après des conversations qu'il a eues avec un théologien : « le mal, d'abord, apparaît toujours en tant que

Lucifer, pour ensuite se métamorphoser en Diable, et finir en Satan ». C'est la série descendante, qui va du porteur de lumière au diviseur, puis au destructeur ; ou encore, dans le domaine des voyelles, le triple accord : A, I, U. »¹

Ou en musique, la quinte diminuée !

Esthétique de l'ignominie : l'art des Enlumineurs de cauchemars ne recule devant aucune mise en scène du mal. Notre perception du beau s'en trouve troublée. Le mal peut être beau, nous enseignent-ils. Ceci dit, il ne nous resterait plus qu'à défendre une laideur du bien ? Gardons-nous de céder aux provocations de l'Adversaire et de dissocier le beau du bien moral. Seule une perverse imposture peut prêter au Diable quelque beauté. Avec consternation, nous verrons que nombreux furent les artistes qui mirent leur talent au service d'une si lamentable opération marketing. Nous sommes aujourd'hui les otages de leurs œuvres sulfureuses. Et sans nul doute en souffrons-nous réellement. Les artistes ne semblent plus guère intéressés à apaiser nos âmes, à nous donner à voir le beau avec le bien, et le bien avec le beau.

« Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable »²

L'art religieux en occident, du reste, est en complète déconfiture. Il se pourrait même qu'il soit encore plus décadent que celui des Enlumineurs de cauchemars.

« Nous avons parlé ensuite de ce que je n'hésite pas à appeler un effondrement du roman au gothique. Mon interlocuteur dit :

¹ Ernst Jünger, *Premier journal parisien*, 4 janvier 1942.

² Nicolas Boileau, *Épître IX*, 1674.

perte d'équilibre. Quelque chose s'est perdu qui ne s'est jamais retrouvé dans l'art religieux, une valeur spirituelle, une qualité de foi irremplaçable. Que s'est-il passé ? L'a-t-on jamais étudié ? Un certain sens du divin a brusquement fait défaut. »³

Le contrepois à l'art des Enlumineurs de cauchemars n'existe donc pas. Et comme il paraît scabreux que le mal puisse conduire au bien, nous restons tributaires d'une drogue, d'un poison sans remède.

Cet essai, copieux certes, mais sérieusement documenté, prétend démasquer la fourberie des génies de la littérature. À vous, lecteur, ensuite, de juger de votre degré d'intoxication et de votre capacité à rester sous le joug de telles beautés mortelles. Notre conseil, en espérant que vous le suiviez, sera pour vous de désertier au plus tôt ces territoires d'agonie. Cette lecture achevée, c'est au sevrage que nous vous invitons. Si vous-même êtes artistes, ou avez prétention à création d'œuvres, veillez à bâtir celles-ci sur des valeurs morales fidèles à l'esprit de l'âme et du corps d'hommes libres de tout pacte, de toute possession. Notre conseil n'en est pas un, c'est un cri d'alarme !

Notre grille de lecture, outil précieux, s'articule sur le corps de la doctrine chrétienne. Que l'on conteste ou non sa valeur intrinsèque est une chose, mais que l'on ne vienne pas ici nier sa capacité à analyser l'énigme humaine.

« Otez le péché originel et toute psychologie devient incompréhensible. »⁴

³ Julien Green, *Vers l'invisible*, in *Journal*, 1960.

⁴ Julien Green, *Ibid.*

Nous revendiquons ici le christianisme au titre d'outil d'investigation, et nous gageons que les résultats obtenus par cette méthode peuvent être éloquents.

« L'existence de Tokyo se prouve empiriquement, celle de l'identité – métaphysiquement – celle du point mathématiquement – mais aussi celle du Diable – théologiquement. Il est impossible de prouver le Diable empiriquement, cela est vrai ; mais aussi impossible que de prouver l'existence de Paris mathématiquement ou théologiquement. Chaque méthode pose un langage et par là un mystère ; toute chose débute par un mythe. Le péché originel n'est donc pas davantage un mythe que la matière, l'énergie ou l'atome. »⁵

La science chrétienne doit permettre une analyse fine et révélatrice de la révolte, du mal, du péché qui travaillent l'homme. Le fait religieux doit être déchiffré. Qu'il soit occulté ou mis en avant, son discours peut révéler une partition étonnante, inattendue ou perfide. Notre outil, le christianisme, nous fournira les clefs nécessaires pour ouvrir ces passages secrets des œuvres littéraires étudiées dans cet essai. Que ces clefs soient pour vous vérité ou fantaisie, il n'en reste pas moins exact qu'elles ouvrent quelques donjons cachés par ailleurs inviolables. Ce que nos contemporains appellent souvent avec mépris « dogmes » sera pour nous une base de travail identifiée et prolifique.

« Je songe, après la guerre, à reprendre la lecture sur un nouveau plan, qui aura pour base la théologie. »⁶

⁵ Benjamin Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, 1942.

⁶ Ernst Jünger, *Premier journal parisien*, 11 mars 1942.

Comment voulez-vous, sans a priori, aborder une œuvre ? Certes, vous pouvez aimer ou pas. Mais il ne s'agit pas de cela, mais d'un discours sur le sens. Accordez-nous le droit d'une méthode, même si elle vous est complètement étrangère, et jugez aux résultats obtenus du bon droit de son emploi. Ne s'agit-il pas, au final, de progresser dans l'ordre de la compréhension de l'homme ? Ici, nous ne trichons pas et donnerons au maximum ce que nous avons pu découvrir. Nous vous souhaitons une instructive lecture.

Que ce livre soit le sépulcre définitivement clos de tant d'horreurs dénoncées et serve d'avertissement à ceux qu'à l'avenir écœurerait la Vérité :

« Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne,
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur. »⁷

Et maintenant, voyons qui sont ces Enlumineurs de cauchemars...

⁷ Stéphane Mallarmé, *Le Tombeau d'Edgar Poe*, 1876

Les Enlumineurs de cauchemars

1. Les tenants de l'apocatastase
 - 1a. Victor Hugo et les tables tournantes
 - 1b. Vigny et le poème d'Éloa
 - 1c. Papini et la prière pour le Diable

2. Les disciples du Pendu
 - 2a. Feu de tout Bloy !
 - 2b. De Quincey et la réhabilitation de l'Isariote
 - 2c. Judas de Pagnol

3. Les engeances maudites
 - 3a. Fils d'Hérésiarque
 - 3b. Fruit du parjure

4. L'enfer assumé
 - 4a. Tieck, Beardsley, Tannhäuser et le Mont de Vénus
 - 4b. Jouhandeau et la dignité infernale
 - 4c. Sartre et l'ens causa sui

5. Licence poétique
 - 5a. Isidore Ducasse en mal d'horreur
 - 5b. Arthur Rimbaud et la déesse voilée

6. L'école littéraire de l'Aube Dorée
 - 6a. La secte compte un Nobel
 - 6b. Machen et les archers
 - 6c. Lovecraft et la maîtresse de Crowley

Les tenants de l'apocatastase

Victor Hugo et les tables tournantes

« *Relu les Contemplations dans un exemplaire dédié par l'auteur, ce qui augmente mon respect pour ce livre, car Hugo est un des rares écrivains pour qui j'ai eu ce qu'il est convenu d'appeler un culte. Je ne voulais relire qu'un seul poème [...]. Saturne est sans doute inspiré par des expériences de spiritisme, et souffre tant soit peu de cette origine, mais la strophe : « Oh ! ce serait vraiment un mystère sublime... » est d'un grand voyant auprès de qui nous ne sommes guère que des écoliers » (Julien Green, Journal, 1941).*

Victor HUGO : Qui ne connaît pas ce géant de la littérature française et même, pour tout dire, de la littérature universelle ? Qui sait, cependant, que ce génie fut un auteur métaphysique, un écrivain théologien ? Et plus encore que cela, car si l'on en juge par la portée de sa mystique, Hugo peut prétendre au rang de prophète... D'ailleurs, une religion d'Asie, le Caodaïsme, le célèbre comme l'un des principaux saints de son panthéon.

Sur ce, nous pouvons déclarer que Victor Hugo est un des plus grands écrivains de l'apocatastase ! Ce que nous découvrirons bientôt textes à l'appui. L'apocatastase ?... Une fameuse question de théologie... À savoir si Dieu sauvera toutes ses créatures...⁸

Pour le moment, laissons de côté toute conclusion hâtive. Partons à la rencontre de l'auteur et de son thème.

Hugo et l'apocatastase : où, quand, et comment ?

⁸ Pour une étude approfondie de la question, nous conseillons la lecture du précédent ouvrage de l'auteur : Damien Saurel, *Apocatastase. Irons-nous tous au paradis ?*, éditions Docteur angélique, Avignon, 2008

– Où ? À Jersey, cette petite île anglo-normande, où il trouva refuge, loin de Napoléon le Petit.

– Quand ? Le temps que dura son exil forcé jusqu'à son expulsion de l'île, du mois d'août 1852 au 27 octobre 1855.

– Comment ? Par la pratique du spiritisme ! Donc par le biais des tables tournantes.

Ce fut pour l'écrivain une rencontre prodigieuse : à en juger par le temps qu'il consacrait aux séances et par le travail de décryptage qui en résultait, on peut dire qu'Hugo vécut dans l'intimité du monde des « esprits » avec ferveur et comme un fantôme dans notre monde pendant plus de trois ans, le temps de son exil à Jersey. Là, il se consacra exclusivement à sa passion pour l'au-delà.

« Le *Journal de l'exil* montre, pour cette même époque, une préoccupation constante, un sujet qui remplit toutes les conversations : les Esprits, les apparitions, les tables tournantes. À Marine-Terrace, c'est une passion pour les tables. « On n'attendait plus que le soir, déclare Auguste Vacquerie. Dès midi, on commençait et l'on ne finissait que le matin. On s'interrompait tout au plus pour dîner... Le bruit de la mer se mêlait à ces dialogues, dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement ». »⁹

Avant de passer à l'analyse des poèmes et des récits en prose issus de l'expérience des tables tournantes de Jersey, il faut préciser de quelle sorte d'inspiration découlent ces textes. En

⁹ Lucien Roure, *Le merveilleux spirite*, 1931

effet, ces textes attribués à Victor Hugo sont-ils réellement de lui ? Sont-ils de sa plume ? De sa plume, ils sont issus. Hugo les a mis au propre, de sa plume. Mais sont-ils de sa main, comme l'on dit, pour certifier que les textes sont des créations personnelles de l'auteur ? Et bien, nous pouvons être dès à présent très surpris par la réponse que Victor Hugo apporte lui-même à cette question. Car le grand écrivain l'a précisé de son vivant : les textes de Jersey ne sont pas de lui, mais ont été produits par les esprits contactés lors des séances de spiritisme auxquelles il participa ?!

« Continuation d'un phénomène étrange, auquel j'ai assisté plusieurs fois, c'est le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements, et des strophes sortent de l'ombre. Il va sans dire que je n'ai jamais mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère ; je les ai toujours religieusement laissés à l'inconnu qui en est l'unique auteur. »¹⁰

Est-ce à dire, qu'il faudrait admettre que Victor Hugo ait eu des nègres fantomatiques ? La réponse n'est pas simple comme nous allons le voir.

Pour le moment, et pour conserver le rythme d'explication que nécessite une analyse rigoureuse, nous pouvons seulement signaler, en accord avec Hugo, que « ses » œuvres de Jersey sont de deux types. Il y a des poèmes et des récits en prose comme nous l'avons déjà mentionné. Mais ce n'est pas là, la principale distinction qu'il faille opérer :

1/ Il y a, d'une manière très étrange, les poèmes et les récits en prose dictés directement par les tables tournantes et que Hugo

¹⁰ Victor Hugo, 27 février 1854, note en marge des derniers vers du *Lion d'Androclès* écrite en rouge sur le manuscrit de la *Légende des Siècles*

considère comme inspirés d'en-haut (ce ne serait donc pas lui qui les aurait produits).

2/ Il y a ensuite les poèmes produits par Hugo lui-même, mais à partir d'indications ou de demandes formulées par les esprits des tables tournantes.

Voyons cela par le détail :

1/ Parmi celles traitant de l'apocatastase, les œuvres de la première catégorie sont principalement :

- L'étoile d'en bas (dicté le jeudi 27 avril 1854 par « Shakespeare »)
- Un sermon (dicté le 8 mars 1855 par « Jésus Christ »).

L'intégralité de ces textes en provenance de l'au-delà, fut publiée en 1928 chez l'éditeur Louis Conard par l'exécuteur testamentaire de Hugo, Gustave Simon, sous le titre *Les tables de Jersey*. Une nouvelle édition de l'ouvrage a paru chez Stock en 1980, sous le titre : *Les tables tournantes de Jersey : chez Victor Hugo*. Des extraits de ces textes sont également reproduits pour une grande partie d'entre eux dans l'ouvrage du Docteur Jean de Mutigny : *Victor Hugo et le spiritisme* (éditions Fernand Nathan, 1981).

2/ Les textes de la seconde catégorie ont tous trait à l'apocatastase et sont principalement :

- *Ce que dit la bouche d'ombre* (poème terminal des *Contemplations*, 1855, Jersey). Dans l'édition du Livre de Poche des *Contemplations*, la note pour ce poème est la suivante : « Ce poème exceptionnel est directement

inspiré par le message des tables. C'est au cours de la séance du 24 avril 1854 que la table a ordonné à Hugo d'écrire un poème appelant la pitié sur les êtres captifs et en a esquissé les grandes lignes. Hugo, comme il est dit dans un procès-verbal du 19 septembre a obéi. »

- *Satan pardonné* : à la suite du sermon du 8 mars déjà mentionné, Hugo, après avoir retranscrit le texte dicté par « Jésus », écrit la mention suivante : « Je fais un poème intitulé : « Satan pardonné ». Minuit trente cinq. » De fait, ce travail avait été commencé par Hugo en mars 1853, mais il n'avait pu l'achever, empêché en cela par la composition des Contemplations. Le sermon de « Jésus » fut donc pour l'auteur l'occasion d'un déclic qui le remit sur la voie de ce travail pendant un an abandonné. Ce poème achève *La fin de Satan*, poème magistral de plus de 5000 vers, dont le titre est assez évocateur pour que son contenu puisse être aisément rapproché de notre question de l'apocatastase.

Hugo va nous prêcher le salut de tous. Écoutons-le...

Pour cela, partons à la rencontre de Jersey :

Le 2 décembre 1851, c'est le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte. Hugo, qui est alors déjà très célèbre, devient un des principaux opposants au nouveau régime. Ses prises de position l'obligent rapidement à quitter la France, et c'est en Belgique qu'il trouve refuge. Cependant, la proximité de la frontière française et ses continuelles attaques contre le pouvoir Louis-Napoléonien font de lui, pour des raisons diplomatiques évidentes, un hôte encombrant et bientôt indésirable. Le gouvernement belge ne tarde donc pas à faire savoir à Hugo qu'il devrait « aller voir en Angleterre si la Belgique n'y est pas ! »

Hugo et sa famille prennent ainsi le chemin maritime de l'île anglo-normande de Jersey au mois d'août 1852. Sur ce bout de terre entouré de mer, Auguste Vacquerie, l'ami d'enfance du poète, les a précédés et a préparé leur venue.

À quoi ressemble Jersey ? L'impression qu'exerce alors l'île sur l'esprit du poète est profonde. On découvre dans les poèmes des *Contemplations*, composés à Jersey, comme plus tard dans *Les travailleurs de la mer*, ce décor de roches écumantes, de mers en furie, de vents mouillés d'embruns... L'endroit est en fait lugubre et jouera de ses ombres fantomatiques sur l'imaginaire du poète.

Après son arrivée, Hugo ne pense pas s'installer à St Héliier, la petite capitale de l'île, mais déniche, dans une valleeuse, une maison battue par les vents et la mer. Cette demeure s'appelle « Marine-Terrace », et c'est là qu'auront lieu les séances de spiritisme.

Pour Hugo, la retraite forcée de Jersey est une considérable privation du point de vue de la renommée, de la fortune, et surtout de la participation à la vie publique. Tout cela lui échappe à présent...

Hugo fait ici le deuil de ses illusions perdues. Il entreprend une longue méditation sur la vanité de l'existence. Pour mémoire, rappelons que notre homme est noble par son père, Léopold Hugo, qui fut général d'empire, nommé par le roi Joseph en Espagne comte de Siguenza. Et voilà que ce titre ne lui vaut plus aucun privilège et même, au contraire, doit-il fuir devant Napoléon le Petit qui usurpe la gloire des aigles de son aïeul Napoléon Ier.

« Soit un individu à qui Dieu a donné richesses, trésors, et honneurs : il ne lui reste plus rien à désirer. Et puis, Dieu ne le

laisse pas maître d'en jouir, mais en fait profiter un étranger. C'est une vanité et une cruelle souffrance ! »¹¹

L'infortune du sort liée à l'atmosphère sombre de l'île poussent le poète à l'amertume comme à la mélancolie, à la vengeance tout comme à la méditation, emprunte de regrets et de souvenirs douloureux. Ces deux aspects, celui de la revanche politique et celui de la lutte intérieure donnent durant la même période, tout à la fois, *Les Châtiments* et *Les Contemplations*. Issus du spectacle de l'onde furieuse, ces deux grands livres poétiques ne portent cependant pas le regard du poète sur les mêmes horizons. Le premier regard est véhément, fougueux, vindicatif et sarcastique ; il divulgue un terrible pamphlet politique. Mais l'œuvre est au résultat, tout aussi lyrique et épique que simplement satirique, car elle a pour écho le grondement de la mer et le fracas de ses flots sur les roches de Jersey. Ainsi peut-on lire dans *Nox*, poème inaugural des *Châtiments*, les strophes suivantes :

« Toi qui bats de ton flux fidèle
La roche où j'ai ployé mon aile,
Vaincu, mais non pas abattu,

Gouffre où l'air joue, où l'esquif sombre,
Pourquoi me parles-tu dans l'ombre ?
Ô sombre mer, que me veux-tu ?

Tu n'y peux rien ! Ronge tes digues,
Épands l'onde que tu prodigues,
Laisse-moi souffrir et rêver ;

¹¹ Qohélet, 6.1-2

Toutes les eaux de ton abîme,
Hélas ! passeraient sur ce crime,
Ô vaste mer, sans le laver !

Je comprends, tu veux m'en distraire ;
Tu me dis : Calme-toi, mon frère,
Calme-toi, penseur orageux !

Mais toi-même alors, mer profonde,
Calme ton flot puissant qui gronde,
Toujours amer, jamais fangeux ! »

À l'inverse, angoissé et relevant du strict domaine privé est l'espace où respire l'âme du poète des *Contemplations*. La mer charrie là les cadavres engloutis, les souvenirs et les pensées pénibles qui se cachent sans jamais disparaître totalement, revenant à la surface, portés par une vague de l'âme. Maintenant, lisons des vers extraits d'un poème des *Contemplations* daté de la période de Jersey :

« Je suis l'être incliné qui jette ce qu'il pense ;
Qui demande à la nuit le secret du silence ;
Dont la brume emplit l'œil ;

Dans une ombre sans fond mes paroles descendent,
Et les choses sur qui tombent mes strophes rendent
Le son creux du cercueil.

Mon esprit, qui du doute a senti la piqûre,
Habite, âpre songeur, la rêverie obscure
Aux flots plombés et bleus,

Lac hideux où l'horreur tord ses bras, pâle nymphe,
Et qui fait boire une eau morte comme la lymphe
Aux rochers scrofuleux. »¹²

Tels sont le souffle intérieur et le vacarme polémique de la tempête qui anime le poète à cette époque-là. Jersey est une source de créativité volcanique pour Hugo.

Pour pénétrer davantage encore cet univers du poète, cherchons à comprendre le déroulement des séances de Jersey :

La technique utilisée en spiritisme à l'époque de Victor Hugo est la typtologie, du grec *tuptein* : « frapper ». On emploie alors un guéridon, table ronde à trois pieds répartis également à la base d'un axe unique, qui soutient le plateau circulaire de la table. Les mains des participants à la séance s'appliquent légèrement contre la surface lisse du plateau. La table bouge et communique en frappant des « coups de pieds » ponctuels qui peuvent se répéter. On compte ainsi ces coups pour découvrir la lettre de l'alphabet correspondant au nombre de coups perçus. À la longue, on obtient des mots, des phrases et même des textes assez étoffés.

Telle est la technique. Mais quel est son « mécanisme » réel ?

Du strict point de vue humain, il faut accepter de reconnaître que les participants, comme leur nom l'indique, participent à l'élaboration du phénomène. Ils participent manifestement, physiquement et psychologiquement, au phénomène. Comment cela ? Et bien en poussant du bout des doigts la table.

¹² *Pleurs dans la nuit*, Jersey, 1854

Mais, est-ce aussi simple que cela ? L'affirmer ainsi, ce serait accuser tous ceux qui tentent ce genre d'expériences de tricher, ce qui n'est pas toujours le cas, loin de là.

Comment donc faire bouger une table sans chercher à tricher en la manipulant ? De fait, si l'on voulait éliminer tout risque de tricherie, pourquoi appliquer ses doigts sur la table et craindre par là même une manipulation ?

La présence des doigts sur la surface de la table est donc nécessaire, et ce bien que les participants ne conçoivent pas leurs membres comme pouvant être les instruments physiques du phénomène. Les *apprenti-spirites* pensent en effet que ce sont les esprits contactés qui sont les moteurs des phénomènes observés. D'après eux, les esprits seraient les seuls agents de la mécanique des divers mouvements de la table. Il n'y aurait donc point d'intervention humaine. Mais cela est faux puisque les *apprenti-spirites* appliquent leurs mains contre la table.

Il faut donc en conclure que les participants bougent inconsciemment la table. Il s'agirait en effet d'un procédé hypnotique, amorcé par les participants eux-mêmes. Le fait que les séances aient lieu dans une semi-obscurité, qu'elles s'opèrent le plus souvent en soirée et qu'elles se prolongent jusqu'à très tard dans la nuit, nous fournit des indices précieux. La fatigue liée à l'obscurité joue en faveur d'un endormissement au moins partiel des sens. De plus, la fixation de la concentration sur un unique objet, la table dans notre cas, ainsi que la formulation obtuse de la pensée sur un seul désir par la répétition des mots « esprit es-tu là ? », correspond à peu de choses près à la préparation susceptible de mettre une personne en état hypnotique. Les participants s'auto-hypnotiseraient donc à leur insu.

Tout ceci pour dire que l'hypnotisme est à la portée de tous, que nous soyons conscients de sa pratique ou bien que celle-ci s'opère à notre insu.

Laissons, un instant, la parole au Docteur Jean de Mutigny, connu pour ses recherches qui tendent à démystifier la parapsychologie. Dans son livre sur *Victor Hugo et le spiritisme*, il donne au phénomène des tables tournantes une explication basée sur l'hypothèse d'une forme d'hypnose involontaire :

« Il s'agit d'un phénomène réel se produisant autant de fois qu'on le désire ; aucune aptitude particulière n'est requise des participants. Le principe est celui de l'idée motrice. En d'autres termes, une représentation intellectuelle d'un mouvement est capable de produire, dans quelques circonstances bien précises, le mouvement en question et ceci sans que le sujet observé n'en ait conscience. L'hypnotisme repose en grande partie sur cette constatation. [...] Deux éléments sont indispensables pour que l'on puisse mettre en évidence l'idée motrice : une représentation mentale intense du mouvement à produire ; une attitude corporelle parfaitement passive. Ces deux conditions sont totalement remplies dans les tables tournantes. Les assistants posent délicatement leurs mains sur le guéridon : donc attitude corporelle détendue. Une grande concentration mentale est indispensable. On demande aux esprits de se manifester, mais, en fait, on attend un mouvement de bascule de la table. Après un certain temps, il est impossible, si les deux conditions sont bien remplies, que ce mouvement ne se produise pas. Les guéridons utilisés pour l'expérience ont toujours trois pieds. De ce fait, une pression,

même minime, en un point quelconque de l'un des bords de la table fait toujours lever le pied opposé. »¹³

Dans l'appréhension du phénomène, nous venons de progresser. Cependant, tout est encore loin d'être aussi clair qu'on le voudrait, et comme nous le verrons, la donnée de l'hypnotisme, pour valable qu'elle soit, n'est toutefois pas suffisante à elle seule pour rendre compte de l'ensemble du phénomène.

Revenons-en, maintenant, à Victor Hugo et au cercle spirite de « Marine-Terrace » :

C'est en septembre 1853 que Hugo est initié au spiritisme par Madame Delphine de Girardin. Amie du poète, elle a décidé de lui rendre visite à Jersey...

À Paris, Mme de Girardin a mis à la mode du temps une nouveauté venue tout droit des États-Unis d'Amérique, le spiritisme. Son salon, déjà réputé, attire davantage encore l'attention des artistes et des dandys lorsqu'on s'y occupe de faire tourner les tables. L'expression consacrée pour désigner alors ce genre d'activité est « faire des tables ».

Invitée à la villa « Marine-Terrace », Delphine de Girardin, pour tromper l'ennui pesant sur le lieu d'exil de ses amis, leur propose de tenter une petite séance de tables tournantes. Tout d'abord sceptiques, les exilés finissent par accepter, n'ayant pas mieux à faire. Assistent alors à la séance, Victor Hugo et son épouse, leur fils Charles, Auguste Vacquerie, l'ami de la famille, le général Le Flo, un compagnon d'infortune lui aussi en exil sur l'île, et bien sûr l'inspiratrice, Madame de Girardin.

¹³ Dr Jean de Mutigny, *Victor Hugo et le spiritisme*, 1981

Après plusieurs jours de tentatives infructueuses, le 11 septembre 1853, se produit l'événement tant attendu. La table parle... Et quel choc que les coups que frappe alors le guéridon !

« — *Qui es-tu, toi ?*

— *Fille morte !*

— *Ton nom ?*

— “*L.E.O.P.O.L.D.I.N.E*” »

Il va sans dire que l'émotion qui s'empare à ce moment précis des *apprenti-spirites* est considérable. Tous connaissent « Léopoldine »... Tous redoutent tout à coup la spectaculaire manifestation de la fille chérie du poète. Parmi les amis du couple Hugo, personne ne veut réveiller un si cruel souvenir : Léopoldine est morte dix ans plus tôt dans des circonstances dramatiques, noyée, elle et son fiancé, Charles, le jeune frère d'Auguste Vacquerie. Si le malaise du général Le Flo et de Mme de Girardin est réel, on imagine à peine avec quelle terreur soudaine, Auguste Vacquerie, Victor Hugo et son épouse reçoivent la nouvelle. « Ce peut-il, Léopoldine, que tu sois parmi nous ? ». Telle doit-être à ce moment précis l'angoisse du père.

À partir de cet événement, tout s'enchaîne chez Hugo : les vagues de Jersey rugissent maintenant comme les eaux de la mort qui ont englouti Léopoldine, les spectres glissent dans la solitude comme se lamente le poète d'être retenu en exil, et la poésie elle-même prophétise sur le destin des hommes comme parlent les esprits des tables.

Comme nous allons le voir dans un instant, Hugo s'impose de toute la hauteur de sa personnalité dans cette affaire de revenants. Lui seul est irremplaçable, par son éducation, par son histoire, par le deuil de sa fille chérie Léopoldine et par son génie poétique,

pour expliquer ce qui s'est passé dans ces fameuses séances de spiritisme de l'île de Jersey.

Pour commencer, voyons en quoi les messages des tables sont typiquement hugoliens dans leur style et leur propos.

Pour s'en convaincre, il suffit de comparer des passages de textes des catégories 1 et 2 que nous avons définies en introduction. Pour rappel, la catégorie 1/ est celle des textes directement dictés par les tables. La catégorie 2/ celle des textes inspirés des tables, mais écrits par Hugo.

Dans L'Étoile d'en bas (catégorie 1) : l'esprit de la table (« Shakespeare ») dit : « Comme l'homme est heureux ! plus de mal ! plus de sang ! plus de larmes ! »

Dans Ce que dit la bouche d'ombre (catégorie 2) : « Tout sera dit : le mal expiera ; les larmes tariront ; plus de deuils ; plus d'alarmes ».

« plus de mal » = « le mal expiera »

« plus de sang » = « plus de deuils »

« plus de larmes » = « les larmes tariront »

« comme l'homme est heureux » = « plus d'alarmes

(rien ne troublera plus son bonheur, car plus rien ne viendra l'alarmer).

La similitude est flagrante ; cependant, la preuve n'est pas entièrement faite parce que la démonstration n'est qu'à moitié concluante. En effet, *L'Étoile d'en bas* est datée du 27 avril 1854 et *Ce que dit la bouche d'ombre* n'a été écrit qu'en septembre 1854. *L'Étoile d'en bas* est donc antérieure à *Ce que dit la bouche d'ombre*, ce qui veut dire que le premier texte a pu servir de base pour l'écriture du poème, c'est-à-dire influencer sa rédaction.

Toutefois, cette influence, si elle s'exerce sur le choix du thème du poème, ne s'applique pas au style. Dans *Ce que dit la bouche d'ombre*, on retrouve le même style que dans tous les autres poèmes de Hugo. Curieusement, on retrouve ce même style dans *L'Étoile d'en bas* qui, pourtant, est sensé avoir été dicté par « Shakespeare » ! Ainsi, à travers ces lignes, ne reconnaît-on pas du tout Shakespeare, mais tout à fait Hugo. Il faut en conclure que « Shakespeare » (c'est-à-dire l'esprit présent lors de la séance de spiritisme) a influencé Hugo dans le choix du thème et que Hugo a influencé « Shakespeare » quant à la forme de l'expression littéraire de ce même thème.

Afin de confirmer le principe de cette étonnante constatation, il nous faut donc trouver d'autres analogies avec d'autres textes. Le but recherché est le suivant : montrer qu'il existe un lien de formulation des thèmes entre Hugo et « Shakespeare » lors de la séance. En effet, entre le poète et l'esprit frappeur s'établit une exploration de recherche de sens ; exploration susceptible de délivrer une même pensée.

« Paul Meurice vous a-t-il dit que tout un système quasi cosmogonique, par moi causé et à moitié écrit depuis vingt ans, avait été confirmé par la table avec des élargissements magnifiques ? Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil. »¹⁴

Tous les thèmes chers à Hugo durant la période de l'exil à Jersey se retrouvent dans le message de « Shakespeare », message qui lui-même suggère et contient tous les thèmes hugoliens. Voyons cela en comparant, cette fois, *L'Étoile d'en bas* avec *Voyage de nuit*, un poème de Hugo des *Contemplations* :

¹⁴ Victor Hugo, lettre du 4 janvier 1855 à Mme de Girardin

L'Étoile d'en bas : « La science croit trouver des remèdes, elle ne trouve que des maux. »

Voyage de nuit : « Nous appelons science un tâtonnement sombre. »

L'Étoile d'en bas : « Franklin croit découvrir le paratonnerre, il indigne la foudre. Fulton croit découvrir la vapeur, il découvre des explosions. Gutenberg croit découvrir l'imprimerie, il découvre les guerres civiles et les révolutions. »

Voyage de nuit : « Sans cesse le progrès, roue au double engrenage, fait marcher quelque chose en écrasant quelqu'un. »

L'Étoile d'en bas : « La nourrice de l'humanité à deux mamelles : la misère et l'ignorance. »

Voyage de nuit : « Nous entendons, sans voir la source ni la fin, derrière notre nuit, derrière notre faim, rire l'ombre Ignorance et la larve Misère. »

L'Étoile d'en bas : « Il suce l'amour dans la haine, la foi dans l'ironie, le bien dans le mal. »

Voyage de nuit : « Le mal peut être joie, et le poison parfum. Le crime avec la loi. »

L'Étoile d'en bas : « L'éponge cachée au fond de la mer où Jésus pêche avec les apôtres, pense au fiel du calvaire. La ciguë cachée au fond du jardin, où Socrate se promène avec ses disciples, le regarde avec colère. »

Voyage de nuit : « Que le vieux temps revient et nous mord les talons, et nous crie : Arrêtez ! Socrate dit : Allons ! Jésus-Christ dit : Plus loin ! et le sage et l'apôtre s'en vont demander dans le ciel l'un à l'autre quel goût a la ciguë et quel goût a le fiel. »

Voici donc quelques exemples parmi des centaines d'autres de concordances entre la pensée, le style et le pouvoir évocateur des images chez Hugo et chez « Shakespeare ».

Mais qui influence qui ?

On pourrait dire : c'est Hugo, bien sûr ! Mais une fois encore, le poème *Voyage de nuit* est postérieur (1855) au message *L'Étoile d'en bas* (1854) ? Cependant, le style de « Shakespeare » n'est rien de moins que celui de Hugo ! Et Hugo possédait déjà son propre style bien avant qu'il ne fasse tourner les tables.

Aussi, plutôt que de parler de concordance, nous invitons le lecteur à découvrir qu'il s'agit de collusion. Collusion entre deux esprits : celui de Hugo et celui du mal, le Diable.

Que vient faire le Diable ? Aviez-vous déjà oublié qu'il était question de lui dans les poèmes de Hugo ?

Pour ce qui est d'affirmer que les esprits des tables existent réellement et qu'ils sont maléfiques, nous retenons ici l'avis de Juliette Drouet qui, à la fois, pressent l'imposture philosophique du discours spirite et s'exaspère de ne pouvoir rejoindre son amant engagé si loin...

« Quel que soit mon peu de sympathie et d'affinité avec les esprits, pour peu que ton commerce avec l'autre monde continue, je serai forcée de me joindre à eux pour avoir la chance de te voir quelquefois. [...] Quant à vos diableries j'y vois pour l'avenir plus d'inconvénient que de plaisir, quelles que soient d'ailleurs vos convictions personnelles et collectives. Je m'explique mal, mais je sens que ce passe-temps a quelque chose de dangereux pour la

raison, s'il est sérieux, comme je n'en doute pas de ta part, et d'impie, pour peu qu'il s'y mêle la moindre supercherie. »¹⁵

Ainsi, la solution qui revient à dire que les *apprenti-spirites* élaborent les messages par hypnotisme n'est-elle pas suffisante pour expliquer le contenu des séances de « Marine-Terrace ». En effet, il faut savoir que Victor Hugo ne prenait jamais place autour du guéridon ! Il ne pouvait donc pas de ce fait mouvoir la table, et ce même inconsciemment, comme le suggère l'hypothèse de l'hypnotisme. Hugo, lors des séances, s'installait confortablement dans un fauteuil à bonne distance de la table, d'où il notait le nombre de coups frappés par le guéridon autour duquel, en effet, s'affairaient Adèle et Charles Hugo, Auguste Vacquerie, le général Le Flo, le jeune Allix ou d'autres membres attirés du cercle spirite de « Marine-Terrace ».

En ce qui concerne les participants présents à la table, nous soutenons que l'esprit maléfique contacté les aide à formuler le bon nombre de coups de la manière suivante : Le mouvement est induit plus qu'il n'est provoqué par l'esprit mauvais tandis que les participants le traduisent à l'aide d'une impulsion de leurs doigts.

Mais comme nous le savons, le texte est hugolien et c'est de l'esprit de Hugo qu'il provient. Il faut donc ici admettre que l'esprit maléfique est capable de « scanner » à distance l'esprit même des participants, et dans le cas qui nous intéresse, celui de Hugo plus particulièrement. En gros, Hugo s'est fait scanner ses plus puissantes images poétiques ! Voyons un peu comment ce « scan » s'opère : L'esprit ne peut faire de réponses que si celles-ci sont déjà en germe dans les questions ou la disposition d'esprit des participants. Car il faut s'en persuader, le démon n'a aucune

¹⁵ Lettre de Juliette Drouet à Victor Hugo, en date du 14 septembre 1853.

imagination ! Tous les fantasmes qu'il opère en nous viennent de notre esprit même par le truchement duquel nous le laissons traduire à nos dépens nos sentiments et nos émotions.

La chose est indéniable dans le cas de Hugo qui, tout à la fois, pleure sa fille, s'interroge sur le sens de la destinée humaine et souffre d'être exilé. Toutes les pages précédentes de cette étude illustrent parfaitement l'héritage psychologique du poète. L'hypertrophie des sentiments du père pour sa fille disparue désire que la table dise « Léopoldine ». La démesure du questionnement métaphysique espère l'au-delà que confirment par leurs messages les revenants des tables. Et, c'est le comble, le poète en arrive même à s'identifier avec l'ange déchu dans l'amertume de son bannissement. Dans *Ce que dit la bouche d'ombre*, Hugo s'exclame « ô retour du banni ! » en parlant de Béliar, comme dans d'autres poèmes il parle de lui, l'exilé, qui rêve d'une revanche éclatante sur la loi inique qui le retient captif loin de sa patrie d'origine. À ce niveau-là, on reste confondu. On ne sait plus jusqu'où se prolongent les effets du « scan ».

Les idées qui trottent dans la tête de Hugo trouvent leur accomplissement, leur révélation dans la traduction qu'en donnent les esprits des tables. Ainsi, l'« Idée », la grande idée de l'apocatastase, jaillit-elle. Dans un texte dicté le 3 juillet 1854 par l'« Idée », l'« Idée » manifeste l'idée du poète :

« Le sang que l'on verse fait une plaie à la table de la torture. »

Plus tard, Hugo écrira lui-même, dans un poème des *Contemplations*, intitulé *Pleurs dans la nuit*, la même chose :

« L'esclave mis en croix, l'opprimé sur la claie, plaint le satrape au fond de l'abîme et la plaie dit : Grâce pour les clous ! »

Et l'inquiétante plainte fait trembler sur ses bases le message du Crucifié :

« L'Évangile a fait de la tombe quelque chose de clément pour les repentir, mais, et c'est ici son erreur, il en a fait quelque chose d'inexorable pour les scélérats. »¹⁶

Et la chose est encore plus clairement affirmée dans la déclaration finale du même message :

« L'Évangile du passé a dit : les damnés, l'Évangile du futur dira : les pardonnés. »

Les tenants de l'apocatastase ne nient pas cependant que la justice doive être rendue pour punir les crimes et châtier les fautes. Tout comme, toujours selon eux, les bienfaits et les bonnes actions doivent être récompensés. La différence avec le discours officiel du christianisme sur l'enfer, et elle est de taille, c'est que les peines, à travers les temps d'expiation qui les constituent, ont une durée limitée, un délai, au terme duquel elles expirent. Une fois le temps de purification achevé, ou le délai d'expiation accompli, les mauvais redeviennent bons et connaissent enfin la paix.

Mais comment, dans la pratique, cette justice, toute à la fois rétributive et purificatrice, et qui donc n'exclut personne de la paix finale, va-t-elle prendre corps ? Par quel mode s'opère-t-elle ? Comment les crimes impunis ici-bas, le seront-ils après la mort, sans pour autant condamner irrémédiablement ceux qui s'en seront rendus coupables ? La réponse est : en ayant plusieurs vies

¹⁶ "*Jésus-Christ*", séance du jeudi 8 mars 1855, message retranscrit par Victor Hugo

et même en en ayant autant qu'il sera nécessaire pour parvenir enfin au bien.

Pour Hugo, la réincarnation est conçue comme moyen d'échapper à l'enfer. La réincarnation, tel est le moyen imaginé pour concilier l'idée de justice avec celle d'une réintégration progressive de l'unité première de toute chose. Ainsi, pour contenter le désir de justice inscrit dans le cœur de l'homme et dédouaner Dieu de l'image d'un juge implacable, dont la colère ne saurait être apaisé soi-disant que par l'enfer comme châtement des pécheurs, l'auteur des *Châtiments* propose-t-il la réincarnation comme mode d'expiation des fautes et de réintégration du bien.

La réincarnation permet donc à Hugo de nier l'éternité de l'enfer tout en satisfaisant le besoin de justice qui anime tout homme face au mal.

Par ailleurs, Hugo considère l'incarnation humaine, et plus globalement toute la création comme une chute, comme une immense dégradation d'ordre cosmique de l'état pour lequel nous sommes faits. Victor Hugo n'hésite pas en effet à dire de la matière qu'elle est une prison, une torture, un crime même :

« Or la première faute
Fut le premier poids.
Dieu sentit une douleur.
Le poids prit une forme, et, comme l'oiseleur
Fuit emportant l'oiseau qui frissonne et qui lutte,
Il tomba, traînant l'ange éperdu dans sa chute.
Le mal était fait. Puis tout alla s'aggravant ;
Et l'éther devint l'air, et l'air devint le vent ;
L'ange devint l'esprit, et l'esprit devint l'homme.
L'âme tomba, des maux multipliant la somme,
Dans la brute, dans l'arbre, et même, au dessous d'eux,

Dans le caillou pensif, cet aveugle hideux.
Êtres vils qu'à regret les anges énumèrent !
Et de tous ces amas des globes se formèrent,
Et derrière ces blocs naquit la sombre nuit,
Le mal, c'est la matière. Arbre noir, fatal fruit. »

ou encore

« Ne réfléchis-tu pas lorsque tu vois ton ombre ?
Cette forme de toi, rampante, horrible, sombre,
Qui, liée à tes pas comme un spectre vivant,
Va tantôt en arrière et tantôt en avant,
Qui se mêle à la nuit, sa grande sœur funeste,
Et qui contre le jour, noire et dure proteste,
D'où vient-elle ? De toi, de ta chair, du limon
Dont l'esprit se revêt en devenant démon ;
De ce corps qui, créé par ta faute première,
Ayant rejeté Dieu, résiste à la lumière. »¹⁷

On est loin de la théologie chrétienne de l'incarnation. Car pour les chrétiens, la chair possède une valeur spirituelle indéniable. Que Victor Hugo se dise fidèle à l'enseignement du Christ et méprise le corps, cela est en contradiction avec le fondement du christianisme qui est le Christ Lui-même, Dieu ayant pris chair. Aussi Saint Paul nous en pose-t-il la question :

« Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ ? »¹⁸

¹⁷ V. Hugo, *Ce que dit la bouche d'ombre*, in *Les Contemplations*

¹⁸ Première épître aux Corinthiens, 6.15

« Ou bien ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit, qui est en vous et que vous tenez de Dieu. »¹⁹

« Glorifiez donc Dieu dans votre corps. »²⁰

On ne peut, normalement, être chrétien et nier que le corps est sacré. De plus, toujours suivant la Bible, la vie dans la chair est une bénédiction si elle est vécue selon les dons accordés par Dieu : « Ne te refuse pas le bonheur présent, ne laisse rien échapper d'un légitime désir. »²¹

On est loin, comme on peut le constater, de la vision gnostique de l'incarnation comme mal, de la chute dans la matière comme perversion de la nature humaine. Aussi, pour les chrétiens, dans l'au-delà, la résurrection est-elle, par le salut de l'âme, résurrection de la chair.

Mais Victor Hugo semble l'ignorer ou le refuser puisqu'il prêche la réincarnation. Plus encore, pour lui, la réincarnation est polymorphe. Elle va de l'état humain à l'état minéral en passant par l'état animal ou l'état végétal. Toutes les formes de la nature portent selon lui des âmes réincarnées :

« Ayez pitié ! Voyez des âmes dans les choses.
Hélas ! le cabanon subit aussi l'écrou ;
Plaiguez le prisonnier, mais plaiguez le verrou.
Plaiguez la chaîne au fond des bagnes insalubres ;
La hache et le billot sont deux êtres lugubres ;
La hache souffre autant que le corps, le billot

¹⁹ *Ibid.*, 6.19

²⁰ *Ibid.*, 6.20

²¹ Ecclésiastique 14.14

Souffre autant que la tête ; ô mystère d'en haut !
Ils se livrent une âpre et hideuse bataille ;
Il ébrèche la hache et la hache l'entaille ;
Ils se disent tout bas l'un à l'autre : Assassin !
Et la hache maudit les hommes, sombre essaim,
Quand, le soir, sur le dos du bourreau, son ministre,
Elle revient dans l'ombre, et luit, miroir sinistre,
Reluisante de sang et reflétant les cieus ;
Et, la nuit, dans l'étal morne et silencieux,
Le cadavre au coup rouge, effrayant, glacé, blême,
Seul, sait ce que lui dit le billot, tronc lui-même. »²²

Il est fascinant de remarquer que les métaphores employées par le poète ne sont plus seulement des artifices esthétiques, mais aussi et surtout des réalités de la souffrance des âmes recluses dans les différentes formes de la matière !

Face au christianisme de son temps, la croyance de Hugo en la métempsycose peut surprendre. La réincarnation fait cependant partie du contenu spirituel de certaines religions orientales. À l'évidence, elle n'appartient pas à la foi chrétienne. Il faut donc rendre à l'Inde ce qui appartient à l'Inde. De fait, cette paternité orientale, Hugo n'en nie pas l'héritage, puisque dans son poème il avoue que :

« L'Inde a presque entrevu cette métempsycose »

Ce n'est donc pas dans le christianisme qu'il a pu trouver cette croyance. Le christianisme n'a jamais enseigné la réincarnation, mais il a toujours confessé la résurrection de la chair. Et il n'y a rien de plus étranger l'une à l'autre que les doctrines de la

²² V. Hugo, *Ce que dit la bouche d'ombre*

réincarnation et de la résurrection de la chair. Entre les deux, il faut choisir, car elles sont inconciliables.

Ceci dit, réfléchissons encore un peu pour découvrir pourquoi la théorie réincarnationniste d'Hugo se mêle-t-elle de christianisme ?

Cette théorie touche au christianisme, car elle s'applique à nier un dogme chrétien, celui de l'éternité de l'enfer :

« Espérez ! espérez ! espérez ! misérables !
Pas de deuil infini, pas de maux incurables,
Pas d'enfer éternel ! »²³

Mais il faut pouvoir déceler là un invraisemblable contresens, un incroyable contre-exemple. En effet, paradoxalement, cette théorie de la réincarnation qui vise à nier l'enfer défini par les chrétiens argumente en faveur de la reconnaissance de l'existence de l'enfer ! Car enfin, en avouant que plusieurs vies sont nécessaires à un homme pour être purifié de son mal, c'est bien reconnaître qu'une seule existence le condamnerait automatiquement à une fin tragique ! Lorsque Hugo s'indigne de certains crimes par trop odieux, et qu'il suppose de nombreuses vies nécessaires pour expier de tels crimes, c'est qu'il ne peut se résoudre à accorder leur pardon à de tels crimes en la simple circonstance d'une unique existence. C'est qu'il estime, quant à lui, que de tels crimes condamnent en bloc l'existence entière de ceux qui s'en sont rendus coupables. À ses yeux, s'il n'y avait qu'une seule vie ici-bas pour chaque homme, son terme venu, l'enfer frapperait effectivement de nombreux hommes. Aussi faut-il d'autres vies pour commencer à espérer de nouveau pour eux.

²³ *Ibid.*

Car au terme d'une seule vie, pour certains, cela semble impossible et même injustifiable de les croire sauvés.

Donc, implicitement, la réincarnation suppose l'enfer éternel. Car enfin, pourquoi des vies supplémentaires sont-elles nécessaires ? C'est que de toute évidence une seule existence n'a pas été suffisante pour que le cœur de l'homme soit purifié. Ce qui veut dire que s'il n'avait eu qu'une seule vie, elle ne lui aurait pas permis d'être sauvé. Il aurait donc au terme de cette unique vie terrestre, pour reprendre un vocabulaire issu du christianisme, été damné.

La théorie réincarnationniste de Victor Hugo porte ainsi en elle-même sa propre contradiction. L'enfer qu'elle cherche à nier est à son origine même. Diable !

Le manque d'esprit critique du poète face aux déclarations des esprits est consternant. Victor Hugo l'avoue lui-même dans une note du 19 décembre 1854, écrite à la fin d'une séance :

« Je persiste à ne faire aucune objection... Tout en restant droit dans ma conscience, je m'incline silencieusement devant l'être sublime qui m'a parlé hier et qui a terminé par de si hautes et si douces paroles. »

Comme nous le voyons, Hugo accueille le message des tables avec une ferveur quasi religieuse. Il accepte d'être le prophète, le dispensateur messianique de cette nouvelle révélation.

Hugo est un homme profondément religieux, mais un homme religieux sans religion. Son père était jacobin et hostile à la religion. Il fut révolutionnaire et alla écraser en Vendée la révolte des chouans, criant à qui voulait l'entendre : « Je veux qu'on m'appelle Brutus ! Le peuple ne veut plus de césars. » Quelques

années plus tard, il était général et comte d'Empire pour le service d'un nouveau César : l'Empereur Napoléon I^{er}. Léopold Hugo refusa alors qu'on baptisât son fils Victor, et ce bien que son nouveau maître eût signé un concordat avec l'Église en 1801. Quant à la mère du poète, de son nom de jeune fille, Sophie Trébuchet, elle n'était pas croyante. Ce qui pour une Bretonne peut surprendre, surtout à cette époque ! Dans ces conditions familiales et avec l'héritage révolutionnaire qui, à partir de 1792, avait fait de la France un pays complètement déchristianisé, on ne peut guère reprocher au jeune Hugo de n'avoir pas reçu les bases catéchistiques indispensables pour bien connaître le Christ et les Saintes Écritures. Il arriva même que Hugo et son frère Eugène, inscrits au collège des nobles à Madrid, eussent à subir les brimades des autres enfants parce qu'ils n'étaient pas catholiques. Ceci se passait durant les années 1810, en pleine guerre d'Espagne.

Malgré cela, Hugo a toujours eu l'intuition de l'existence de Dieu. Mais il ne parvint pas à mettre un visage sur ce Dieu, et sa religion dériva vers le panthéisme.

L'homme qui assiste aux séances de Jersey est donc à la fois un homme soucieux de la vie future et un homme sans religion, faute d'avoir été éduqué dans le christianisme. C'est un esprit prodigieusement disposé à toute instruction sur l'au-delà qui se découvre et se dévoile au contact des esprits des tables tournantes.

Si Hugo avait été chrétien, il n'aurait pas accepté aussi facilement de croire que les morts puissent s'entretenir avec lui de la sorte. Il eut été renseigné par sa foi au Christ sur le sort des défunts après la mort. Il eut également espéré pour sa fille et pour lui-même la résurrection finale des morts. Au lieu de cela, Hugo s'imagina être le prophète d'une révélation nouvelle.

Au final de cette nouvelle connaissance divine, c'est l'apocatastase du démon que nous lègue le poète. Hugo nous abandonne le fruit empoisonné de sa collaboration spirite avec le démon, fruit monstrueusement « beau comme la rencontre fortuite, sur une table de dissection, d'un parapluie et d'une machine à coudre. »²⁴

Qu'on ne s'imagine pas non plus que cette collaboration fut un échange de bonnes intentions qui comblèrent le poète. Durant ces années d'exil à Jersey, Hugo vécut dans l'atmosphère délétère d'un univers oppressant.

« Avant hier chez Gide [...]. À propos de Hugo, il me raconte l'histoire du coiffeur de Guernesey qui étendait un drap sous le fauteuil du poète, lui coupait les cheveux et les recueillait ensuite pour en faire un paquet que Hugo emportait. Il y avait chez Hugo une armoire pleine de paquets de cheveux et de rognures d'ongles. Fétichisme, croit Gide. Ongles et cheveux jouent un rôle important en magie et Hugo aurait voulu se mettre à l'abri de tout danger pouvant venir de ce côté-là. »²⁵

La peur fut tout au long des séances le voile accompagnateur des expériences spirites. Déjà, la toute première séance avait donné le ton de façon sinistre. Le 11 septembre 1853, lorsque Auguste Vacquerie demanda à l'esprit présent de deviner le mot auquel il pensait, et il pensait à cet instant précis à l'amour, la réponse de l'esprit fut « souffrance » ? La réponse, stupéfiante, résonne de façon inquiétante tant par l'incongruité de l'erreur que par l'aigreur de sa teneur. De façon flagrante, la réponse est

²⁴ Lautréamont, *Les chants de Malodor*

²⁵ Julien Green, *Journal*, 1938

mauvaise dans les deux sens du terme : comme erreur et comme malveillance, c'est à dire comme faute et comme haine déclarées.

Par la suite, « Marine-Terrace » se transforma en maison hantée et l'épouvante que suscitait ce lieu fit perdre la raison au jeune Allix, fils des voisins les plus proches, qui, de temps à autre, rejoignait pour une séance le cercle spirite des Hugo. Un beau matin, Allix frappa à la porte de « Marine-Terrace » et menaça de son arme Victor Hugo qui venait de lui ouvrir. Le résultat de cette altercation fut cruel : il fallut faire interner le pauvre « diable » !

De fait, les séances cessèrent peu à peu après ce drame.

Si l'on s'imprègne un tant soit peu de l'ambiance d'alors, on conviendra vite que les séances ont dû trouver un terme ! Hugo croyait voir errer des fantômes au cimetière tout proche, au dolmen de Rozel et aux fenêtres de sa maison. À ce sujet, dans *Horror*, les vers du poète sont baignés de curiosité inquiète et de ténèbres lugubres. Le poète ne sait plus vraiment si la peur qu'il ressent est un tremblement sublime de l'âme face au mystère de l'infini ou bien si l'ombre qui le visite ne porte que l'effroi d'une tombe sans espoir. L'impression laissée par le passage de l'esprit demeure confuse et ambiguë.

« ESPRIT mystérieux qui, le doigt sur ta bouche,
Passes... ne t'en va pas ! parle à l'homme farouche
Ivre d'ombre et d'immensité,
Parle-moi, toi, front blanc qui dans ma nuit te penches ;
Réponds-moi, toi qui luis et marches sous les branches,
Comme un souffle de la clarté !

Est-ce toi que chez moi minuit parfois apporte ?
Est-ce toi qui heurtais l'autre nuit à ma porte,
Pendant que je ne dormais pas ?

C'est donc vers moi que vient lentement ta lumière ?
La pierre de mon seuil peut-être est la première
Des sombres marches du trépas.

Peut-être qu'à ma porte ouvrant sur l'ombre immense,
L'invisible escalier des ténèbres commence ;
Peut-être, ô pâles échappés,
Quand vous montez du fond de l'horreur sépulcrale,
Ô morts, quand vous sortez de la froide spirale,
Est-ce chez moi que vous frappez !

Car la maison d'exil, mêlée aux catacombes,
Est adossée au mur de la ville des tombes.
Le proscrit est celui qui sort ;
Il flotte submergé dans la nef qui sombre ;
Le jour le voit à peine et dit : Quelle est cette ombre ?
Et la nuit dit : Quel est ce mort ?

Sois la bienvenue, ombre ! ô ma sœur ! ô figure !
Qui me fais signe alors que sur l'énigme obscure
Je me penche, sinistre et seul ;
Et qui viens, m'effrayant de ta lueur sublime,
Essuyer sur mon front la sueur de l'abîme
Avec un pan de ton linceul ! »

L'angoisse du doute, voilà tout ce que récolte Hugo, et la suite du poème le montre bien :

« Nous demandons, vivants douteux qu'un linceul couvre,
Si le profond tombeau qui devant nous s'entr'ouvre,
Abîme, espoir, asile, écueil,
N'est pas le firmament plein d'étoiles sans nombre,
Et si tous les clous d'or qu'on voit au ciel dans l'ombre
Ne sont pas les clous du cercueil ? »

Pour finir, le poète s'interroge sur la nature de l'ange qui lui parle dans son trouble. Est-il ange de lumière ou figure de ténèbres ? Est-il la vie ou est-il la mort ? Satan ou Lucifer, ou encore les deux à la fois ?

« Je vis un ange blanc qui passait sur ma tête ;
Son vol éblouissant apaisait la tempête,
Et faisait taire au loin la mer pleine de bruit.
— Qu'est-ce que tu viens faire, ange, dans cette nuit ?
Lui dis-je. Il répondit : — Je viens prendre ton âme.
Et j'eus peur, car je vis que c'était une femme ;
Et je lui dis, tremblant et lui tendant les bras :
— Que me restera-t-il ? car tu t'envoleras.
Il ne répondit pas ; le ciel que l'ombre assiège
S'éteignait... — Si tu prends mon âme, m'écriai-je,
Où l'emporteras-tu ? montre-moi dans quel lieu.
Il se taisait toujours. — ô passant du ciel bleu,
Es-tu la mort ? lui dis-je, ou bien es-tu la vie ?
Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,
Et l'ange devint noir, et dit : — Je suis l'amour.
Mais son front sombre était plus charmant que le jour,
Et je voyais, dans l'ombre où brillaient ses prunelles,
Les astres à travers les plumes de ses ailes. »²⁶

En vérité, cher lecteur, peut-il être l'« amour » cet « ange [qui] devint noir » et qui répond « souffrance » à la pensée « amour » d'Auguste Vacquerie ?

« Ce tableau, qui prend pour sujet la formation de l'étoile même, constitue à mes yeux l'expression suprême de la pensée romantique, en tout cas demeure le symbole le plus vivant qu'elle

²⁶ *Apparition*, in *les Contemplations*, Jersey, septembre 1855

nous ait légué. Ce symbole est celui qu'a vivement contribué à mettre en lumière M. Auguste Viatte dans son récent ouvrage : *Victor Hugo et les Illuminés de son temps* et qui se dégage d'un parallèle entre le *Testament de la liberté*, de l'abbé Constant [alias l'occultiste Éliphas Lévi], publié en 1845, et *La Fin de Satan*, l'une des dernières œuvres lyriques du poète. « Comme chez Victor Hugo, écrit M. Viatte, nous assistons d'abord, chez l'abbé Constant, à la chute de l'ange qui, en naissant, refusa d'être esclave », et qui entraîna dans la nuit « une pluie de soleils et d'étoiles par l'attraction de sa gloire » : mais Lucifer, l'intelligence proscrire, enfante deux sœurs, Poésie et Liberté et « l'esprit d'amour empruntera leurs traits pour soumettre et sauver l'ange rebelle ». Cette relation, nécessairement rapide et sèche, ne laisse en rien préjuger [...] de la grandeur que confère, à tel épisode le don visionnaire de Hugo et dont, en particulier, témoigne chez lui la création de l'ange Liberté : « L'ange Liberté », née d'une plume blanche échappée à Lucifer durant sa chute, pénètre dans les ténèbres, l'étoile qu'elle porte à son front grandit, devient « météore d'abord, puis comète et fournaise ». On voit comme, en ce qu'elle pouvait avoir encore d'incertain, l'image se précise : c'est la révolte même, la révolte seule qui est créatrice de lumière. »²⁷

Lumière bien obscure... Aussi, à Arcane 17 nous répondons par Isaïe 5.20.

²⁷ André Breton, *Arcane 17*, 1944

Vigny et le poème d'Éloa

*« Avez-vous terminé votre formidable Enfer ? »
(Lettre de Victor Hugo à Vigny du 28 avril 1825)*

*« Or, l'autre soir, à l'heure où le cri-cri folâtre,
Par les prés assombris, le regard bleu rêvant,
Récitant Éloa, les cheveux dans le vent,
Comme il sied à l'Éphèbe esthétique et bellâtre,
[...] je restai là, morne, avec les yeux pensifs,
Et j'entendais en moi des marteaux convulsifs
Renforcer les clous noirs des intimes Calvaires ! »
(Émile Nelligan, Christ en croix, 1902)*

Les vers d'Éloa devaient beaucoup émouvoir le public et permettre à Alfred de Vigny d'asseoir sa notoriété. Le poème raconte l'histoire d'un ange nommé Éloa. Drame : cet ange ne peut plus communier pleinement à la joie du chœur des anges à cause de la pensée obsédante qu'il a de l'absence d'un de ses frères, Lucifer, qui, s'étant révolté contre Dieu, ne participe plus à la félicité du Ciel. Aussi l'ange Éloa, dont la vie spirituelle est marquée par la compassion, ne peut-il connaître le bonheur que si tous le connaissent également :

*« Éloa s'écartant de ce divin spectacle,
Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,
Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté...
Les Vierges quelquefois, pour connaître sa peine,
Formant une prière inattendue et vaine,
L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir,
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
Et de quel prix serait son éternelle vie,*

Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie ;
Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.
Éloa répondait une seule parole :
« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console ;
On dit qu'il en est un... » Mais, détournant leurs pas,
Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas. »²⁸

L'ange Éloa ne conçoit la perfection de son bonheur qu'à travers l'assurance du bonheur de tous. Aussi est-il en quête d'une réponse au sujet de ce mal qui déroge aux lois divines du bonheur céleste. L'ange chimérique d'Alfred de Vigny rêve du bonheur pour tous que l'on nomme apocatastase : Tous reviendront à Dieu et seront sauvés.

Au final, l'ange, dans son désir de sauver celui qui est perdu, se perd avec lui. Alfred de Vigny pousse le malaise à sa plus extrême expression en avouant que les plus nobles sentiments de compassion et d'amour ne sauvent pas le réprouvé, mais condamnent aussi par là même l'ange secourable :

« Que vous ai-je donc fait ? Qu'avez-vous ? Me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître !
— J'aimerais mieux rester ; mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
— Que puis-je faire ? Hélas ! dites, faut-il rester ?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.

²⁸ Alfred de Vigny, *Éloa*, 1823

— Mais quel don voulez-vous ? — Le plus beau, c'est nous-mêmes.

Viens ! — M'exiler du Ciel ? — Qu'importe, si tu m'aimes ?

[...]

— Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux ? »

[...]

Des plaintes de douleur, des réponses cruelles

Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes :

« Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.

— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !

N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne ?

J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.

— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu !

Nomme-moi donc encore ou ta sœur ou ton Dieu !

— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.

— Tu paraissais si bon ; Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.

— Seras-tu plus heureux ? du moins, es-tu content ?

— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. »²⁹

Plutôt sinistre, non ? Il ne s'agit, cependant, rappelons-le, que d'une fiction poétique...

Nous pouvons objecter à Alfred de Vigny, qu'étant chrétien, il aurait normalement dû savoir, d'après la théologie chrétienne, qu'il n'y a pas de souffrance en Dieu, ni chez les bienheureux qui vivent dans Sa contemplation.

Dans la Bible, on peut lire que la voix inaugurale du Royaume des Cieux proclame la fin de toute souffrance. L'inauguration du paradis marque la fin de toutes les souffrances :

²⁹ *Ibid.*

« J’entendis alors une voix clamer, du trône : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux ; ils seront son peuple et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n’y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n’y en aura plus, car l’ancien monde s’en est allé. » »³⁰

Contrairement à ce qu’écrit Vigny lorsqu’il parle de « ces soins qui font souffrir », et qui découlent de la compassion, suivant sa définition même, ontologiquement, le paradis est indemne de toute souffrance. Car au ciel, si l’on doit y croire, la compassion n’existe plus, tout comme n’existent plus ni la foi ni l’espérance. En effet, les bienheureux voient Dieu : « ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. De nuit, il n’y en aura plus ; ils se passeront de lampe ou de soleil pour s’éclairer, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière, et ils régneront pour les siècles des siècles. »³¹ Le soleil de la foi et la lune de l’espérance sont supplantés par la lumière de l’Amour divin dans laquelle les bienheureux vivent pour toujours. Ce qu’espéraient les hommes, Dieu, ils le possèdent, car c’est Dieu même qui se donne à eux. Aussi l’espérance est-elle rassasiée. Quant à la foi, alors qu’il fallait croire sans voir, là-haut, c’est la vision même de Dieu qui fait vivre. Aussi la foi est-elle dépassée et consommée en Dieu. Quant à la compassion, elle n’a plus d’objet, la souffrance ayant disparu. Seul reste l’amour, l’amour dans sa perfection. Tel est le Ciel (sans nuage) auquel les chrétiens croient et qu’ils espèrent.

S’il y mêle de la souffrance, Alfred de Vigny se trompe de ciel. Du point de vue chrétien, en tout cas, son ciel n’est pas le Ciel. Mais nous lui concéderons toutefois que l’enfer pose problème.

³⁰ Apocalypse, 21.3-4

³¹ Ibid., 22.4-5

Cependant, l'enfer n'est pas le ciel, heureusement ! Aussi ne doit-on pas mélanger les visions. Si les gens en enfer sont malheureux, ceux qui sont au paradis sont, par définition, heureux. Il faut faire très attention de ne pas mêler l'enfer au paradis, et inversement. En ce premier sens où il n'y pas de souffrance au Ciel, en ce second sens où il n'y a pas de compassion possible pour l'enfer. La démarche de l'ange Éloa est malsaine.

Ce qui choque le plus à la lecture des vers de Vigny, c'est moins la finale du poème qui voit la perte de l'Ange que sa quête éperdue à vouloir sauver le Diable contre lui-même. De la douceur, supposée, du sentiment de compassion naît une sensation désagréable et amère de bonheur imparfait, de victoire divine tronquée. C'est la révélation d'un Ciel impossible...

« Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, qui changent l'amertume en douceur et la douceur en amertume ! »³²

Vigny, après avoir distillé le poison dans les vers d'*Éloa*, devait lui aussi en subir profondément l'intoxication. Il ne pouvait laisser son ange en enfer sans en ressentir la douloureuse morsure. Le poète fut saisi de compassion pour sa création damnée. Il lui fallait à tout prix sauver l'Ange de la Compassion :

« Plus tard, Vigny voulut donner une suite à ce poème, avec un *Satan sauvé* dont il ne reste que des notes publiées après sa mort dans le *Journal d'un poète*. Le poète imagine qu'un jour Éloa, du fond de l'Enfer, ose regarder en haut et sourire. Satan s'en étonne et elle lui répond : Entends-tu ? Entends-tu le bruit des mondes qui éclatent et tombent en poussière ? Les temps sont finis. Tu es sauf.

³² Isaïe, 5.20

Elle le prend par la main et les voûtes de l'Enfer s'ouvrent pour les laisser passer... Ils voient, en passant, tous les mondes engloutis. Ciel. Dieu, quand ils y arrivent, a tout jugé d'un regard. Les anges étaient assis et parmi eux une place était vide : la première. Une voix ineffable prononça ces paroles : Tu as été puni, jadis ; tu as assez souffert puisque tu fus l'ange du Mal. Mais, une fois, tu as aimé : rentre dans ton éternité. Le mal n'existe plus. »³³

Évidemment, nous retrouvons ici la grande idée de l'apocatastase. Elle s'impose au poète comme un chantage : car si le Diable n'est pas sauvé, la compassion tourne à la torture de l'être charitable. Alors, la compassion est amère, contraire à sa vocation, chargée d'une tristesse irrépressible et sans fin.

L'apocatastase représente une immense tentation. Après la lecture du poème *Éloa*, pouvons-nous encore faire confiance au Diable s'il nous dit qu'il veut être sauvé ? Ne va-t-il pas nous entraîner traîtreusement à sa suite en enfer ?

Le salut du Diable peut-il nous apporter quelque chose de bon ? Doit-on désirer que le Diable soit sauvé pour ne pas contredire l'amour de Dieu ? Mais cette contradiction, d'où vient-elle ? Le Diable ne serait-il pas, une fois de plus, en train de nous inspirer un mensonge en accusant Dieu d'être un menteur ? « S'Il est Amour, pourquoi l'enfer existe-t-il ? », insinue le Diable pour nous déstabiliser dans notre foi en Dieu.

Qu'allons-nous lui répondre à ce Serpent ? Devons-nous languir après son salut comme le plus grand des bienfaits ? Non.

³³ Papini, *Le Diable*, 1953

« Les démons trompent, hélas ! par leurs illusions méchantes : ils font craindre leurs rancunes, désirer leur bienveillance ; alors que, en réalité, les bienfaits du démon sont plus nuisibles que des blessures, car il est préférable pour l'homme d'être en guerre que d'être en paix avec le démon. »³⁴

Faut-il craindre la rancune du Diable ou désirer sa bienveillance ? Ni l'une ni l'autre.

* Craindre sa rancune ? Nous ne devons pas céder à la tentation d'accuser Dieu d'être responsable de l'impénitence du Diable. Que sa rancune le conduise à l'enfer, qu'y pouvons-nous ? Rien.

* Désirer sa bienveillance ? Nous ne devons pas non plus nous laisser abuser par les « bonnes » paroles du Diable. Il ne lui revient pas de nous accorder la paix ni le bonheur. Dieu seul peut les accorder. La preuve en est qu'en posant ce chantage : « Si je suis sauvé, il n'y aura plus d'enfer », le Diable nous rend malheureux, parce qu'il accuse par là même Dieu d'être responsable de l'enfer. Les propos du Diable, il faut en convenir, ne portent aucune espérance de délivrance du mal. Seul le Christ est « le Chemin, la Vérité et la Vie. »³⁵ Lui seul peut nous libérer du mal.

N'allons pas servir le Diable en donnant consistance à ses propos. « Car le démon, qui hait tout le monde, déteste encore davantage ceux qui le servent »³⁶ ; il les rendra encore plus malheureux que les autres en les abreuvant davantage de ses mensonges qui sont mort de l'âme.

³⁴ Saint Léon le Grand, *Sermon*, XIX, 5

³⁵ Saint Jean, 14.6

³⁶ Monseigneur Balducci, *Adorateurs du Diable et rock satanique*, 1991

Le Diable est donc un meurtrier, LE meurtrier : « Dès l'origine ce fut un homicide. »³⁷

Chez l'ennemi de l'homme et de Dieu, la haine n'est même pas une motivation, mais comme une seconde nature, qui fait de lui un perpétuel criminel. « Lucifer ne peut plus que haïr, dites-vous ? Non seulement il ne peut plus, mais il ne veut plus que haïr. Or, c'est cette haine qui est sa faute sans fin et la cause de sa damnation sans fin. Bien plus, c'est la haine sans fin qui est elle-même damnation sans fin. L'enfer n'est pas surajouté pour ainsi dire à la faute, il lui est lié intrinsèquement et par la force des choses. Il est impossible à Lucifer de ne pas être « malheureux » que de ne pas haïr. »³⁸ Dans la Première épître de Saint Jean, il est dit que : « Depuis le commencement, le Diable pêche. »³⁹ Il faut en conclure que le Diable continue irrémédiablement de pécher depuis le premier moment où il a péché. Cela revient à déclarer son péché irrémissible.

³⁷ Saint Jean, 8.44

³⁸ Mgr Cristiani, *Présence de Satan dans le monde moderne*, 1959

³⁹ Première épître de Saint Jean, 3.8

Papini et la prière pour le Diable

La fameuse prière de Papini pour le Diable continue encore aujourd'hui de faire des émules depuis sa formulation en 1953. Tout comme l'explique Monseigneur Cristiani, « Papini nous demande d'avoir pitié de Satan, en raison du châtement qu'il subit. Il suppose que nous, les fils de l'orthodoxie théologique, nous enseignons qu'en face d'un Dieu inapaisable et irrité, d'un Dieu intraitable en sa justice, il y a un pauvre Lucifer très malheureux qui voudrait bien être pardonné, mais à qui Dieu refuse le pardon, à moins que nous n'intercéditions en sa faveur. »⁴⁰

Dans les années 50, le livre de Papini, *Il Diavolo*, fit grand bruit en Italie et frisa même la censure de Rome, qui, en raison de la conversion de l'auteur quelques années plus tôt, témoigna toutefois à son égard d'une bienveillante indulgence. L'Église ne sanctionnera pas l'auteur pour ses thèses hérétiques. En effet, sur le bandeau publicitaire rouge accompagnant la première édition en français du *Diable* de Papini, on pouvait lire la mention suivante : « Le livre qui vient de susciter des polémiques passionnées, mais que le Vatican, en définitive, n'a pas voulu mettre à l'index ». Cependant, c'est bien, à en croire son contemporain et ami Janvier Lovreglio, d'hérésie qu'il s'agit dans le livre en cause : « Dans *Il Diavolo*, l'auteur se révèle profondément croyant ; mais ce livre témoigne d'une importante déviation des principes catholiques sur le dogme de la damnation. »⁴¹

⁴⁰ Mgr Cristiani, *op. cit.*

⁴¹ Janvier Lovreglio, *Une odyssée intellectuelle entre Dieu et Satan : Giovanni Papini (1881-1956)*, vol.2, 1975

Sans plus attendre, révélons ici la source de la pensée de Papini :

« Selon les livres sacrés des Yezidis – le *Livre de la Révélation* et le *Livre Noir* –, le Diable est bien un Archange déchu, mais qui reçut ensuite son pardon et auquel Dieu confia le soin de gouverner le monde et de conduire les âmes vers leur transfiguration. Cet ange, que les Yezidis appellent Malak Tawus, c'est-à-dire l'Ange Paon, est donc un ministre de la Divinité suprême, un rebelle repenté et pardonné, digne par conséquent de respect et même d'un culte. Ce Diable pourrait paraître, à première vue, différent du Satan du Judaïsme et du Christianisme, mais toute la différence, en vérité essentielle, tient au fait que Dieu lui a pardonné. [...] ce n'est que dans la religion des Yezidis trop calomniée, que l'on voit réunis ces deux sommets paradoxaux de la foi : que le Démon redeviendra ange et que l'homme deviendra semblable à Dieu. Ces prétendus « adorateurs du Diable », qui adorent au contraire le pardon de Dieu et la divinité de l'homme représentent un des plus hauts témoignages de la conscience religieuse. »⁴²

Mais il n'y a pas, pour ainsi dire, de fumée sans feu ! Papini, si l'on en juge par sa bibliographie, est venu au christianisme par le chemin tortueux du satanisme. Tous les chemins mènent à Rome, dit-on. Et l'itinéraire de Papini est en ce sens des plus imprévus et des plus chaotiques. Le Christ aura chez lui finalement supplanté sa fascination pour le diable. Mais quel parcours !

« Nous avons vu que dès son enfance, sous l'influence de ses lectures, il avait adopté l'athéisme et voulu combattre toute forme de religion. Mais, parallèlement, une autre influence s'exerce sur

⁴² Papini, *op. cit.*

son esprit à la même époque : celle de *l'Inno a Satana* de Carducci, qui éveilla en lui, avoue-t-il, une forte admiration pour « l'Ange rebelle » ; ce qui serait tout à fait contradictoire, absurde même, chez un véritable athée. Il avoue aussi que, devenu adulte, il fut poussé par le désir de parvenir à « la conquête de la divinité » et qu'il fréquenta quelques réunions d'odeur diabolique. Tout cela est assez incohérent, mais dénote que les problèmes religieux et en particulier celui du destin de Lucifer ne le laissaient point indifférent. Peut-être y a-t-il eu également, de la part de Papini, qui avait pris si souvent une attitude de rebelle, de révolté et d'anticonformiste – et cela sans qu'il en fût nettement conscient –, une certaine admiration pour celui qui avait osé se rebeller contre Dieu. Quoi qu'il en soit, dès ses premiers écrits on décèle un intérêt certain pour Satan. Le 26 avril 1903, il fit, à la Société italienne d'Anthropologie de Florence, une communication sur les Yézidis, considérés comme des adorateurs du Diable. Papini souligne que leur religion comporte, entre autres dogmes, celui de la réhabilitation future de Lucifer. Nous en reparlerons plus loin, à propos de *Il Diavolo*. Mais l'on voit que cette idée le préoccupe déjà près de cinquante ans avant la publication de ce livre... »⁴³

Comme nous allons le voir, les deux grandes thèses théologiques de Papini sont : la souffrance de Dieu et le salut du Diable.

Dieu souffrirait à travers Sa créature :

« Si Dieu est amour, il doit, nécessairement, être aussi douleur. Si l'amour est une communion parfaite entre celui qui aime et celui qui est aimé, il s'ensuit que toute peine, toute épreuve de l'être aimé assombrit et éprouve l'âme de celui qui aime. Si Dieu

⁴³ Janvier Lovreglio, *op. cit.*

aime ses créatures comme un père ses enfants, – il les aime infiniment plus qu’un père terrestre n’aime les enfants de sa chair –, Dieu doit souffrir, et il souffre certainement, de la souffrance des êtres que sa puissance a tirés du néant. Et si Dieu, par nature, est infini en tout, on peut croire que sa douleur est infinie, comme est infini son amour. »⁴⁴

Pour regagner en sérénité, nous signalerons tout de même que Dieu ne peut souffrir. De telle sorte que Monseigneur Cristiani, dans son ouvrage *Présence de Satan dans le monde moderne*, au chapitre consacré à Papini, est obligé de rappeler l’immunité divine face à la souffrance des créatures :

« L’amour des créatures qui exige leur liberté, ne peut exercer sur l’essence divine aucune influence, ne peut causer dans cette essence immuable aucune altération. Penser autrement, c’est confondre le fini avec l’infini, la créature avec le Créateur, les êtres avec l’ÊTRE ! L’Amour tel qu’il est en Dieu est Dieu même » ; ce qui implique que « cet amour substantiel et infini ne peut être que béatitude infinie et il exclut infiniment toute souffrance et toute douleur. »⁴⁵

Dieu ne saurait souffrir dans Son être divin. Mais il existe un recours théologique à l’appréhension par Dieu de la souffrance humaine : seul le Christ, Dieu fait homme, a permis à Dieu, par Son incarnation, c’est-à-dire par l’humanité dont Il s’est revêtu, d’éprouver la souffrance jusqu’à la mort sur la Croix. Seulement, il faut faire très attention de bien distinguer qu’en Jésus-Christ c’est l’homme qui a souffert et non Dieu. De nombreuses hérésies ont sombré dans l’erreur blasphématoire de cette souffrance de

⁴⁴ Papini, *op. cit.*

⁴⁵ Mgr Cristiani, *op. cit.*

Dieu, car elles soutenaient, tels les « théopaschites » et les « monophysites », qu'en Jésus-Christ, « la nature humaine était immergée et perdue dans la nature divine, au point de ne plus faire avec elle qu'une seule nature », tels encore les « Sabelliens qui au nom de l'unicité de la substance divine enseignaient que le Père était mort en croix aussi bien que le fils. »⁴⁶

Du reste, ces anciennes hérésies gardent un écho qui résonne encore aujourd'hui dans certains discours théologiques. Comme nous l'indique Urs Von Balthasar dans son livre *L'enfer : une question*, et l'on ne sait pas trop ce que l'auteur en pense lui-même, cette souffrance de Dieu est de nouveau d'actualité. Elle trouve en effet, comme par hasard, un écho important autour de la question de l'apocatastase : « Il faut ajouter un dernier aspect, seulement présent en sourdine chez les Pères [de l'Église], mais médité plus intensément aujourd'hui dans la « théologie de la souffrance de Dieu ». Alors que toutes les positions mentionnées portaient de l'homme, ici l'on pense à partir de Dieu : Est-il possible que la dernière des brebis perdues de son troupeau manque à Dieu ? Cette brebis n'est-elle pas la créature pour qui il a répandu son sang et souffert l'abandon du Père ? »⁴⁷ L'ensemble du passage cité est ambigu. Selon le théologien, il semblerait que Dieu puisse souffrir de l'absence auprès de Lui d'une seule de Ses brebis. Mais implicitement, on trouve chez Urs Von Balthasar une solution à cette souffrance, car, bien qu'il tourne autour du pot dans le dernier chapitre de son livre, c'est bien l'apocatastase qu'il cherche là à prêcher. Qu'une seule créature manque à Dieu et Dieu souffrirait infiniment de cette absence. À l'inverse, si toutes les créatures sont sauvées, Dieu n'a plus à souffrir, Son amour étant comblé. Mais comme nous l'avons signalé, Dieu ne souffre pas.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Urs Von Balthasar, *L'enfer : une question*, 1991

La souffrance de Dieu comme motivation d'une profession de foi en l'apocatastase n'est donc qu'un montage théologique ahurissant. On remarquera à quel degré d'aberrations conduisent certaines idées contraires à l'unicité de Dieu. Et le sacrifice du Christ sur la Croix est évidemment la proie de choix des faux docteurs. « Ne faut-il pas avoir pitié de ce Dieu mis en croix ? » s'entend-on dire. Mais le Christ, qui est Dieu fait homme, ne souffre cependant que dans son humanité. À moins d'être monophysites ou sabelliens, les chrétiens affirment cette immunité de Dieu face à la souffrance.

« 10 octobre : Jacques Maritain déjeune avec Anne et moi. Il est très pâle et très maigre, se déplace avec une canne, une couverture pliée sous le bras. Il faut le soutenir, l'aider. À table il [...] parle admirablement de la souffrance de Dieu. Si Dieu souffre de la méchanceté du monde, comme le croit Maritain, et s'Il nous communique cette souffrance, comment ne pas conclure qu'une ombre est jetée sur notre espérance et qu'au Paradis existe un élément qui contrarie la joie béatifique ? Maritain me donne de belles pages à lire à ce sujet, belles et troublantes.

30 octobre : Maritain m'écrit une longue et admirable lettre. Il va donner ses pages sur la souffrance de Dieu à La Revue thomiste. J'ai beau faire, il y a pour moi dans cette idée que Dieu souffre quelque chose d'inquiétant et presque d'intolérable. »⁴⁸

Il est grave de constater que bon nombre de théologiens en viennent à semer le doute chez les fidèles sur la question de la souffrance et de son rapport au divin. À ce titre, l'attitude d'Urs Von Balthasar, de Maritain ou de Papini s'inscrit dans une dangereuse ambiguïté.

⁴⁸ Julien Green, *Ce qui reste de jour*, in *Journal*, 1968

Car enfin, si Dieu, dans l'infinité et l'éternité de Son être, est touché par la souffrance, cette même souffrance devient elle-même infinie et éternelle. Ce qui reviendrait à faire exister l'enfer en Dieu. Et ceux donc qui considèrent le salut comme étant la délivrance de toute souffrance verraient leur espérance anéantie. Il n'y aurait plus de Ciel, la souffrance y ayant soi-disant établi son règne sur le trône de Dieu ! Mais insistons, car l'époque semble même hésiter sur des principes irrécusables dans leur définition : Dieu est immuable, Son être est indemne de toutes ces imperfections que nous trouvons chez les créatures, qui seules, par leurs péchés, se rendent malheureuses.

Le second aspect de l'approche théologique esquissée par Papini concerne le salut probable du Diable. On retrouve ici, avec étonnement et intérêt, la même démarche que chez Victor Hugo et son intercession pour le Diable afin que l'ange rebelle redevienne un ange de lumière. Car selon l'intime conviction de l'écrivain italien, ne serait-ce pas la victoire définitive du bien sur le mal que la conversion du Diable ? « Faire un ange avec un démon. »⁴⁹ On retrouve là d'autant mieux Papini, que, pour cet auteur, cette conversion peut seule être obtenue par l'homme, qu'il voit désormais en charge de cette ultime et admirable tâche :

« Réveille-toi donc, et écoute. Les cieus sont de nouveau ouverts devant toi. Tu fis tomber l'homme, et l'homme, pour se libérer et te libérer, te relèvera de ta chute. Nous prierons tous pour ton salut, comme nous n'avons jamais prié. Il suffit qu'il y ait de ta part une lueur de regret, une ombre de remords, une seule goutte d'amour. Nous ferons le reste. »⁵⁰

⁴⁹ *L'Étoile d'en-bas*

⁵⁰ Giovanni Papini, *Le Diable tenté*, 1950

Enfin, pour conclure sur cette question, soulevée par Papini, de savoir s'il est légitime de prier pour le salut du Diable, la réponse, avant même de se trouver consignée dans les dogmes de l'Église, est écrite noir sur blanc dans la Bible :

« Nous avons en Dieu cette assurance que, si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous écoute. Et si nous savons qu'Il nous écoute en tout ce que nous Lui demandons, nous savons que nous possédons ce que nous Lui avons demandé. Quelqu'un voit-il son frère commettre un péché qui ne va pas à la mort, qu'il prie et il lui donnera la vie, il ne s'agit pas de ceux qui pèchent jusqu'à la mort, car il y a un péché qui conduit à la mort pour lequel je ne demande pas de prier. »⁵¹

⁵¹ Première épître de Saint Jean, 5.14-16

Les disciples du Pendu

Feu de tout Bloy !

« Tout à l'heure, j'ai passé un moment dans une librairie du quartier. On n'y voit que de vieux livres, tous sur la religion. Le vendeur est un jeune homme courtois, réfléchi, très au courant de tout ce qui concerne son métier, peu bavard. Je ne sais pourquoi nous avons été amenés à parler [...] de Léon Bloy, dont les Œuvres complètes sont restées incomplètes. À ce moment, il s'est passé quelque chose de curieux, le nom de Bloy ayant agi sur l'esprit du jeune vendeur avec une sorte de violence à laquelle je ne m'attendais pas. Dire qu'il n'aime pas Léon Bloy est bien faible. J'ai pris la défense de cet écrivain. « Il a dit des choses d'une grande beauté et d'une grande importance à un moment où les catholiques se taisaient, sauf Péguy ». En dialecticien consommé, le jeune homme a élevé le débat : « Tous ces écrivains catholiques sont des orgueilleux. Ils parlent de Dieu comme s'ils étaient dans ses secrets. En réalité, ils ne savent pas grand-chose ». Sur ce point, je lui donne raison. » (Julien Green, *Journal*, 1957).

Cher lecteur, il nous faut ici vous avertir que nous avons longuement hésité avant de rédiger cet article sur Léon Bloy. De fait, nous renonçons à retranscrire toutes les informations que nous avons pu recueillir. Cette autocensure, la seule que nous nous soyons imposée au cours de la rédaction de ce livre, ne peut s'expliquer en dehors du phénomène religieux. C'est la *Crainte de Dieu*, l'un des sept dons de l'Esprit Saint, qui a présidé à ce choix. En effet, les propositions théologiques ahurissantes auxquelles conduit la réflexion bloyenne sur la Troisième Personne de la Sainte Trinité sont tellement blasphématoires qu'elles nous laissent interdits. Il est déjà assez grave d'avoir lu de tels blasphèmes pour ne pas en plus les répéter, même s'il s'agissait de les dénoncer⁵². Car il est un crime irrémissible contre lequel le

⁵² Pour ceux qui, malgré tout, souhaiteraient se carier les dents, nous les renvoyons à la thèse universitaire du québécois R. Barbeau : *Léon Bloy, un prophète luciférien*, 1955

Christ en personne nous a mis en garde. Crime mystérieux. Crime extrême dont nous ne connaissons pas la teneur exacte. Ce qui implique une vigilance accrue de notre part :

« Aussi je vous le dis, tout péché et blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas remis. Et quiconque aura dit une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera remis ; mais quiconque aura parlé contre l'Esprit Saint, cela ne lui sera remis ni en ce monde ni dans l'autre. »⁵³

Nombreux sont les auteurs que nous avons étudiés dans ce livre qui ont insulté allègrement le Seigneur Jésus, mais aucun n'a eu l'audace meurtrière pour les âmes de déployer ses injures au cœur du mystère trinitaire.

« Je sais trop combien doit paraître absurde, monstrueux et blasphématoire de supposer un antagonisme au sein même de la Trinité. »⁵⁴

Or, à la lecture de Bloy, un doute nous assaille et, le malaise grandissant, nous nous signons et passons vite...

Il ne nous revient pas de statuer sur le sort de l'âme de l'écrivain vociférateur et imprécateur, mais nous jugeons cependant prudent de nous éloigner de ses blasphèmes abrupts de peur de nous y abîmer...

« Oserai-je dire maintenant, fût-ce avec des timidités de colombe ou des prudences de serpent, au risque de passer pour un

⁵³ Matthieu, 12. 31-32

⁵⁴ Léon Bloy, *Le Salut par les Juifs*, Ch. XXVIII, 1892

misérable fomentateur de sophismes hétérodoxes, le conflit adorablement énigmatique de Jésus et de l'Esprit Saint ? »⁵⁵

Il est déjà, à notre goût, fâcheux que nous ayons entendu des choses innommables. L'indélicatesse de l'auteur en pareille matière ne doit pas être reproduite.

Dès lors, dans cet article, nous nous contenterons de préciser le contexte, – et seulement le contexte –, dans lequel Bloy aboya jusqu'à la folie.

« Sa rage de pamphlétaire, il est vrai, a de quoi dégoûter [...]. Il pousse également la haine jusqu'au point où elle se transforme en volupté. »⁵⁶

D'un point de vue théologique, cette fois, nous n'illustrerons que l'unique question de l'apocatastase de Judas. Notre chapitre traitant des « disciples du Pendu », ce n'est que sous cet angle, et encore partiellement, que nous aborderons la pensée de Léon Bloy dans cette étude. Pour tout le reste, nous l'abandonnons à ses ténèbres.

Léon Bloy aura tout fait pour être antipathique à ses contemporains par son comportement et pour le rester à la postérité par le dépôt infâme de son œuvre nauséabonde. Car ses textes sont à la démesure de la souillure des écuries d'Ogias, indécrottables, même sous des flots d'eau bénite. Pour pratiquer un tel lavement, il faudrait auparavant détourner les eaux de leur source. Or, par cet itinéraire dévié, elles seraient aussitôt perverties, à la plus grande joie hideuse de l'immonde maître des

⁵⁵ *Ibid.*, Ch. XXVII

⁵⁶ Ernst Jünger, *Premier journal parisien*, 7 juillet 1942.

lieux. Car il fut tout en corruption, voulant tout rabaisser à la plus impropre des pauvretés. Il fut de sa seule volonté le plus indélicat des pauvres, le plus outrancier et le plus impopulaire des mendiants :

« [Maritain] nous raconte l'histoire de Bloy télégraphiant au Tchèque Florian (qui lui était dévoué corps et âme, mais très pauvre) : « Si vous ne nous envoyez pas de l'argent immédiatement, nous crevons. » Réponse télégraphique de Florian : « Crevez. »⁵⁷

« Selon son habitude, à Paul Bourget aussi, il avait demandé de l'argent, mais en vain ; puis, il l'avait malmené publiquement. Quelque temps après, Bourget reçut une nouvelle lettre de Bloy, le priant de lui prêter immédiatement cinq cents francs, car son père venait de mourir. Paul Bourget met la somme dans sa poche et se rend lui-même à Montmartre où Bloy habitait dans un des hôtels borgnes de l'endroit. Derrière la porte d'une chambre à laquelle le mène le concierge, on entend de la musique ; lorsque Bourget frappe, Bloy vient ouvrir, complètement dévêtu ; on voit dans la chambre des femmes nues et, sur la table, de la charcuterie et du vin. Bloy, cynique, invite Bourget à entrer, et celui-ci accepte l'invitation. Il pose d'abord l'argent sur la cheminée ; puis regardant autour de lui :

— Monsieur Bloy, vous m'avez pourtant écrit que votre père était mort ?

— Vous êtes donc prêteur sur gages ? réplique Bloy et il ouvre la porte d'une chambre voisine, où le cadavre du père est étendu sur le lit. »⁵⁸

⁵⁷ Julien Green, *Journal*, 1960

⁵⁸ Anecdote rapportée par Ernst Jünger dans son *Premier journal parisien*, à la date du 25 juillet 1942, et ce bien qu'il dise douter de la vérité d'icelle.

« Bloy pratiquait surtout une mendicité littéraire. Une partie importante de ses journées était consacrée à écrire des lettres pour taper les uns et incendier les autres. Sa femme elle-même fut embauchée pour écrire des lettres d'un ton plus féminin et plus larmoyant. Cette petite industrie à domicile était d'ailleurs peu rentable. Bloy arriva par contre à se brouiller avec un nombre considérable de gens qui ne donnaient pas ou donnaient peu. Cependant, par un mécanisme psychologique fréquent chez les tapseurs, les personnes qui trouvaient le moins de grâce à ses yeux étaient celles qui lui envoyaient des subsides. Bloy a lui-même résumé son attitude dans le titre qu'il a donné à la première partie de son journal : *Le Mendiant ingrat.* »⁵⁹

À titre d'illustration de cette abjecte méthode, citons un peu ce fameux journal ; à la date du 12 janvier 1900, Bloy s'y plaint que l'on s'inquiète de sauver son *Salut par les Juifs*, dont les exemplaires sont retenus captifs chez un éditeur en faillite. On pourra ce faire une idée de l'ignominieuse façon dont l'auteur accueille les propositions et traite en retour les sollicitudes :

« Cher ami, je suis embarrassé pour vous répondre. Je ne voudrais pas vous désobliger et cependant vous m'offrez ceci : Les têtes de quelques amis à vous et à de Groux, entreprenant de se cotiser avec MES AMIS, à moi !!! à l'effet de récupérer le *Salut par les Juifs* en train de pourrir, dites-vous, chez l'éditeur devenu restaurateur de latrines, comme il convenait. En suite de ce premier effort on vendrait à mon profit ledit bouquin. Résultat : 5 ou 6 francs de rente par mois à l'auteur, dans deux ou trois ans. Il serait humain, R., de ne pas servir d'aussi amères plaisanteries à un écrivain chargé de famille qui ne se souvient pas de vous avoir

⁵⁹ Harry Morgan, *Vie des monstres*, in *Adamantine*, webzine

fait du mal et qui ne demande plus rien à personne, heureux de savoir que ses amis sont rassurés sur son sort.

Toutefois, je ne crains pas que le Salut pourrisse chez notre entrepreneur de plomberie. Cet homme [a] trop le désir et l'espoir de vendre, un jour, avantageusement son bouillon.

Pour ce qui est des admirateurs dont vous me parlez, je déclare avec énergie que le *Salut par les Juifs* a été écrit, exclusivement, pour les esprits angéliques et pour un très-petit nombre de chrétiens, trois ou quatre au plus, impatientes de rissoler dans l'huile bouillante. Les autres, les dilettanti, les amateurs de la musique de mes pensées ou de la musique de mes phrases, qui me laisseraient parfaitement crever de misère, ils me font horreur et je ne peux exercer à leur égard d'autre miséricorde que le mépris.

Ergo, je trouve déshonorant de les avoir pour lecteurs et je préfère que mes livres restent parmi les robinets et les appareils hygiéniques. Quand je serai devenu riche, ce qui ne peut tarder avec de tels suffrages, j'achèterai moi – même le bouillon du Salut et je donnerai ce livre à quelques-uns. Le reste pourrira chez moi.

Tout ce qui peut être supposé, avec une bienveillance extrême, c'est que vos amis ont entrepris de sauver quelque chose. Dans ce cas il serait apostolique de leur dire que l'auteur devrait être secouru de préférence à son papier – tout de même – si on n'est pas des pharisiens et des maudits. »⁶⁰

Ici, sous le masque de l'apparente pauvreté, sur le ton de l'humiliation racoleuse, aux accents du désintéressement sourd aux propositions d'aide, mais pas muet pour faire la leçon en tout cas, perce l'orgueil. Un orgueil tel qu'il trouve son élévation la plus haute dans l'étalage du plus vil abaissement. L'objet de toute sollicitude est automatiquement tourné en ridicule. Ce galvaudage qui confine à l'art est une forme de dénigrement systématique

⁶⁰ Léon Bloy, *Journal*, 12 janv. 1900

bâtie sur l'absolue certitude de n'être accessible à rien provenant de ce monde corrompu. L'orgueil se construit ainsi sur une prétendue pureté de la pauvreté, dont le trône s'édifie sur une bassesse exacerbée et revendiquée. Pureté qui méprise, rabaisse et corrompt toute intention ou objet d'attention.

Et lorsqu'un admirateur s'enquiert de savoir comment l'on peut encore se procurer le livre insigne du maître, le *Salut par les Juifs*, Bloy répond en dressant le panégyrique de sa glorieuse déchéance littéraire !

« Vous avez été mal renseigné. Le *Salut par les Juifs* – le plus important de mes livres – n'est pas recherché des bibliophiles. Il en est, au contraire, ignoré ou méprisé profondément, ainsi qu'il convient, et rien n'est plus facile que de se le procurer, quand on sait le moyen et qu'on peut sacrifier 2 ou 3 francs.

Voici la très-sotte et très-déplorable histoire. Le *Salut par les Juifs*, édité en 92 par un humble marchand de papier devenu éditeur pour ce seul ouvrage dont il espérait quelque succès, n'en eut aucun. Deux cents exemplaires à peine se vendirent ou furent distribués. Un peu plus tard le commerce de vendeur-commissionnaire pratiqué par mon éditeur ne marchant plus, il se vit forcé d'y renoncer et ne garda que le bouillon de mon livre, huit cents exemplaires environ, comptant qu'un jour il trouverait une occasion de s'en défaire avantageusement. Calcul pas trop bête, mais combien onéreux pour moi ! Écoutez la suite. Adrien Demay, tel est le nom de cet éditeur, est devenu plombier. Il met du zinc sur des maisons, pose des tuyaux de gaz, des robinets, installe des appareils de cabinets d'aisances. Le bouillon du *Salut par les Juifs*, le seul livre du XIX^e siècle où il soit parlé de la Troisième Personne divine, est parmi ces ustensiles depuis environ sept ans. Adrien Demay habite Gentilly, 63, route de Fontainebleau. À défaut d'un acheteur en bloc, il vend volontiers

ses exemplaires au détail. Mais que pensez-vous de cette misère ? Un tel livre sorti de mon cœur percé, après des maux inouïs et jeté hors de la circulation, enseveli dans la poussière, au milieu des horribles objets d'un commerce ridicule, sans qu'il soit possible de rêver seulement un millionnaire chrétien qui consentirait à changer cela pour quelques centaines de francs ! »⁶¹

Or, nous venons de voir, plus haut, que de généreux contributeurs s'attachaient l'année suivante à racheter les livres invendus. Et, hypocrisie notable, Bloy de leur répondre par une fin de non-recevoir des moins cordiales.

Ironie du sort, cette première édition de 1892 du *Salut par les Juifs* est aujourd'hui une pièce très recherchée par les bibliophiles, dont la cotation dépasse largement les 500 € le volume !

Quoi qu'il en soit, Bloy cherchera à tout bout de champ l'abaissement : comme s'il s'agissait pour lui de vanter la richesse du contenu du livre par opposition à la pauvreté de son illustre auteur.

Cette théologie de la pauvreté voulue forme l'ossature de l'œuvre et de la vie quotidienne : ses conséquences sont incalculables. Elle imprègne tout, de la tenue du logis à la description du Sauveur. Tout sue la pauvreté entretenue pour correspondre à un modèle mystique préétabli. Mais cette posture insigne a pour écueil le blasphème, forme aboutie d'un jugement de soi confinant à l'exaltation divine :

« M. Bloy est un prophète. Il eut soin, parmi ses écrits, de nous le certifier lui-même : « Je suis un prophète. » [...] Le génie de

⁶¹ *Ibid.*, 17 mai 1899

M. Bloy n'est ni religieux, ni philosophique, ni humain, ni mystique ; le génie de M. Bloy est théologique et rabelaisien. Ses livres semblent rédigés par saint Thomas d'Aquin en collaboration avec Gargantua. Ils sont scolastiques et gigantesques, eucharistiques et scatologiques, idylliques et blasphématoires. Aucun chrétien ne peut les accepter, mais aucun athée ne peut s'en réjouir. Quand il insulte un saint, c'est pour sa douceur, ou pour l'innocence de sa charité, ou la pauvreté de sa littérature ; ce qu'il appelle, on ne sait pourquoi, « le catinisme de la piété », ce sont les grâces dévouées et souriantes de François de Sales ; les prêtres simples, braves gens mal façonnés par la triste éducation sulpicienne, ce sont « les bestiaux consacrés », « les vendeurs de contremarques célestes », les préposés au « bachot de l'Eucharistie », – blasphèmes effroyables, puisqu'ils vont jusqu'à tourner en dérision au moins deux des sept sacrements de l'Église ! Mais il convient à un prophète de se donner des immunités : il se permet le blasphème, mais seulement par excès de dilection. Ainsi sainte Thérèse blasphéma une fois quand elle accepta la damnation comme rançon de son amour. Les blasphèmes de M. Bloy sont d'ailleurs d'une beauté toute baudelairienne, et il dit lui-même : « Qui sait, après tout, si la forme la plus active de l'adoration n'est pas le blasphème par amour, qui serait la prière de l'abandonné ? » Oui, si le contraire de la vérité n'est qu'une des faces de la vérité, ce qui est assez probable. »⁶²

Improbable et insupportable, à notre avis. Dire que ce qui est contraire à la Vérité appartient à cette même Vérité, c'est ouvrir un pont d'or à la subversion satanique, qui est la définition même du luciférianisme ! C'est vouloir redorer le blason de Satan, en un

⁶² Remy de Gourmont, *Le IIe Livre des masques*, 1898

maux, ressusciter l'Ange déchu. Et, dès lors, nous n'en dirons plus rien, clouant le bec au vociférant Léon Bloy.

Pour en revenir au thème de la justification de Judas, qui certes n'est pas non plus dépourvu d'atours blasphématoires, nous donnerons brièvement un aperçu du *Salut par les Juifs*.

Dans l'extrait suivant, Bloy met en scène Judas qui s'avance, au jour du jugement dernier, face à Dieu...

« Il se nomme peut-être Judas, mais les Séraphins qui sont les plus grands des Anges ne pourraient pas prononcer son nom.

Il a l'air de marcher dans une colonne de bronze.

Rien ne le sauverait. Ni les supplications de Marie, ni les bras en croix des martyrs, ni les ailes éployées des Chérubins ou des Trônes... Il est donc damné, et de quelle damnation !

— J'en appelle ! dit-il.

Il en appelle !... À ce mot inouï les astres s'éteignent, les monts descendent sous les mers, la Face même du Juge s'obscurcit. Les univers sont éclairés par la seule Croix de Feu.

— À qui donc en appelles-tu de Mon Jugement ? demande à ce réprouvé Notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est alors que, dans le silence infini, le Maudit profère cette réponse :

— J'en appelle de Ta JUSTICE à Ta GLOIRE ! »⁶³

Et à Dieu de s'incliner devant un tel diktat ! ou de se renier Lui-même en immolant l'un de Ses Attributs. Car voilà bien la grande vision éclatée du « prophète » : il lie Dieu par une schizophrénie notoire ; que ce soit par la définition de Ses Attributs qu'il oppose les Uns aux Autres : Justice et Gloire se

⁶³ *Le Salut par les Juifs*, Ch. XXVIII

contredisant ; que ce soit, comme Joachim de Flore, en opposant l'action des Trois Personnes divines en trois temps distincts de l'Histoire de l'humanité, que seraient l'Ancien Testament, lieu des prodiges du Père, le Nouveau, temps de la prédication du Fils dans la chair, et la Restauration finale accomplie dans l'Avènement du Paraclet à la fin du Monde.

Or, il faut se convaincre qu'il n'y a pas en Dieu, Un et Trine, de dichotomie. Loin de s'opposer, Ses Attributs se complètent, et ne peuvent être isolés les Uns des Autres que dans le manque d'embrassement de notre pauvre esprit défaillant à connaître sans extraire et sans trier.

*« Amour et Vérité se rencontrent,
Justice et Paix s'embrassent »*⁶⁴

Aucun manquement en Dieu à Sa divinité. Aucune opposition en Dieu à Sa souveraineté.

*« Amour et Vérité se rencontrent,
Justice et Paix s'embrassent »*⁶⁵

Bloy, contradictoirement, suppose une action successive des Trois Personnes divines. C'est méconnaître la très lumineuse découverte du théologien franciscain Duns Scott. En définissant la « rétroactivité de la Grâce », ce dernier a permis (à nos pauvres esprits) de repenser dans la plénitude des temps la plénitude de l'action divine. Ainsi les grâces obtenues par le Christ lors de sa Passion sont-elles transmises par delà le temps à tous les temps, que ces derniers précèdent le Golgotha ou bien lui fassent suite.

⁶⁴ Psaume 85. 11

⁶⁵ *Ibid.*

La Grâce se déploie avec l'agilité de l'Esprit Saint – « Le vent souffle où il veut »⁶⁶ – à travers toutes les époques sans contrainte ni d'espace ni de temps. Ainsi sont présents à tout moment de l'histoire humaine, le Père éternel, le Fils porteurs de tous les dons de la Rédemption et l'Esprit Saint qui les prodigue. Et la Vierge Marie est conçue sans péché par la grâce nécessaire acquise par le sacrifice de Son Fils. De même, l'inspiration des psaumes chez David a déjà pour écho les dons obtenus par le Verbe incarné, mort et ressuscité pour le roi musicien comme pour nous autres aujourd'hui.

En la Sainte Trinité, nul fractionnement de l'action des Trois Personnes divines, ni schizophrénique opposition dans les modalités applicatives de leurs champs respectifs.

Nous avons vu que Bloy sauvait Judas par un immonde chantage soi-disant établi en Dieu Lui-même. Or, voici que Bloy poursuit son raisonnement fallacieux en estimant que c'est la Troisième Personne de la Sainte Trinité qui assurera à la fin des Temps la grande restauration finale au mépris de la Loi du Père et de la Justice du Fils :

« Il est vrai que ces misérables enfants ne savaient pas qu'ils accomplissaient ainsi la translation des images et des prophéties, et que, par leur crime sans nom ni mesure, s'inaugurait le Règne sanglant de la Seconde Personne de leur Dieu, succédant à la Première qui les avait tirés de la douloureuse Égypte.

Il faut bien qu'arrive désormais l'avènement de la Troisième dont l'EMPREINTE est sur ma Face, par qui tous les voiles seront

⁶⁶ Saint Jean, 3. 8

déchirés dans tous les temples des hommes, et tous les troupeaux confondus dans l'Unité lumineuse. »⁶⁷

L'« Unité lumineuse » évoquée par Bloy n'est autre que cette mensongère apocatastase de toutes les créatures, y compris le Démon. Il suffit !

Le *Salut par les Juifs* est dédié à Raïssa Maritain. À l'époque, cette jeune femme juive convertie au catholicisme, chaste épouse du philosophe Jacques Maritain (ils ne consommèrent jamais leur mariage !), dut être très frappée par le jugement déplorable et injurieux de Bloy à l'égard des juifs dans la première partie du livre.

« Me trouvant à Hambourg, l'an passé, j'eus, à l'instar des voyageurs les plus ordinaires, la curiosité de voir des Juifs.

La surprenante abjection de cet emporium de détritits emphytéotiques est difficilement exprimable. Il me sembla que tout ce qui peut dégoûter de vivre était l'objet lucratif de ces mercantis impurs dont les hurlements obséquieux m'accrochaient, me cramponnaient, se collaient à moi physiquement, m'infligeant comme le malaise fantastique d'une espèce de flagellation gélatineuse.

Et toutes ces faces de lucre et de servitude avaient la même estampille redoutable qui veut dire si clairement le Mépris, le Rassasiement divin, l'irrévocable Séparation d'avec les autres mortels, et qui les faits si profondément identique en n'importe quel district du globe. »⁶⁸

⁶⁷ *Le Salut par les Juifs*, Ch. XXXIII

⁶⁸ *Ibid.*, Ch. V

Nous espérons que l'insulte aura retenu Raïssa de poursuivre plus avant sa lecture... Mais Bloy avait besoin pour son tracé asymptotique du Salut d'aller de la plus vile description de l'infamie à la plus éclatante pureté de la rédemption.

À cet égard, il s'étonnait que le grand rabbin Zadoch Kahn n'eût pas répondu à l'aimable lettre qu'il avait jointe à l'envoi généreux d'un exemplaire du *Salut* :

« En [18]92, à la suite d'un scandale copieusement procuré par M. Drumont, j'écrivis le *Salut par les Juifs* dans un désintéressement infini, bien que je fusse torturé par la misère, uniquement pour la justice et pour rendre gloire à Dieu dont les promesses à Israël sont in æternum et ne peuvent [être] effacées. Ce livre, conçu dans le sens des oracles de l'Écriture, devait aller, sous peine de néant, jusqu'au fond des choses. Il me fallut donc adopter la méthode recommandée par saint Thomas d'Aquin, laquelle consiste à épuiser d'abord l'objection avant de conclure. Méthode excellente et d'une grande loyauté philosophique, mais qui me fit malvenir de ceux mêmes que je prétendais honorer comme nul chrétien ne l'a fait, je crois, depuis dix-neuf siècles. On ne voulut voir que mes prémisses en négligeant d'observer que leur violence était calculée pour donner toute sa force à ma conclusion. »⁶⁹

En ce qui concerne Raïssa, nous ne savons comment elle a réagi. Seule certitude, l'amitié du mari, Jacques, lui demeura : Bloy fut son maître mystique. Ce en quoi sa trace est prégnante et identifiable et où l'on retrouve, dans *Approches sans entraves*, le même goût pour le salut de tous, Démon inclus. On parlera même à ce sujet douteux du « bon Diable de Maritain », pour signifier à

⁶⁹ Léon Bloy, *Journal*, 28 janvier 1896

quel point le généreux philosophe catholique avait désarmé l'Ennemi du genre humain :

« Puisque l'éternité épuise tous les temps, il faudra bien qu'à un certain moment les lieux bas des Enfers soient vidés. S'il en est ainsi, Lucifer sans doute sera le dernier changé. Pendant ce temps il sera seul dans l'abîme, et se croira le seul condamné aux tourments sans fin, et son orgueil sera sans bornes. Mais pour lui aussi on priera, on criera. Et à la fin lui aussi sera restitué au bien, dans l'ordre de la seule nature, rendu malgré lui à l'amour naturel de Dieu, porté par miracle dans ces limbes dont la nuit brille d'étoiles. Il y reprendra son office de prince – réprouvé toujours, au regard de la gloire ; aimé de nouveau, au regard de la nature. Tombé, il l'est toujours, humilié toujours : car il avait été créé dans l'état de grâce, et maintenant il est réduit à la seule bonté de sa nature. Il contemple l'abîme infini qui sépare ces deux états. Il garde éternellement la cicatrice de ses blessures ; car il se souvient de ce qu'il a perdu, et qu'à présent il aime. Humilié toujours, mais humble maintenant. »⁷⁰

Papini aurait applaudi s'il avait su...

Mais il suffit ! avons-nous déjà clamé. Il serait peut-être temps de conclure.

Le Moyen-âge, que chérissait tant Bloy, n'aurait pas hésité à le brûler vif, lui et ses écrits infestés ; ce qui rendra certainement sympathique l'auteur en question à nos contemporains anti-catholiques ; mais cela ne le sauvera pas de cette réprobation instinctive de la part des croyants au contact de sa plume maudite. Sans toutefois souhaiter un retour de l'Inquisition, si jamais son

⁷⁰ Jacques Maritain, *Approches sans entraves*, éd. Fayard, 1973

spectre devait réapparaître, que ce soit, horreur contre horreur,
pour ardoir l'œuvre du bougre : feu de tout Bloy !

De Quincey et la réhabilitation de l'Isariote

« C'est sa mère, peu de temps avant de mourir, qui a donné au poète un exemplaire des *Confessions de Quincey*, livre qui aurait eu sur Thompson une influence déterminante en le rendant opiomane ». (Julien Green, *Journal*, 1941)

Disons dès l'abord que Thomas De Quincey est anglais... Que Sainte Jeanne d'Arc nous protège de l'outrancière et odieuse excentricité de ce citoyen de la perfide Albion !

Nous aurons bientôt le dégoût d'apprendre comment vint à un esprit opacifié par les opiacées l'idée incongrue d'oser la réhabilitation de l'Isariote. Mais pour commencer, écoutons notre homme renvoyer, en deux phrases, les deux premières de son essai consacré au *traître*, toute la théologie à ses supposées ténèbres :

« Tout ce qui se rapporte de près ou de loin aux idées communes que nous avons sur cet homme, ses buts véritables et sa condamnation dans les Écritures semble erroné. Tout, de ce que nous entendons traditionnellement à son sujet, est faux – et non tel ou tel point particulier. »⁷¹

On ne peut qu'applaudir le toupet ! Une si désinvolte assurance, si le cœur du sujet n'en était pas la perfidie, aurait de quoi nous laisser béats. Mais c'est avec un esprit de sérieux, nourri par une véhémence jamais relâchée, que l'auteur anglais resserre son écriture et qu'il passe à l'étau mental de la drogue sa figure de Judas. La sensation est curieuse, du reste, dérangement même, qui ressort de cette manière d'écrire à la fois docte et

⁷¹ De Quincey, *Judas*, 1853 (trad. par Éric Dayre)

fantasque, sourcilleuse et désordonnée, péremptoire et... pour tout dire précaire.

« Où De Quincey avait-il trouvé pareils accents ? D'où lui venait pareille assurance ? Je n'ignorais pas que cet érudit pointilleux, ardent et batailleur aimait à faire preuve d'autorité en tout domaine dès qu'il prenait la plume. [...] Ici cependant, dans cet essai sur Judas, se faisait jour bien davantage que sa détermination et sa combativité habituelles : on y sentait une conviction, on y percevait un accent de pressente nécessité qui forçait l'adhésion. En vertu de quoi ? », se demande cependant Pierre Leyris en présentation du texte de De Quincey aux éditions OMBRES (tout un programme !...).

En vertu de quoi donc, l'auteur fut-il assez convaincu pour plaider une telle cause et presque sûr de forcer l'adhésion de son lectorat pour tenter le « grand écart » noir sur blanc ? La réponse à la question « en vertu de quoi ? » est à tout bien prendre très simple. Prosaïque : c'est une vertu narcotique. Thomas de Quincey est célèbre pour avoir été l'écrivain expérimentateur, ou plutôt l'expérimentateur écrivain, de la « noire idole », du fruit du pavot. N'a-t-il pas produit l'atroce récit de sa dérive opiomane sous le titre *Les confessions d'un mangeur d'opium anglais* ? Une telle gourmandise coupable ne pouvait accoucher que de plus amples désordres, dont son *Judas*, en effet, n'est pas le moins pathologique.

Mais il nous faut ici requérir l'expertise de Baudelaire pour comprendre la mécanique précise du démon narcotique dans la genèse d'une défense de l'indéfendable. *Les paradis artificiels* de Charles Baudelaire nous fourniront la clef de cette aberrante construction mentale. Son *vicié*, sans nous y asphyxier, en sera extrait, et, comme quintessencié, ne laissera aucun doute sur la substance à l'origine de l'intoxication.

« Je savais bien que j'irais toujours fumant davantage, mais cela ne me déplaisait pas ; pendant quelques nuits, je dormis sans fièvre ni cauchemar. Mais bientôt les fantômes apparurent – Ah ! je l'ai bien compris ; pour ne pas m'effrayer et provoquer peut-être un effort de ma volonté vers la délivrance, ils s'étaient abstenus tant que mes nerfs et mon cœur, encore insuffisamment asservis, pouvaient vivre et battre sans l'opium ; mais maintenant, la noire drogue était nécessaire à ma vie, comme l'air du ciel, et les plus épouvantables terreurs ne devaient me déterminer à me priver d'elle. »⁷²

Chez De Quincey, son *fait et cause* pour Judas s'explique largement par l'usage des psychotropes. Mais n'anticipons pas. Le raisonnement que nous suivrons, surtout appliqué à une matière aussi volatile, doit tenir droit dans ses bottes tout du long de ses développements.

Tout d'abord, d'après Baudelaire, il y faut le pré-requis d'une personnalité adéquate :

« Si des natures grossières et abêties par un travail journalier et sans charme peuvent trouver dans l'opium de vastes consolations, quel en sera donc l'effet sur un esprit subtil et lettré, sur une imagination ardente et cultivée, surtout si elle a été prématurément labourée par la fertilisante douleur – sur un cerveau marqué par la rêverie fatale, *touched with pensiveness*, pour me servir de l'étonnante expression de mon auteur ? Tel est le sujet du merveilleux livre que je déroulerai comme une tapisserie fantastique sous les yeux du lecteur. J'abrègerai sans doute beaucoup ; De Quincey est essentiellement digressif. »⁷³

⁷² Jules Boissière, *Fumeurs d'opium*, posthume, 1925.

⁷³ Baudelaire, *Les paradis artificiels*.

Il nous avait bien semblé que la pensée de l'Anglais était peu rigoureuse, mais tortueuse et emberlificotée :

« Il compare, en un endroit, sa pensée à un thyrses, simple bâton qui tire toute sa physionomie et tout son charme du feuillage compliqué qui l'enveloppe. »⁷⁴

Mais ne quittons pas le domaine de la drogue, pour autant : Baudelaire a raison de tracer un parallèle entre ferveur et illumination ; parallèle tendant à ne plus tracer qu'une seule ligne de convergence dans l'esprit imprégné par la drogue :

« Puisque nous avons vu se manifester dans l'ivresse [de la drogue] une bienveillance singulière appliquée même aux inconnus, une espèce de philanthropie plutôt faite de pitié que d'amour (c'est ici que se montre le premier germe de l'esprit satanique qui se développera d'une manière extraordinaire), mais qui va jusqu'à la crainte d'affliger qui que ce soit, on devine ce que peut devenir la sentimentalité localisée, appliquée à une personne chérie, jouant ou ayant joué un rôle important dans la vie morale du malade. Le culte, l'adoration, la prière, les rêves de bonheur se projettent et s'élancent avec l'énergie ambitieuse et l'éclat d'un feu d'artifice. »⁷⁵

Et c'est à partir d'ici qu'est neutralisée (chez le drogué) la nécessaire distanciation propre à l'exercice de l'intelligence. Ce dérapage amorcé – l'entendement en quelque sorte délocalisé en lui-même –, alors, il devient possible à un esprit, même cultivé, de verser dans l'outrage, d'outrager ses facultés, et d'en corrompre l'exercice et les résultats normalement attendus. Ainsi le remords

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

de Judas est-il amalgamé aux remords de l'impétrant opiomane ; de là, filtré au tamis de la substance subversive (la drogue) le remords se retrouve-t-il dilué et comestible à son tour. En bref, le poison autorise l'absorption d'autres poisons, qu'ils soient chimiques, moraux ou spirituels.

« Le remords, singulier ingrédient du plaisir, est bientôt noyé dans la délicieuse contemplation du remords, dans une espèce d'analyse voluptueuse ; et cette analyse est si rapide que l'homme [...] ne s'aperçoit pas combien elle est involontaire, et combien, de seconde en seconde, il se rapproche de la perfection diabolique. Il admire son remords et il se glorifie, pendant qu'il est en train de perdre sa liberté. Voici donc mon homme supposé, l'esprit de mon choix arrivé à ce degré de joie et de sérénité où il est contraint de s'admirer lui-même. Toute contradiction s'efface, tous les problèmes philosophiques deviennent limpides, ou du moins paraissent tels. »⁷⁶

Et Judas de se retrouver « soluble » ! Alors qu'il n'a été soluble que par l'effet de la drogue !

« On a bien deviné, je présume, que cet accroissement anormal et tyrannique s'applique également à tous les sentiments et à toutes les idées : ainsi à la bienveillance. »⁷⁷

Bienveillance même à l'égard d'un repoussoir d'homme comme Judas...

« Les âmes généreuses, tourmentées d'idéal et d'au-delà, connaissent souvent la tristesse amère de vivre, – parce que la vie

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*

leur apparaît laide et sale, noircie par le mal. Moi, j'y vois plus clair, et j'ai cessé de voir le mal. Dès la quinzième pipe, le mal s'efface sous mes yeux. D'un seul regard, j'embrasse alors chaque effet dans toutes ses causes, chaque geste dans tous ses mobiles, chaque crime dans toutes ses excuses. Et les causes et les excuses s'appellent légion⁷⁸, si bien que, juge trop équitable et trop lucide, je ne puis jamais condamner ni maudire, seulement absoudre, plaindre, aimer. Et sur mes fourrures poudrées de fumée noire, Caïn, Judas ou Brutus auraient le même accueil que César ou que Kouong-Tseu. »⁷⁹

Cet aveuglement s'explique précisément par là où les effets de la drogue emportent l'adhésion du sujet sans que ce dernier en conteste l'illusoire vertu, ne pouvant pas renier le plaisir de se trouver meilleur ivre qu'à jeun :

« Et non seulement il se condamne, mais il se glorifie. L'horrible souvenir ainsi absorbé dans la contemplation d'une vertu idéale, d'une charité idéale, d'un génie idéal, il se livre candidement à sa triomphante orgie spirituelle. Nous avons vu que, contrefaisant d'une manière sacrilège le sacrement de la pénitence, à la fois pénitent et confesseur, il s'était donné une facile absolution. »⁸⁰

Au constat de cette habitude vicieuse dans la délectation de fausses vertus, Baudelaire conclut, terrible, en désignant la source d'une telle corruption de l'esprit par son vrai nom :

⁷⁸ Voir Marc 5.9

⁷⁹ Claude Farrère, *Fumée d'opium*, 1919

⁸⁰ Baudelaire, *op. cit.*

« Je veux, dans cette dernière partie, définir et analyser le ravage moral causé par cette dangereuse et délicieuse gymnastique, ravage si grand, danger si profond, que ceux qui ne reviennent du combat que légèrement avariés, m'apparaissent comme des braves échappés de la caverne d'un Protée multiforme, des Orphées vainqueurs de l'Enfer. Qu'on prenne, si l'on veut, cette forme de langage pour une métaphore excessive, j'avouerai que les poisons excitants me semblent non seulement un des plus terribles et des plus sûrs moyens dont dispose l'Esprit des Ténèbres pour enrôler et asservir la déplorable humanité, mais même une de ses incorporations les plus parfaites. »⁸¹

La messe noire est dite ! Et il fallait bien un prêtre comme Judas pour en être à la fois la substance célébrante et célébrée.

Thomas de Quincey avait une façon bien curieuse d'entendre la charité et de l'exercer. Il vaut la peine de rapporter ici, avec l'aide de Baudelaire encore, biographe impitoyable, l'histoire suivante :

« Cet esprit de bienveillance et de complaisance pour le prochain, disons plus, de charité, qui ressemble un peu (cela soit insinué sans intention de manquer de respect à un auteur aussi grave) à la charité des ivrognes, s'exerça un beau jour, de la manière la plus bizarre et la plus spontanée, au profit d'un Malais. [...] Donc, un jour, un Malais frappe à la porte de cette retraite silencieuse. Qu'avait à faire un Malais dans les montagnes de l'Angleterre ? Peut-être se dirigeait-il vers un port situé à quarante mille de là. La servante, née dans la montagne, qui ne savait pas plus la langue malaise que l'anglais, et qui n'avait jamais vu un turban de sa vie, fut particulièrement épouvantée. Mais, se rappelant que son maître était un savant, et présument qu'il devait

⁸¹ *Ibid.*

parler toutes les langues de la terre, peut-être même celle de la lune, elle courut le chercher pour le prier d'exorciser le démon qui s'était installé dans la cuisine. C'était un contraste curieux et amusant que celui de ces deux visages se regardant l'un l'autre ; l'un, marqué de fierté saxonne, l'autre, de servilité asiatique ; l'un, rose et frais ; l'autre, jaune et bilieux, illuminé de petits yeux mobiles et inquiets. Le savant, pour sauver son honneur aux yeux de sa servante et de ses voisins, lui parla en grec ; le Malais répondit sans doute en malais ; ils ne s'entendirent pas, et tout se passa bien. Celui-ci se reposa sur le sol de la cuisine pendant une heure, et puis il fit mine de se remettre en route. Le pauvre Asiatique, s'il venait de Londres à pied, n'avait pas pu, depuis trois semaines, échanger une pensée quelconque avec une créature humaine. Pour consoler les ennuis probables de cette vie solitaire, notre auteur, supposant qu'un homme de ces contrées devait connaître l'opium, lui fit cadeau, avant son départ, d'un gros morceau de la précieuse substance. Peut-on concevoir une manière plus noble de concevoir l'hospitalité ? Le Malais, par l'expression de sa physionomie, montra bien qu'il connaissait l'opium, et il ne fit qu'une bouchée d'un morceau qui aurait pu tuer plusieurs personnes. Il y avait, certes, de quoi inquiéter un esprit charitable ; mais on n'entendit parler dans le pays d'aucun cadavre de Malais trouvé sur la grande route ; cet étrange voyageur était donc suffisamment familiarisé avec le poison, et le résultat désiré par la charité avait été obtenu. »⁸²

Voilà à quoi notre Anglais ramène la charité : il offre du poison. Il fait de la charité une forme de pratique meurtrière pour le corps et l'âme du prochain. Il y a là de quoi être horrifié. Mais nous étions prévenus par sa bibliographie : n'a-t-il pas aussi écrit *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts* ?! Aussi son

⁸² *Ibid.*

attentionnée mansuétude portée à Judas nous apparaîtra-t-elle, dès lors, aussi peu convaincante que son aide au Malais de passage.

Nous prendrons donc, dès maintenant, toute la distance requise vis-à-vis d'un homme aussi magnifiquement charitable.

Judas de Pagnol

Nombreux sont les auteurs qui ont mis leur plume à contribution pour tenter de réhabiliter LE traître. Nous avons déjà passé en revue le Judas provocateur de Léon Bloy et le Judas halluciné de De Quincey. Bien d'autres encore ont osé explorer au péril de l'ébranlement de leur âme le cloaque fatal.

« La littérature sur Judas est riche et comprend des œuvres bien connues, tant dans le domaine de la recherche académique que dans celui des œuvres contemporaines : *Trois versions de Judas* de Jorge Luis Borges⁸³, *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov⁸⁴, *Judas, ein jünger des Herrn* de Hans-Josef Klauck, *Judas, Betrayed or Friend of Jesus* de William Klassen, *Judas Iscariot and the Myth of Jewish Evil* de Hyam Maccoby, et *Judas*, la pièce de théâtre de Marcel Pagnol. »⁸⁵

Ainsi, curieusement, trouvons-nous dans cette galère l'auteur de Marius ! Sur quelles eaux troubles notre illustre écrivain phocéén a-t-il donc été voguer ? Et pourquoi un tel périple ?

« Voici bien des années, j'ai passé une soirée avec Marcel Pagnol à discuter de Judas. L'écrivain, déjà sur le chemin de la conver-

⁸³« Schopenhauer, De Quincey, Stevenson, Mauthner, Shaw, Chesterton, Léon Bloy font partie de la liste hétérogène des auteurs que je relis continuellement. Dans la fantaisie christologique intitulée *Trois versions de Judas*, je crois sentir la lointaine influence du dernier » (Jorge Luis Borges, prologue à *Artifices*, 1944) .

⁸⁴ Signalons ici que dans le cas de Boulgakov, Marvin Meyer se trompe : *Le Maître et Marguerite* n'est pas une méditation sur Judas mais sur Ponce Pilate.

⁸⁵ Marvin Meyer, introduction à *L'évangile de Judas*, Livre de poche, 2007

sion (que préparait le religieux admirable et si humain qu'était Don Norbert Calmels, l'abbé général des Prémontrés), était retenu par l'image de la Géhenne, du feu perpétuel [...]. L'histoire de Judas lui paraissait incompréhensible, il en avait tiré une pièce, la seule de son glorieux répertoire qui n'avait jamais marché. Ses interprètes tombaient malades à tour de rôle... Il en avait tiré la conclusion que Quelqu'un, « là-haut », ne voulait pas voir jouer cette pièce. Et il l'avait retirée de l'affiche. Mais l'histoire de Judas ne passait pas. Ni la malédiction du Mauvais Larron. Ces deux chenapans n'auraient-ils pas dû entrer tous les deux au paradis ? En quoi l'idée de voir les méchants promis à un perpétuel Auschwitz ajoutait-elle à la gloire de Dieu ? Je lui racontais l'histoire du vieux Papini, que j'avais connu à Rome aveugle et pauvre – après avoir été célèbre et millionnaire –, qui consacrait ses dernières forces à plaider pour la rédemption de Judas. Pour faire bonne mesure, il se faisait aussi l'avocat des Anges rebelles et de leur maître, Lucifer ! »⁸⁶

Mais écoutons l'intéressé lui-même, Marcel Pagnol, nous narrer par le détail l'impossible aventure :

« La carrière de cette pièce ne fut pas brillante. Pourtant Elvire Palmero l'avait montée à grands frais sur la vaste scène du Théâtre de Paris, et la troupe qui joua était remarquable. Raymond Pellegrin incarnait un admirable Judas. [...] Malgré une mise au point encore incertaine, la générale fut un succès, et la presse très favorable. Les premières recettes furent bonnes, mais non pas excellentes. C'est que, pendant les répétitions, des bruits avaient couru : les catholiques intransigeants affirmaient que j'avais obtenu (de la fameuse internationale juive) des sommes énormes

⁸⁶ Pierre de Boisdeffre, *Humanité de Judas*, article paru dans *Le Figaro* n°16365 du 28 mars 1997

pour réhabiliter Judas en falsifiant les Évangiles. D'un autre côté, le Grand Rabbin n'avait pas approuvé mon ouvrage, dont je lui avais soumis le manuscrit ; il me reprochait d'avoir suivi de trop près les Évangiles, qu'il considérait comme un ouvrage « de polémique », et beaucoup de juifs, sans avoir vu la pièce, croyaient à une propagande antisémite. Cependant, la « presse parlée » agissait, et un samedi, Hubert de Malet me téléphona : « Ce soir, on refuse du monde ! » Naturellement, je courus au théâtre. La joie régnait dans les coulisses. On faisait des pronostics. Comme un régisseur disait : « ça fera peut-être toute la saison », il fut presque injurié pour ce « peut-être ». Deux jours plus tard, en sortant de scène à la fin du second acte, chaleureusement applaudi par le public, Raymond Pellegrin tomba en syncope dans les bras du pompier de service. Un grand médecin, un professeur, était par hasard dans la salle. Il examina le comédien, assez péniblement ranimé ; puis, à la consternation générale, il nous dit :

— Il faut le ramener chez lui d'urgence.

Et comme le régisseur proposait sa voiture :

— Non, dit le professeur. Il faut une ambulance.

Je demandai :

— Pourra-t-il jouer demain ?

— Ce serait une grave imprudence. J'exige au moins deux semaines de repos... Nous verrons ensuite.

Roger Rudel, la doublure de Raymond, s'habilla en grande hâte, et nous permit de terminer la représentation. La recette du lendemain fut tout naturellement pitoyable, et il fallut rembourser une partie de la location. Rudel se montra à la hauteur du rôle. Il faisait des progrès chaque jour, et toute la troupe, qui était maintenant rodée, le soutenait de son mieux. À la fin de la première semaine, la salle fut honnêtement garnie, et les recettes ne cessaient de monter. [...] C'est alors qu'un soir, vers la fin du dernier acte, Rudel fut tout à coup saisi par un accès de fièvre, accompagné de déchirantes douleurs abdominales. Héroïquement,

il résista jusqu'au dernier rideau, puis s'effondra : une crise d'appendicite foudroyante. Encore une ambulance, la salle de chirurgie, et l'annonce d'une indisponibilité de quinze jours. La grande Elvire, qui n'a jamais manqué d'audace ni de courage, voulut s'obstiner : nous confiâmes le rôle à un très jeune garçon [mais] la troupe et tout le personnel étaient prêts à croire un petit garçon de dix ans qui avait dit : « Le Bon Dieu ne veut pas qu'on joue cette pièce, et il s'est mis en colère... Il a envoyé deux Judas à l'hôpital. Si vous continuez, le troisième, il le tuera. » Notre échec étant expliqué sans mettre en cause l'auteur, ni les comédiens, ni la direction, nous l'acceptâmes sans rougir : on ne peut rien contre la volonté divine, il est même glorieux d'en avoir provoqué la manifestation, et d'obéir à une interdiction venue du ciel. »⁸⁷

De fait, il vaut mieux perdre un peu d'argent, et jusqu'à beaucoup s'il le faut, plutôt que de perdre son âme. Pagnol a bien fait de s'en tenir là. Regrettons que d'autres, plus proches de nous, n'aient pas voulu tenir compte de cet avertissement et qu'il se publie encore massivement de fâcheuses bouillies théologiques sur le Grand Réprouvé.

L'année 2007 aura vu la publication par notre spécieux et populaire théologien catholique national Jacques Duquesne d'un *Judas, le deuxième jour*⁸⁸, ainsi que l'édition en livre de poche du Codex Tchacos, dit *Évangile de Judas*, vieille lune gnostique exhumée des sables maudits de Nag Hammadi, et que déjà au IIe

⁸⁷ Marcel Pagnol, préface à l'édition papier de sa pièce *Judas*

⁸⁸ La publicité insérée par les éditions Plon dans le journal *Le Monde* du 16 juillet 2007 vante ainsi le propos du livre : « Judas fut-il traître, comme le pense la plupart ? Et alors, pourquoi ? Ou complice, comme le soutiennent quelques-uns, d'un Jésus qui voulait mourir ? Et alors, pourquoi ? » Ou comment faire encore de l'argent sur les deniers de la trahison !

siècle, dans son *Adversus haereses*, saint Irénée de Lyon vouait aux gémonies. Curieuse époque qui s'efforce de révéler des « connaissances » soi-disant cachées, alors que les anciens, soucieux de ne pas perdre ni faire perdre leur temps aux leurs, les avaient écartées d'un revers de main sans équivoque. Quelle honteuse préoccupation rend, aujourd'hui, de l'attire à cette funeste figure de Judas ? Nous ne sommes pas loin de croire que plus la pensée s'éloigne de Sa source, qui est Dieu, plus elle y revient par traîtrise pour s'assassiner : à l'instar de leur idole au gibet, ces « drôles » de chercheurs sont spirituellement suicidaires⁸⁹.

S'attacher à Judas, c'est se pendre, forcément ! Cherchez l'arbre, et vous trouverez un pendu...

Au *Bal des Pendus*, Villon et Rimbaud l'ont vigoureusement peint, c'est le Diable qui mène la danse :

« Messire Belzébuth tire par la cravate
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel »⁹⁰

Cependant, François des Loges ose espérer encore de son corps l'âme sauver :

« Puis ça, puis là, comme le vent varie,
À son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie ;
Mais priez Dieu que tous veuille absoudre !

⁸⁹ On nous signale encore sur le Traître un opus du sulfureux Juan Asensio, avec un titre malsonnant : *La chanson d'amour de Judas Iscariote*. Malencontreusement édité au Cerf, maison réputée catholique !

⁹⁰ Arthur Rimbaud, *Bal des Pendus*

Prince Jésus, qui sur tous a maîtrise,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie »⁹¹

Or, les poètes évoquent des condamnés à mort ; nulle pendaison volontaire n'illustre leur *moustier*. Qui oserait nous faire croire que la pendaison fût un viatique ?

Une folle comme Maria de Naglowska en fit pourtant dans les années 30 la délirante promotion mystique : il s'agissait alors de régénérer, en soi, le Satan en Ange de lumière !

« ...Je passai quelques temps sans revoir la fondatrice de l'Arc [en réalité La flèche, que pour des raisons de prudence le narrateur transforme ici]. Je savais qu'elle préparait toujours sa fameuse messe d'or [...].

— Venez après-demain, sans faute, chez Gladys... Un de mes plus fervents disciples, Lord F..., vient exprès de Londres en avion pour causer avec moi. Sur mes indications, il a réussi à fonder un groupement, où ils essayent de parvenir au troisième terme de l'initiation satanique : ils y réussissent en pratiquant le rite mystérieux de la pendaison.

— Eh ! cela n'a rien de nouveau, objectai-je. C'est un club de sadiques, tout simplement.

— Non pas ! Rien n'est plus sérieux, ni plus bénéfique au point de vue spirituel. [...] Lorsque leur maître les dépend, il les allonge nus, généralement évanouis et privés de connaissance, sur le dos. Une femme alors, qui a suivi un entraînement spirituel des plus sévères, rejette également ses vêtements et, complètement nue, elle aussi, s'allonge sur le corps inerte, de sorte que son visage soit à la hauteur du bas-ventre de l'homme, tandis que sa ceinture repose sur la tête de l'expérimentateur...

⁹¹ *L'Épitaphe Villon*

— Et qu'en résulte-t-il ?

— Une amélioration spirituelle, un éblouissement extraordinaire, la contemplation subite et immédiate de Satan, c'est-à-dire du mal régénéré.

— Oh ! Oh ! fis-je avec respect.

— Lord F... est un de nos adeptes les plus forts. Il a maintes fois pratiqué l'épreuve de la pendaison, qui lui a donné des joies morales incomparables...

J'étais fort anxieux de connaître Lord F... et de lui demander ses impressions. Je fus exact au rendez-vous chez Gladys. Lord F... n'y était malheureusement pas : sa dernière expérience de pendaison lui avait été fatale. Quand on l'avait dépendu... il était mort. M^{me} de Petrouchka [pseudonyme à peine masqué pour désigner la fameuse Marie Naglowska] était inconsolable de la perte d'un pareil disciple.

— Voyez-vous, fis-je pour la consoler, les meilleures pendaisons, comme les plaisanteries sont les plus courtes.

— Je ne connaîtrais jamais les impressions du pendu dépendu sur l'extase satanique, mais j'ai, au moins, un petit morceau de la corde fétiche. »⁹²

Comme le déclame Villon, au bout du compte, c'est toujours la physique qui a le dessus sur le corps :

« Et de la corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise »

Quant à l'âme, elle ne se libère jamais assez haut et court que ne l'entraîne son geste vers le bas, profondément...

⁹² René Thimmy, *La magie à Paris*, 1934

Effacement du bon sens que cet engouement pour le Pendu ! Que désirent ces écrivains (ces écrits vains) avec leurs manigances troubles ? Impudentes tractations, « toutes tendant au même but, c'est-à-dire à obtenir de moi un morceau de la funeste et béatifique corde. »⁹³

Faut-il ici supposer que Judas, possédé par le Démon, servit au bout de sa corde au Diable d'expérience parodique de la Croix !

Dans ce cas, la Croix ouvrant sur la Rédemption, alors la corde consacre l'enfer. Et Jésus de déclarer au sujet de Judas :

« Mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître ! »⁹⁴

Mieux vaut dès lors pour l'homme ne point trop interroger ce gouffre abyssal :

« Vers 1830, l'abbé Egger, dans ses insomnies, venait dans la basilique et s'asseyait dans sa stalle. Une nuit, pris d'un vertige de pitié pour Judas, il évoqua le Traître et demanda que l'Ischariote, s'il était sauvé, lui imposât les mains pour qu'il annonçât le suprême effet de la Charité. Une étreinte brûlante lui encercla la tête et le lendemain il était fou. »⁹⁵

⁹³ Charles Baudelaire, *La corde*, in *Le spleen de Paris*

⁹⁴ Marc, 14.21

⁹⁵ Joséphin Péladan, *La torche renversée*, in *La décadence latine*, 1884

Les engeances maudites

Fils d'Hérésiarque

Guillaume Apollinaire, poète de renommée universelle, avec ses recueils *Alcools* et *Calligrammes*, célèbre aussi parmi les pornographes et autres érotomanes pour ses *Onze Mille Verges* et pour sa familiarité avec l'œuvre du « divin Marquis », n'en demeure pas moins inconnu du grand public en ce qui concerne le drame personnel de sa filiation et les transcriptions artistiques qui s'y rattachent.

Sa naissance secrète apparaît, comme la troublante énigme du sphinx, porteuse d'une malédiction insidieuse.

Pour commencer, il faut se pencher au berceau de son identité : né le 26 août 1880 à Rome, il lui faudra attendre cinq jours avant qu'une sage femme, répondant administrativement pour l'occasion au nom de Dulcini, se décide à faire enregistrer sa naissance auprès de l'État civil : on le prénomme alors Guglielmo Alberto. La mère a gardé l'anonymat et ne s'est pas manifestée. Un mois plus tard, le 29 septembre, l'enfant est baptisé avec des prénoms grandiloquents en latin : Guillelmus Apollinaris Albertus. Notre futur poète possède dès lors déjà cinq prénoms, mais toujours pas de nom ! Enfin, en novembre, la mère reconnaît son fils naturel sous l'œil vigilant et la plume experte d'un notaire : il reçoit, une fois de plus officiellement, une identité toute neuve : Guglielmo Alberto Wladimir Alexander Apollinaris de Kostrowitzky. Il gagne dans cette nouvelle affaire encore deux nouveaux prénoms, mais surtout et très opportunément un nom. L'usage, cependant, en hommage à son grand-père maternel d'origine polonaise, modifiera la donne en attachant un prénom supplémentaire : Wilhelm. Ce prénom éclipsera bientôt tous les

autres et toute l'enfance se passera sous le patronyme stabilisé et usité de Wilhelm de Kostrowitzky.

Plus tard, le poète en décidera autrement, pour devenir le célèbre et génial Guillaume Apollinaire, élevant un prénom au rang inégalé de nom. Que le prénom soit devenu nom face à l'absence criante du père qui aurait dû transmettre le sien est le signe fascinant d'un destin occulté.

Nous nous proposons ici, cher lecteur, de vous en révéler l'ironique blessure : ironie impitoyable d'un sort sacrilège et ironie vengeresse de la licence poétique face à l'injustice originelle.

Qui fut donc ce père, dont l'absence est empruntée d'une prescience incurable, dont la présence solennelle est réminiscence d'un crime perpétuel ?

Alors, avez-vous deviné, qui était ce père ?

Apollinaire l'affublera du titre d'*Hérésiarque*, de la défroque d'*Enchanteur pourrissant*. Ou l'évoquera-t-il sous les traits de *Simon Mage*. Autant d'appellations, autant d'interpellations ; autant de condamnations, autant de malédictions ; autant d'anathèmes, autant de thèmes d'œuvres en prose.

Nous comptons donc élucider ici le nœud fatal de la filiation secrète du poète, et ce à travers ses ouvrages de dégoût du religieux : Dans *L'Hérésiarque & cie*, l'*Hérésiarque* serait le père, & *cie* son engeance, Apollinaire...

Avez-vous saisi ?

Quelques indices, peut-être, pour vous mettre sur la voie ? Voyons par le menu les thèmes abordés dans *L'Hérésiarque & cie*. Sur les 18 nouvelles composant l'ouvrage, on trouve au moins 9 histoires de malédiction.

Le livre débute avec le récit du *Passant de Prague*, où le narrateur, notre poète, croise le Juif Errant, en compagnie duquel il traverse au pas de course la ville, ce dernier étant maudit, obligé sans cesse de parcourir le monde sans pouvoir marquer ni halte ni prendre de repos.

« Jésus m'ordonna de marcher jusqu'à son retour. »⁹⁶

Et même pour la bagatelle, il lui faut garder le mouvement imposé :

« Laquedem méprisa ma réserve. Il entreprit une Hongroise tétonnière et fessue. Bientôt débraillé, il entraîna la fille, qui avait peur du vieillard. Son sexe circoncis évoquait un tronc noueux, ou ce poteau de couleurs des Peaux-Rouges, bariolé de terre de Sienne, d'écarlate et de violet sombre des ciels d'orage. Au bout d'un quart d'heure, ils revinrent. La fille lasse, amoureuse, mais effrayée, criait en allemand : — Il a marché tout le temps, il a marché tout le temps ! »

Et c'est ainsi qu'Isaac Laquedem, alias le Juif Errant, traverse les siècles, attestant d'un sacrilège, et ne pouvant ni arrêter ni freiner son élan. Dans un aveu au poète, il conclue :

⁹⁶ *Le Passant de Prague*, in *L'Hérésiarque & Cie*

« Des remords ? Pourquoi ? Gardez la paix de l'âme et soyez méchant. Les bons vous en sauront gré. Le Christ ! je l'ai bafoué. Il m'a fait surhumain. Adieu !... »

Rappelons qu'à l'époque du poète, le peuple juif est encore considéré comme le peuple déicide. État d'esprit qui nous vaut de rencontrer, dans une autre nouvelle du recueil, *Le juif Latin*, Gabriel Fernisoun, très inquiet de son salut. Il se présente au domicile du poète, car il a lu *Le Passant de Prague* où il a cru deviner qu'Apollinaire aimait les juifs. Aussi lui ouvre-t-il son cœur au sujet de l'angoisse qui l'étreint :

« Vous aimez des [juifs] Latins et nous sommes d'accord. Vous nous aimez parce que, [juifs] portugais et Comtadins [juifs d'Avignon], nous ne sommes pas maudits. Non, nous ne sommes pas. Nous n'avons pas trempé dans le crime judiciaire accompli contre le Christ. La tradition en fait foi, et la malédiction ne nous atteint pas !... »

Et Gabriel Fernisoun de demander au poète de le baptiser... le moment venu. Car, pour l'instant, il veut encore jouir de sa condition de pécheur impénitent. Le poète sera son viatique pour le ciel au dernier jour : juste avant de mourir, Gabriel devra recevoir de ses mains l'eau salvatrice. La chute est édifiante : pris d'un malaise en pleine rue, Gabriel reçoit le baptême in extremis sur place des mains d'une prostituée avec l'eau du caniveau ! Remarquons, toutefois, qu'une fois de plus Apollinaire s'identifie à un juif malheureux, faisant sienne la problématique de leur salut.

On découvre aussi dans le recueil beaucoup d'ecclésiastiques. La nouvelle *L'Hérésiarque* (qui donne son titre à l'ouvrage) et celle de *L'Infaillibilité* mettent en scène des gens d'Église turbulents ou cyniques. *L'Hérésiarque*, Benedetto Orfei, vit quasiment seul de son hérésie et rabâche la mort dans l'âme son

attachement inconditionnel à sa dangereuse marotte. Il est intéressant de noter que cette hérésie nouvelle, en plein XIXe siècle, s'accompagne d'une réévaluation du péché comme source méconnue du salut. Mais nous n'en dirons guère plus ici, le détail touchant comme chez Léon Bloy au blasphème contre l'Esprit Saint. Retenons seulement, toujours pour vous aider, cher lecteur, à deviner qui était le père d'Apollinaire, cette remarque du poète :

« À la vérité, il arrive souvent que des prêtres catholiques se séparent de l'Église. Ces fuites sont dues à la perte de la foi. Beaucoup de ces prêtres s'en vont à cause de leurs opinions spéciales sur des points de morale ou de discipline (le mariage des ecclésiastiques, etc.). Les défroqués sont pour la plupart des incroyants ; quelques-uns pourtant créent un petit schisme. Mais il n'y a plus d'hérésiarque véritable. »

Ainsi, dans la nouvelle *L'Infaillibilité*, Apollinaire met-il en scène un ecclésiastique, l'Abbé Delhonneau, plus commun dans son appréhension de la foi : il doute et réclame au Pape de partager son doute ! La réponse vaticane plutôt que de relever l'affront flattera l'orgueil du récipiendaire :

« Le pape s'était levé. Dédaigneux de tout cérémonial, il sortit de la pièce sans adresser un mot ni un regard au prêtre français qui souriait avec mépris, et qu'un garde-noble vint guider à travers les galeries somptueuses du Vatican, jusqu'à la sortie. Quelques temps après, la curie romaine créa un nouvel évêché à Fontainebleau et y nomma l'abbé Delhonneau. »

Et tout rentra dans l'ordre...

De qui, enfin, notre poète s'inspire-t-il pour tirer un tel portrait d'itinéraire de prêtrise ? Dans le recueil, cette nouvelle est suivie de *Trois histoires de châtiments divins* : on y rencontre dans la seconde *La danseuse*, qui n'est autre que Salomé, dont la mort est mise en scène pour satisfaire une vengeance céleste :

« Puis, les yeux mi-clos, elle essaya des pas presque oubliés : cette danse damnable qui lui avait valu jadis la tête du Baptiste. Soudain, la glace se brisa sous elle qui s'enfonça dans le Danube, mais de telle sorte que, le corps étant baigné, la tête resta au-dessus des glaces rapprochées et ressoudées. »

D'après le poète, elle aurait épousé un Pro-consul qui de Judée gagna la Germanie. Le troisième récit narre l'histoire de la naissance d'un monstre, venu au monde tel parce que sa mère alors que grosse eut une bouffée de désir à la vue d'un prêtre sous sa fenêtre ! Doit-on, cher lecteur, vous fournir d'autres indices ?

De quelles amours interdites, le poète nous suggère-t-il le délit sacrilège ? Toujours dans le même recueil, Apollinaire nous fait partager avec *l'Histoire d'une famille vertueuse, d'une hotte et d'un calcul* son dégoût pour l'inceste, évoquant avec brutalité la descendance débile de Rétif de la Bretonne, vil littérateur du XVIIIe qui faisait des filles à ses maîtresses pour les trousser à leur tour plus tard !

Amours interdites, dites-vous ? Non pas un cas d'inceste en l'occurrence en ce qui concerne la naissance du poète. Un autre tabou a été transgressé. Plus métaphysique. Le poète y cherchera un remède, une conciliation entre sexualité et interdits religieux, qu'il expose, mi-sérieux mi-moqueur, dans une chronique intitulée *La femme assise*. On y lit, effectivement, une apologie railleuse de la polygamie mystique du clergé mormon. Apollinaire glisse là dans la bouche d'un prêtre mormon, déjà encanaillé de douze

épouses, les paroles suivantes à l'intention de sa dernière acquisition :

« Respectant les scrupules que vous pouviez avoir, je n'ai pas insisté auprès de vous hier soir. J'attendais la fête d'aujourd'hui et que le Prophète eût proclamé la révélation touchant la polygamie. Désormais, la pluralité des épouses devient un de nos dogmes et c'est en toute sainteté que ce soir je m'unirai à vous. »

Avez-vous saisi ?

Apollinaire est FILS de PRÊTRE !!!

Guillaume Apollinaire se croit maudit au sillage sacrilège de son père. Ici, l'affaire se présente obscure et l'écheveau du secret embrouillé d'énigmes épineuses à démêler. Certains accuseront même Apollinaire d'avoir cultivé le mystère autour de sa naissance, de son étrange naissance, jusqu'à pousser « la complaisance à laisser croire à ses amis que son père coiffa la mitre à moins que d'endosser la pourpre » comme nous le rapporte André Salmon, ami du poète, dans ses *Souvenirs sans fin*⁹⁷.

Écho que nous retrouvons dans les vers de *La Loreley*, où un évêque succombe aux charmes d'une jeune femme envoûtante :

« À Bacharah il y avait une sorcière blonde
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit citer
D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté

⁹⁷ Gallimard, 1955

Ô belle Loreley aux yeux pleins de pierreries
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits
Ceux qui m'ont regardé évêque en ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes ô belle Loreley
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Évêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège »⁹⁸

Il va sans dire que nous réfutons ici la thèse de Marcel Adéma qui voit en un évanescent aristocrate italien, Francesco Flugi d'Aspermont, le père du poète. Nous sommes, à l'inverse, convaincus par l'argumentation serrée, tirée de l'œuvre et des sources religieuses de sa genèse, présentée par Robert Couffignal dans son livre *L'inspiration biblique dans l'œuvre de Guillaume Apollinaire*⁹⁹, dont voici extraite la conclusion :

« Bien que la chasse spirituelle vise l'éternité, elle n'en est pas moins orientée, sur cette terre, par un pôle visible : Rome – le lieu de naissance, du baptême, des prémices. La maison du père – et du Pape (car le grand-père [du poète] était auprès du Pape camérier d'honneur d'épée et de cape). Une maison qui fut le théâtre d'un drame ; le temple fut souillé ; une faute initiale, dans laquelle nous voyons la naissance du poète, a défigurée, comme

⁹⁸ *La Loreley, Rhénanes*, in *Alcools*

⁹⁹ Éditions Minard, 1966

une excroissance hideuse, un univers sacré. Monstrueux Vatican, où, comme les vertus, les vices sont plus qu'ailleurs exceptionnels ! Le fils prodigue le hait en même temps qu'il l'adore. »

Au départ de cette affaire vaticane, il y a donc le grand-père du poète, Apollinaire Kostrowitzky, qui fut nommé le 17 août 1868 Camérier d'honneur d'épée et de cape du Pape Pie IX. Cette charge honorifique s'accompagnait de fonctions d'huissiers au sein de la cité du Vatican. Curieusement, en 1878, Léon XIII ne maintient pas le grand-père dans son rôle. Sur ce, l'homme déchu disparaît définitivement de la circulation dans des circonstances non élucidées. Premier mystère. Sa fille, Angelica Alexandrina Kostrowitzka, femme « indomptable, complètement indomptable », donne naissance à notre futur poète en août 1880 dans la cité sainte, soit au 17, place Mastroï, soit dans une clinique ayant quelques accointances avec le Vatican ! Le père serait-il un prélat romain ? D'après Michel Décaudin, Angelica, entre 1874 et 1880, « est passée dans le monde de la galanterie ». Lourde hérédité, que le poète résumera, résigné, mais blessé, d'une sombre formule évocatrice : « Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit. »

De 1883 à 1887, Angelica et ses deux enfants – Guillaume a eu un petit frère, Albert, dont on ne sait s'ils sont du même père – errent en Italie de ville en ville : Rome, Bologne, Florence... Errance qui trouve enfin un point de chute à Monaco le 4 mars 1887, où Angelica (alias « Olga ») déclare être russe et rentière. Elle arrive là accompagnée de ses deux enfants et par un homme mystérieux, et demeuré tel ! La nuit même de leur implantation monégasque, un tremblement de terre secoue la Côte d'Azur. Nice et Menton sont durement touchés et la petite famille, par mesure de sécurité, dormira longtemps sous la tente.

A-t-on, à l'initiative du parrain de Guillaume, Dom Romaric, Abbé général des Bénédictins noirs, mis à l'écart des turpitudes

romaines la mère légère et sa progéniture indésirable ? Si l'exil a été organisé par le prélat, ce que beaucoup de biographes pensent, pourquoi ce choix de Monaco, plus que dangereux en tentations multiples dans le cas d'une demi-mondaine comme Angelica. N'était-ce pas attacher son commerce à une fructueuse source de rencontres ? La jeter dans les affres du péché au lieu de chercher à l'en guérir ? Et là, Robert Couffignal se trompe lorsqu'il écrit que « nous pouvons ici penser à juste titre que Dom Romaric-Maria, ami et prédécesseur de Monseigneur Theuret à la tête du diocèse de Monaco, fut celui qui fit entrer ses neveux (sic) au collège Saint-Charles ». Car enfin, Dom Romaric et Mgr Theuret étaient non amis, mais adversaires déclarés ! Dom Romaric, en effet, avait été nommé Abbé *nullius* de Monaco par manœuvre du Vatican pour contrecarrer les ambitions du second prélat, alors chapelain du Prince et qui ambitionnait de créer un évêché pour la Principauté. Conspiration « borgiaque » pour le pouvoir au sein de l'Église, la lutte à mort feutrée entre les deux hommes tourne au final à l'avantage de Mgr Theuret, et Dom Romaric, dépité et dépouillé de ses prérogatives, doit rentrer à Rome. Il apparaît donc évident que ce dernier n'est pas l'instigateur du départ pour Le Rocher ni le mystérieux protecteur que la famille Kostrowitzky aura toujours en ce haut lieu. Jamais, malgré sa conduite douteuse et houleuse, « Olga » ne sera inquiétée à Monaco. Or, quelques semaines après son arrivée, elle est déjà l'objet d'un rapport de police et interdite de Casino en raison de son « attitude équivoque ». D'autres rapports suivront. Elle y est qualifiée de « femme galante »¹⁰⁰. Mais elle bénéficie de hautes protections, car elle reste à Monaco malgré de nombreux avis d'expulsion, dont le suivant, conséquemment à une scène haute en couleur, que Jean-Jacques Pauvert nous rapporte dans son *Apollinaire et Monaco* :

¹⁰⁰ Tous renseignements pris dans le livre de Jean-Jacques Pauvert, *Apollinaire et Monaco*, Éditions du Rocher, 1999.

« Femme légère sans aucun doute, et bonne mère assurément, « Olga » n'était pas facile à vivre. L'« enfant difficile » du pensionnat s'est muée en une femme irascible, autoritaire presque jusqu'au délire, qui pour un oui ou un non en venait aux mains. Le 14 mars 1896, vers minuit, d'après les archives de la Principauté, une rixe met aux prises, à la terrasse du café de Paris, deux « femmes galantes » qui commençaient à se jeter à la tête des verres et des bouteilles : l'une est Olga, l'autre une certaine Marguerite Bertanescio, connue du service des mœurs sous le nom de Marthe Leblanc. D'après les archives du palais princier, toujours citées par J.-J. Varagnat, Olga est présentée dans un rapport de l'époque pourvue « d'un caractère d'une extrême violence, et a déjà eu, l'année dernière, avec une autre femme, une scène du même genre, au cours de laquelle l'une jeta une coupe à la tête de l'autre qui répondit par un verre ». Toutefois ce rapport, remarquablement impartial, signale qu'« Olga Kostrowitzky, qui a un caractère détestablement violent », est aussi « une excellente mère. Elle a deux fils très intelligents, a dit l'abbé Hertz qui les a eus plusieurs années dans son collège, et elle s'impose des privations pour leur donner une instruction soignée »... Un arrêté d'expulsion est immédiatement pris contre les deux femmes, car les faits sont graves à Monaco, soucieux de la tranquillité de ses visiteurs. »

Or, l'arrêté est annulé dix jours plus tard. Sans aucun doute possible, une protection occulte a joué en faveur d'Olga.

Autant le père est absent, autant la présence maternelle est exubérante. André Salmon, toujours dans ses *Souvenirs sans fin*, nous confie une anecdote inouïe : alors qu'accompagné du poète, il se rendait à un cercle de jeux, quelle ne fut pas sa stupéfaction !

« Nous y fûmes et n'allâmes pas plus loin que le vestibule du cercle [Cercle mixte de la rue Laferrière à Paris]. Celle que ses cousins de Pologne présentent aujourd'hui comme petite-fille du Duc de Reichstadt, l'Aiglon, s'employait à dominer une autre joueuse [...] dans un aussi remarquable numéro de lutte libre que ce qui se pratiquait alors à Taborin. Guillaume et moi partîmes à reculons, sans mot dire, sur la pointe des pieds... »

Karl Madsen, Directeur du Musée Royal de Copenhague et ami d'Apollinaire, rend de sa mère un portrait en teintes plus nuancées, mais également triste dans sa vérité profonde pour le poète :

« C'est une petite femme, plutôt blonde, sans âge, mais très femme encore. Elle n'a pas de traits, elle est mince sans être sèche, incolore sans être livide ; non fardée, elle est coiffée à la bonne franquette, habillée un peu à falbalas, gants blancs. Femme d'intérieur, bonne ménagère, regardante, exacte, mais qui aime bien trop faire bonne chère pour être serrée. Guillaume a pu tenir d'elle sa gourmandise, la seule chose qu'elle admirait en lui. Elle ne le comprenait en rien et parlait de lui comme si elle l'avait eu par accident, à 14 ans, disait-elle – et lui, d'ailleurs, gardait éloigné d'elle sa vie artistique. Elle n'avait rien lu de lui que l'Hérésiarque, qu'elle s'était achetée elle-même, et trouvait idiot. Elle adorait au contraire son fils puîné, Albert. »¹⁰¹

« Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit »...

Passons donc à l'œuvre et à ce qu'elle trahit de blessures béantes. Ici surgissent, immédiatement, les dialogues de *L'Enchanteur pourrissant*. Comment pouvait-il encore espérer

¹⁰¹ d'après André Rouveyre, in *Apollinaire*, Gallimard, 1945

pour lui, pour son père, pour sa mère le salut ? La religion, vécue joyeusement dans la tendre enfance devient après l'apprentissage néfaste de la cruelle vérité une source douloureuse intraitable. Lui, l'enfant consacré à la Vierge Marie et que sa mère, par dévotion mariale, n'habillait « que de bleu et de blanc »¹⁰², du jour au lendemain, alors que la foi l'enveloppait de son émerveillement consolateur, tombe dans le péché, et ce par filiation directe avec un prêtre de la religion bénie ! Ingérable, autrement dit. C'est la révolte et l'enfant de cœur, le servant de messe, revêt la défroque d'Enchanteur pourrissant. Admet-il alors que le désir de la chair vaut mieux que le salut du Ciel ?

« Viens, la main dans la main, trouver un clair vallon.
Tu auras pour fermail de ton col mes doigts blêmes,
À orfévrer nos cheveux d'or, ô toi que j'aime.
Nous nous aimerons à en perdre le baptême. »¹⁰³

Ainsi excuse-t-il ses parents de s'être criminellement unis contre les lois de l'Église. Du fond du cœur le poète pardonne à sa mère, mais il craint, au feu de sa propre révolte, que ne se dérobe aussi pour elle le Ciel. Aussi appelle-t-il cette prière :

« ANGÉLIQUE [prénom de sa mère]

Je vous maudis. Je ne suis pas vierge, mais reine, amante et bien nommée. Je serai sauvée.

LE CHŒUR INOUÏ DES HIÉRARCHIES CÉLESTES

La bien nommée s'est réalisée. Au nom du nom silencieux, nous l'aimerons pour s'être bien nommée. On préparera sa mort parce qu'elle est bien aimée.

¹⁰² *Zone*, in *Alcools*

¹⁰³ *L'Enchanteur pourrissant*

ANGÉLIQUE

Je te loue tristement, songe noir, songe de ma destinée. [Dans la première version du texte, on lisait : Je te loue tristement, dame noire, vierge et mère, je te loue d'être ce que je n'ai pas été. Sois-moi secourable au nom de mon nom et prie ton fils qui m'a sauvée pour qu'il me reçoive au Paradis, pénitente, humble, involontaire et purifiée.]

LE CHŒUR INOUÏ DES HIÉRARCHIES CÉLESTES

La quadragénaire est belle comme une jeune vierge parce qu'elle est bien nommée. Elle a oublié tout ce qui est païen, magique et même naturel. Son nom fait hésiter les mâles. On prépare sa mort parce qu'elle s'est agenouillée. »¹⁰⁴

Et quant au salut de l'âme du père :

« UN ABBÉ

cessant d'écrire dans sa cellule.

Lilith clame, comme un animal dans la plaine. Mon âme s'effraye, car Satan a le droit d'effrayer les choses imparfaites. Mais faites, Seigneur, que je dispose encore, bien que je sois vieux, d'une portioncule de vie suffisante à l'achèvement de mon histoire du monde. Éloignez, Seigneur, les cris lamentables de cette réprouvée. Ses clameurs troublent ma solitude, Seigneur, et ce sont en effet des cris de femme. Éloignez les cris de femme, Seigneur ! Bénissez mes travaux et acceptez les gerbes de la moisson de ma vieillesse. Ô Seigneur, ma blanche vieillesse, blanche comme un sépulcre blanchi, ma pauvre vieillesse chancelante et trop calme d'être certaine de vous aimer. Remplissez-moi d'une volonté d'amour inapaisé. Détournez vos yeux de votre serviteur, Seigneur, si dans sa prudence mauvaise, il

¹⁰⁴ *Ibid.*

prend garde aux précipices. Les précipices, à la vérité, ne sont point faits pour qu'on s'en détourne, mais pour qu'on les franchisse d'un bond. Mais, faites, Seigneur, que je n'entende plus les cris de la maternelle et gigantesque réprouvée, car mon âme s'effraye trop de les ouïr. »¹⁰⁵

Quant à leur engeance, fruit de leur union sacrilège... Pour Apollinaire, certainement, se dérobe le salut lorsque les Fées, celles qui traditionnellement se penchent aux berceaux, dans *L'Enchanteur pourrissant* déclarent en se retirant : « Allons ailleurs, puisque tout est accompli, méditer sur la damnation involontaire. »

Le poète, pour sa part, se conçoit maudit, la naissance pour tombe, damné voué à un enchantement [engendrement ?] pourrissant en enfer, lui dont « l'âme est triste jusqu'à la mort à cause de la Noël funéraire, cette nuit dramatique où une forme irréaliste, raisonnable et perdue a été damnée à ma place. »¹⁰⁶

Formule théologique ahurissante ; formule que l'on pourrait décoder ainsi : « mon âme a été appelée là où elle n'aurait pas dû être infusée. Déplacée dans l'espace et le temps, passée de vie à trépas par les limbes du péché. Enfant, non pas mort sans baptême, mais mort au baptême céleste par l'apostasie de deux baptisés. Étreinte de ses parents : pomme infanticide de l'âme de leur enfant. Fruit incarné du péché. Noël funéraire ».

Et c'est vers cette Noël paradoxale que s'avancent les faux mages pour rendre au poète né aux enfers l'hommage du règne de la nuit :

« FAUX BALTHAZAR

¹⁰⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶ *Ibid.*

(Au chef livide, blanc comme les tâches des ongles.)

Le fils d'un des plus petits faux dieux [fils d'un prêtre fornicateur]

Par amour est mort très vieux.
Pour guider vers lui pas de sidère,
Rien qu'une ombre sur la terre.

FAUX GASPAR

(Au chef couleur de cire vierge.)

Nous ne portons pas pour beaux présents
La myrrhe, l'or et l'encens.
Mais le sel, le soufre et le mercure
Pour orner sa sépulture.

FAUX MELCHIOR

(Au chef nègre couleur de peau d'éléphant.)

Serments par sa mère violés !
Chute des chefs décollés ! [tous les saints Jean-Baptiste
victimes de la concupiscence]
Faux dieux magiques ! pas de sidère,
Rien qu'une ombre sur la terre. »¹⁰⁷

Apollinaire imagine son père gardé dans la foi du sacerdoce royal (« Tu es prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédek »¹⁰⁸) et admire sa mère restée fidèle dévote catholique ; mais lui a perdu, dans cette affaire, la FOI. Terrible et meurtrière blessure mystique de l'âme de qui fut un jour croyant fervent.

Mais il n'est pas sur terre de nuit, aussi longue fût-elle, sans voir poindre une lueur rédemptrice. Et c'est dans *Zone* (in

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ Lettre aux Hébreux, 5.6

Alcools) que le poète parvient enfin à soulever un peu l'épais voile de ténèbres qui endeuilla jadis sa quiétude enfantine :

« Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René
Dalize
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du
dortoir en cachette
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collègue
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
C'est le beau lys que tous nous cultivons
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité
C'est l'étoile à six branches
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche
C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur »

... Ô Christ des aviateurs emportez l'âme du poète vers les
cieux.

Fruit du parjure

« Tennyson vers 1865 [...] soutenait que les Français, à cause de leur littérature qu'il jugeait fort immorale, iraient en enfer. [...] Il disait de Baudelaire, qui le choquait par le choix de ses sujets : « C'est malgré tout un moraliste ». Ce qui est assez bien vu » (Julien Green, Journal, 1975).

Apollinaire n'est pas le seul poète maudit de la sorte. Même cas de figure chez Baudelaire, dont le père apostasia en jurant sur la constitution civile du clergé, acceptant le travestissement de son sacerdoce. Le travestissement étant déjà une forme de défroque, la défroque fut complète lorsque l'« ordre » fut rétabli en France. Une fois la vague sacrilège révolutionnaire passée, le prêtre jureur refusa de réintégrer l'Église romaine.

Charles Baudelaire en concevra, quant à lui, une impression de malédiction. N'affirme-t-il pas dans une lettre à sa mère datée du 4 décembre 1854 : « Je crois que ma vie a été damnée dès le commencement, et qu'elle l'est toujours. » Il a alors 33 ans lorsqu'il écrit cela : 33 ans, l'âge du Christ. L'anathème en héritage ?

« Un énorme bouquet de tulipes blanches et d'agapanthes violettes me rappelle la visite de Philippe Auserve, ami de longue date, apparenté à Baudelaire. Il nous parle de l'amour du poète pour son père qui était prêtre avant et pendant la Révolution et, ne voulant pas profiter de l'amnistie accordée aux prêtres jureurs, de ce fait cessa d'appartenir au clergé. Baudelaire ne voyageait pas sans emporter son portrait avec lui dans un étui de cuir, mais ne parla jamais de son père à personne. Fils de prêtre. Qu'en pensait-il ? Jeune, il avait dit à plusieurs amis : « Je suis fils de prêtre. »

Les amis éclataient de rire et ne le croyaient pas : c'est encore une lubie de Baudelaire ! Alors il s'est tu. »¹⁰⁹

Des fleurs, donc, rappellent à Julien Green la visite d'un parent de Baudelaire... Analogie inconsciente avec l'auteur des *Fleurs du Mal*, le bouquet triomphe de la mémoire. Les fleurs, tulipes et agapanthes, restituent le douloureux souvenir enfoui : ce sont les *Fleurs du Mal*.

Des fleurs maléfiques, cela se rencontre-t-il ? Vénéneuses et carnivores, oui, il en existe de certaines espèces sous les lointains tropiques :

« [Des *Esseintes*] attendait avec impatience la série des plantes qui le séduisaient entre toutes, les goules végétales, les plantes carnivores, le Gobe-Mouche des Antilles, au limbe pelucheux, sécrétant un liquide digestif, muni d'épines courtes se repliant, les unes sur les autres, formant une grille au-dessus de l'insecte qu'il emprisonne ; les *Drosera* des tourbières garnis de crins glanduleux ; les *Sarracena*, les *Cephalothus* ouvrant de voraces cornets capables de digérer, d'absorber de véritables viandes. »¹¹⁰

Monstrueuses et putrides, oui, il en existe aussi, lorsque la forêt vierge macère dans la décomposition végétale :

« Des *Echinopsis*, sortant de compresses en ouate des fleurs d'un rose de moignon ignoble ; des *Nidulariums*, ouvrant, dans des lames de sabres, des fondements écorchés et béants ; des *Tillandsia Lindenii* tirant des grattoirs ébréchés, couleur de moût de vin ; des *Cypripediums*, aux contours compliqués, incohérents,

¹⁰⁹ Julien Green, *Journal, L'Expatrié*

¹¹⁰ J.K. Huysmans, *À rebours*

imaginés par un inventeur en démente. Ils ressemblaient à un sabot, à un vide-poche, au-dessus duquel se retrousserait une langue humaine, au filet tendu, telle qu'on en voit dessinées sur les planches des ouvrages traitant des affections de la gorge et de la bouche ; deux petites ailettes, rouge de jujube, qui paraissaient empruntées à un moulin d'enfant, complétaient ce baroque assemblage d'un dessous de langue, couleur de lie et d'ardoise, et d'une poche lustrée dont la doublure suintait une visqueuse colle. »¹¹¹

Certes, l'érotisme des fleurs est tapageur :

« L'après-midi à Bagatelle [...]. Les roses aussi fleurissaient déjà. J'ai remarqué tout particulièrement une *Mevrouw van Rossem*. Le bouton encore clos était à sa base d'un vigoureux jaune rose thé, d'où s'élançaient des veines flambantes montant vers la pointe, d'un rouge pêche mouillé de rosée. Elle ressemblait ainsi à un sein délicat, qui eût été empli de vin pourpré. Son parfum était suave et fort. »¹¹²

Ou encore dans son pendant masculin :

« *Impatiens noli me tangere*, la sensitive ou la balsamine. Quand je me promenais dans les bois avec des femmes, j'ai toujours constaté qu'elles sont sensibles aux charmes tactiles de cette plante. « Oh ! ça bande. » Dans ces organes projecteurs de sperme, la turgescence est contenue, et une tension extrême, bandée comme un ressort, élastique, de la vie. »¹¹³

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² Ernst Jünger, *Premier journal parisien*, 30 mai 1942.

¹¹³ *Ibid.* 17 mai 1941

Mais de maléfiques, en existe-t-il ? À moins de confondre luxurieux et luxuriant, non, les fleurs poussent sur le terreau d'une alchimie muette.

« J'étais comme quelqu'un qui a grand soif ; durant une pause, la fraîcheur mousseuse des ombellifères blanches, sur le talus du fort, me fut rafraîchissement. Lorsque je vois les fleurs s'étaler si calmement au soleil, leur béatitude me paraît d'une profondeur infinie. J'ai, aussi, le sentiment qu'elles s'adressent à moi en phrases et en mots qui sont doux et consolants, et chaque fois j'éprouve une souffrance à l'idée que de tout cela, cependant, pas un son ne parvient à mon oreille. On se sent appelé, mais on ignore où. »¹¹⁴

Cependant, l'homme les a toujours mariées aux sentiments qu'il souhaitait exprimer. C'est l'étonnant langage des fleurs, qui voit les roses célébrer l'amour, et les chrysanthèmes accompagner les morts... Il est des bouquets naturels que l'on cueille en brassées dans les champs et d'autres compositions plus rares, mélanges artificiels que seul l'esprit fantasque de l'homme ose produire : la ville, la civilisation mercantile, la décadence morale auraient donné naissance à d'autres fleurs, au prestige fallacieux, à l'essence plus métaphysique que volatile, à l'éclat superficiel, aux couleurs féroces, si peu vivantes, cruelles et glaçantes. Maléfique production, incantation d'une tombe, le langage des fleurs est de l'aveu de Baudelaire un requiem :

« Si son bouquet se compose de fleurs étranges, aux couleurs métalliques, au parfum vertigineux, dont le calice, au lieu de rosée, contient d'âcres larmes ou des gouttes d'aquatofana, il peut

¹¹⁴ Ernst Jünger, *Second journal parisien*, 5 septembre 1943.

répondre qu'il n'en pousse guère d'autres dans le terreau noir et saturé de pourriture comme un sol de cimetière des civilisations décrépites, où se dissolvent, parmi les miasmes méphitiques, les cadavres des siècles précédents ; sans doute les vergiss-mein-nicht, les roses, les marguerites, les violettes, sont des fleurs plus agréablement printanières ; mais il n'en croît pas beaucoup dans la boue noire dont les pavés de la grand'ville sont sertis. »¹¹⁵

Certes, les fleurs de la civilisation nous laissent songeurs ; mais les fleurs naturelles elles-mêmes, sont-elles aussi innocentes que les rêve Gautier ? Irons-nous plus loin en leur reconnaissant un pouvoir dissolvant pour l'âme, une force dépréciant la morale, un venin indéchiffrable, mais certain ?

« Achetez donc une botte de tulipes et laissez-les dans votre salon que vous fermerez pendant une ou deux heures. Au bout de ce temps, entrez dans la pièce. Vous m'en direz des nouvelles...

— Mais encore ? interrogeai-je.

— Essayez, essayez... Vous sentirez tout de suite une atmosphère extraordinairement lourde, déprimante, portant à la mélancolie... Vous pourrez le constater facilement : toutes les personnes qui ont des tulipes chez elles sont toujours neurasthéniques, désespérées et songent même au suicide. Les iris et les glaïeuls sont du même genre et ne valent guère mieux. Mais combien ils sont préférables aux orchidées ! Celles-là sont les

¹¹⁵ Théophile Gautier, *Charles Baudelaire*, éditions du Castor Astral. L'écrivain et botaniste Ernst Jünger en rapporte cependant un cas exemplaire dans son *Second journal parisien* à la date du 5 septembre 1943 : « [La Nicandre] s'était fixée en épais buissons à larges sarments sur la pente sud d'un tas de détritits [...]. Je n'en avais jamais vu d'aussi robustes dans les jardins. Beaucoup de Solanacées font, d'ailleurs, songer à des êtres qu'aucune éducation n'améliore, car c'est dans les décombres et les déchets de la société qu'ils se développent le mieux. »

fleurs néfastes par excellence. Elles portent leurs mauvais instincts, si l'on ose ainsi s'exprimer, sur leur figure. L'aspect de certaines orchidées, dont les prix sont d'ailleurs fanatiquement élevés, n'a-t-il pas quelque chose de diabolique et de terrible ? Si vous avez de l'affection pour une femme, prévenez-la, mettez-la en garde contre les orchidées. [...] L'aristoloche rend cruel... Méfiez-vous des nénuphars, si vous êtes amoureux. Ils apaisent et même annihilent quelquefois le désir... Quant à la violette, elle est charmante, n'est-ce pas ? humble, discrète et parfumée. Mais c'est une petite surnoise : elle incite aux perversions sexuelles. Je connais une très charmante camarade qui avait rencontré un soir, chez des amis, une Uruguayenne, fort jolie femme au demeurant, riche et indépendante. Chaque jour l'étrangère envoyait à mon amie de magnifiques bouquets de violettes. Celle-ci les recevait en s'en moquant, mais un jour vint où les fleurs agirent sur l'innocente Parisienne. L'Uruguayenne triompha et les deux amies portent constamment depuis lors un bouquet de violettes à leur corsage. Seuls aujourd'hui quelques rares initiés connaissent l'influence secrète des fleurs. »¹¹⁶

À titre d'illustration de cette curieuse science botanique, écoutons la duchesse d'Abrantès nous rapporter une authentique anecdote tirée de son épopée lusitanienne :

« Un jour je fus me promener à Bemfica, et je me laissai aller au charme de respirer un air embaumé sous une allée entière de superbes magnolia glauca, alors en pleine fleur. Le jardinier du marquis d'Abrantès, qui était fort soigneux pour moi, me fit un énorme bouquet de toutes ces admirables fleurs, dans lequel il plaça quatre ou cinq roses de magnolia et une branche de fleur de citronnier, dont les fleurs violettes sont encore plus charmantes à

¹¹⁶ René Thimmy, *op. cit.*

l'œil que celles de l'oranger. Je partis de Bemfica avec mon trésor, et mon retour fut une heure de délices. C'était pendant une de ces soirées admirables du moi de juin. La lune était dans son plein, et sa lumière est encore plus vaporeusement argentée que dans notre grise et froide France. J'éprouvais une enivrante sensation. C'était si parfaitement doux, que je ne sais comment on n'y recourt pas pour le suicide. J'arrivai à Lisbonne, toujours dans ce même état. Je ne quittais pas mon bouquet. Il y avait entre lui et moi, comme on va le voir, un rapport magique. [...] Je fus me coucher, mais en ayant soin de faire mettre le beau bouquet dans un vase en porcelaine, et placé sur une commode en face de moi, afin que je puisse jouir à la fois de sa vue et de son parfum. [...] Lorsque je fus couchée, ce sommeil qui m'accablait parut un moment s'éloigner, mon sang circula avec une extrême violence, mon pouls battait comme dans la fièvre. J'ouvrais les yeux plus qu'il ne me le fallait faire pour voir mon bouquet. Je l'aimais ce bouquet, j'aurais voulu l'avoir près de moi. Je le regardais comme on regarde un objet aimé. Son parfum surtout était pour moi une sorte de philtre. [...] Souvent mes paupières pesantes se fermaient. Puis, je tressaillais en me réveillant de mon demi-sommeil. J'étendais les bras en souriant à mes fleurs puis je me rendormais. Cette sorte de lutte, qui n'avait en elle-même que du charme dans sa vague rêverie dura une ou deux heures. Enfin, je m'endormis tout à fait, et je me rappelle que ce fut sur une pensée riante. [...] Quant à Junot, il avait déjà vu la cause du mal et avait été à l'instant ouvrir les deux fenêtres. J'étais asphyxiée. Mais je l'étais si complètement, que d'abord on me crut morte. Du reste, aucune crispation dans les traits, aucune chose qui annonçât la douleur. J'étais seulement très pâle et mes dents étaient tellement contractées qu'en revenant à moi je ne pouvais pas les desserrer. Mes paupières étaient aussi fort gonflées. Je n'entendais rien, et je demeurais dans un état d'insensibilité complet. [...] Il est évident que je pouvais mourir si Junot n'était pas entré dans ma chambre. Ce fut du moins ce que me dit le docteur Piquanzzo [...]. J'ai

rapporté cette histoire comme pouvant donner quelques notions sur ce que produisent les parfums aussi violents que le sont en effet dans ce pays le magnolia, le dentura surtout, dont il y avait une superbe branche, ainsi que des daphnés de toutes les espèces. »¹¹⁷

Ainsi frôle-t-on la mort à embrasser certaines beautés. Baudelaire ne paraît pas s'en être inquiété, à moins d'admettre qu'il en recherchât délibérément le contact. Toutefois, à bien relire *Les Fleurs du Mal*, on constatera qu'il y est assez peu question de fleurs, de fleurs naturelles. Elles sont même quasiment absentes de la mélodie des poèmes. Flotte, cependant, sur tous les vers, un étrange parfum entêtant, dont il est vrai que seules possèdent à ce degré les fleurs. L'analogie s'arrête donc là. L'évocation lointaine de la nature dans la puissance de ses effluves floraux ne nous renseigne que sur un point : le poète avait l'odorat très développé et sa sensualité instrumentalisait beaucoup les parfums (même délicatesse chez Des Esseintes). Somme toute, les fleurs, chez Baudelaire, sont très artificielles, tout comme le sont, artificiels, ses *paradis*. Chez le poète, la fleur est artificielle et hideusement métaphorique. Elle n'est qu'une hideuse métaphore pour signifier à l'envi le dégoût d'une époque répugnante où l'on exalte le progrès tel un nouveau dieu. Le poète se veut rebelle à son temps, et renvoie, – imaginons ici le transfert d'un rôl malodorant ou d'un vomito –, la civilisation aux miasmes de ses productions ignobles.

« Le Second Empire est une époque de grande prospérité matérielle : réorganisation du crédit par la création de banques d'investissement, révolution des transports par le développement du chemin de fer, essor de l'agriculture par l'assainissement des

¹¹⁷ Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, T. V, Ch. XXVIII

sols, la suppression de la jachère et amélioration des techniques d'élevage, déploiement de l'industrie lourde et du textile. Premier bilan : l'Exposition universelle de 1855. Parmi les écrivains, beaucoup se sont ralliés à l'Empire, comme Sainte-Beuve, Gautier ou Mérimée. La littérature et les arts se doivent d'exalter les conquêtes de la science et de l'industrie, sous peine de disparaître. [...] Baudelaire qui, au moment de *L'École païenne* (1852) semblait faire quelques concessions à cette modernité de pacotille, s'est vite trouvé à contre-courant de cet optimisme de commande. Pour le disciple de Poe et de Joseph de Maistre, le progrès ne réside « ni dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes », mais uniquement « dans la diminution des traces du péché originel ». Partant, si *Les Fleurs du Mal* sont fraîchement accueillies par la critique, c'est que cette poésie est ressentie comme étant celle d'un trouble-fête. »¹¹⁸

Et l'Empereur eût frémi d'apprendre ce que le poète pensait de sa piteuse prestance politique :

« En somme, devant l'histoire et le peuple français, la grande gloire de Napoléon III aura été de prouver que le premier venu peut, en s'emparant du télégraphe et de l'Imprimerie nationale, gouverner une grande nation. »¹¹⁹

Pas plus que l'époque, qu'il conchie, l'homme ne lui paraît digne d'éloges. Et tous les beaux discours sur le progrès moral de l'humanité, les exècre-t-il :

« Baudelaire avait en parfaite horreur les philanthropes, les progressistes, les utilitaires, les humanitaires, les utopistes et tous

¹¹⁸ Robert Kopp, *Baudelaire, le soleil noir de la modernité*, 2004

¹¹⁹ Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, journal intime

ceux qui prétendent changer quelque chose à l'invariable nature et à l'agencement fatal des sociétés. Il ne rêvait ni la suppression de l'enfer ni celle de la guillotine pour la plus grande commodité des pécheurs et des assassins ; il ne pensait pas que l'homme fût né bon, et il admettait la perversité originelle comme un élément qu'on retrouve toujours au fond des âmes les plus pures, perversité, mauvaise conseillère qui pousse l'homme à faire ce qui lui est funeste, précisément parce que cela lui est funeste. »¹²⁰

Pas de progrès possible, donc. L'anti-valeur du progrès est consternante et l'expression *les progrès de l'humanité* revêt aux yeux de Baudelaire l'allure d'un oxymore. Honteuse et dégoûtante formule, impropre même à nous faire prendre des *vessies pour des lanternes* ! L'héritage des *Lumières* est jugé sans valeur. C'est que tous ne se sauvent pas, et l'humanité dans son abstraite définition moins encore. On ne sauve pas plus l'homme que les hommes dans leur ensemble par le progrès. Pour le poète, la nature humaine est très rétrograde par les principes mêmes dont elle est régie. Et c'est pourquoi la cité des hommes a pour devoir de châtier les scélérats. À ses yeux, l'abolition de la peine de mort relève de la lâcheté morale ou de l'indulgence coupable :

« Observons que les abolisseurs de la peine de mort doivent être plus ou moins *intéressés* à l'abolir. Souvent, ce sont des guillotineurs. Cela peut se résumer ainsi : « Je veux pouvoir couper ta tête, mais tu ne toucheras pas à la mienne ». Les abolisseurs d'âmes (matérialistes) sont nécessairement des abolisseurs d'enfer ; ils y sont, à coup sûr, intéressés. Tout au moins, ce sont des gens qui ont peur de revivre – des paresseux. »¹²¹

¹²⁰ Théophile Gautier, *op. cit.*

¹²¹ Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, journal intime

L'abolition de la peine de mort, pour le poète, est aussi la preuve, flagrante, dans une société devenue matérialiste, du rejet de toute dimension transcendante (même du crime), et de l'incompréhension croissante de toute nécessité de se rédemir pour recouvrer une dignité digne de Dieu.

« La peine de mort est le résultat d'une idée mystique, totalement incomprise aujourd'hui. La peine de mort n'a pas pour but de sauver la société, matériellement du moins. Elle a pour but de *sauver* (spirituellement) la société et le coupable. Pour que le sacrifice soit parfait, il faut qu'il y ait assentiment et joie, de la part de la victime. Donner du chloroforme à un condamné à mort serait une impiété, car ce serait lui enlever la conscience de sa grandeur comme victime et lui supprimer les chances de gagner le Paradis. »¹²²

L'horizon de paradis galvaudé qu'admet l'époque Louis-Napoléonienne est celui du négoce, dont le principal fruit pourri, le confort, tout relatif et fort peu partagé soit dit en passant, avachit les âmes et abâtardit les destinées. De fait, pour Baudelaire, « Le commerce est, par son essence, *satanique*. Le commerce, c'est le prêt-à-rendre, c'est le prêt avec le sous-entendu : *Rends-moi plus que je ne te donne*. L'esprit de tout commerçant est complètement vicié. Le commerce est *naturel*, donc il est *infâme*. Le moins infâme de tous les commerçants, c'est celui qui dit : « Soyons vertueux pour gagner beaucoup plus d'argent que les sots qui sont vicieux ». Pour le commerçant, l'honnêteté elle-même est une spéculation de lucre. Le commerce est satanique, parce qu'il est une des formes de l'égoïsme, et la plus basse, et la

¹²² *Ibid.*

plus vile. » ¹²³ Ainsi, comme aux siècles des indulgences, le paradis s'achète-t-il encore, et pour une part ô combien triviale !

Mais qui était donc cet homme, si revêché à son temps ? Il prit la distance du dandysme pour célébrer à l'insu du commun son mal-être provocant.

« Baudelaire soupe à côté, sans cravate, le col nu, la tête rasée, une vraie toilette de guillotiné. Une seule recherche : de petites mains lavées, écurées, mégissées. La tête d'un fou, la voix nette comme une lame. Une élocution pédantesque vise au Saint-Just et l'attrape. » ¹²⁴

Lui-même se décrit, dans un court récit de jeunesse, intitulé *La Fanfarlo* (1847), sous les traits du personnage de Samuel Cramer, comme un être moralement maladif :

« Samuel a le front pur et noble, les yeux brillants comme des gouttes de café, le nez taquin et railleur, les lèvres impudentes et sensuelles, le menton carré et despote, la chevelure prétentieusement raphaélesque. – C'est à la fois un grand fainéant, un ambitieux triste, et un illustre malheureux ; car il n'a guère eu dans sa vie que des moitiés d'idées. Le soleil de la paresse, qui resplendit sans cesse au dedans de lui, lui vaporise et lui mange cette moitié de génie dont le ciel l'a doué. Parmi tous ces demi-grands hommes que j'ai connus dans cette terrible vie parisienne, Samuel fut, plus que tout autre, l'homme des belles œuvres ratées ; – créature maladive et fantastique, dont la poésie brille bien plus dans sa personne que dans ses œuvres, et qui, vers une heure du matin, entre l'éblouissement d'un feu de charbon de terre

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, 1857

et le tic tac d'une horloge, m'est toujours apparu comme le Dieu de l'impuissance, – Dieu moderne et hermaphrodite –, impuissance si colossale et si énorme qu'elle en est épique ! »

Telle est la posture de celui qui revendique l'« éternelle supériorité du dandy »¹²⁵, sorte de vertige accompli sans avoir atteint aucun sommet. Plan fixe sur soi, replié sur son intériorité vernie, dont la vie n'est que l'écrin, et les faits et gestes un faire-valoir.

À l'égal de Des Esseintes, « il savoure ses Thébaidés de silencieuses ténèbres. Il a peur du plein jour, des voix, des pas dans la rue, de tout commerce des hommes. Quel son plus doux que le dé clic d'une serrure certaine qui coupe du monde ? Il s'enferme chez soi, comme l'avare serre un bien, avec une cruauté froide et sensuelle – volontiers ironique à l'endroit des fraternitaires, tout à la sécurité de l'orgueil. »¹²⁶

Ainsi l'homme qui rêve seul et profite seul de ses rêves s'éloigne-t-il inexorablement du commun des mortels, et même, au final, leur mode de reproduction lui devient-il impossible. Le poète est incurable dans sa solitude :

« Plus l'homme cultive les arts, moins il b..de. Il se fait un divorce de plus en plus sensible entre l'esprit et la brute. La brute seule b..de bien, et la fouterie est le lyrisme du peuple. F....., c'est aspirer à entrer dans un autre, et l'artiste ne sort jamais de lui-même. »¹²⁷

¹²⁵ Baudelaire, *op. cit.*

¹²⁶ Georges Blin, *Baudelaire*, 1939

¹²⁷ Baudelaire, *op. cit.*

La leçon est radicale et son constat abrupt, même privé de toute turgescence. Le tréponème pâle rendra le poète totalement paralytique sur la fin de ses jours ! Le tableau final est pathétique. Il résume, injustement, car nul ne mérite de tant avoir consciemment souffert, une longue pratique dérégulée des sensations et de leur perception. Ainsi, dans l'ordre du panégyrique des détresses morales, le poète entretient des vices singuliers : sentiment de solitude accablant, procrastination, fétichisme, sado-masochisme indéfinissable, acédie (plus connue dans l'univers baudelairien sous le nom de *spleen*), et pour couronner le tout, sacré à rebours, satanisme.

Mais voyons par le menu cette déliquescence de l'expérience des sensations, cette amertume entretenue, ce mal dont la seule médecine soit de s'y enfoncer toujours plus avant...

- 1/ solitude
- 2/ procrastination
- 3/ fétichisme
- 4/ sado-masochisme
- 5/ acédie
- 6/ satanisme

1/ La solitude

Baudelaire en confesse lui-même la précocité du ressenti :

« Sentiment de solitude, dès mon enfance. Malgré la famille, et au milieu des camarades, surtout – sentiment de destinée éternellement solitaire. »¹²⁸

¹²⁸ *Ibid.*

Georges Blin, biographe érudit du cas Baudelaire, pense en déceler la source dans l'héritage romantique, dont la génération du poète s'acquitte tant bien que mal. Baudelaire en poussera la note à un paroxysme tel qu'il en devient à coup sûr le fossoyeur. Certes, Éros entrait souvent en danse avec Thanatos chez les romantiques ; mais les jeunes gens aux sentiments inassouvis, même si leur insoutenable condition pouvait les conduire jusqu'au suicide, ne couchaient cependant pas avec le cadavre de leurs amours défuntes !

« Oui, telle vous serez, ô reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.
Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés ! »¹²⁹

« Couché dans un cercueil de verre, sous le premier autel, un squelette en parfait état affecte une pose élégante dont on ne saurait sourire [...]. Une dame lui fait pendant sous le second autel, revêtue, elle, d'une charmante robe bleu roi à roses rouges [...]. À sa main gantée de tulle d'argent, une fleur de verre qu'elle semble respirer. Pour soutenir le poids de sa tête chauve et grimaçante, son bras s'appuie coquettement sur des coussins roses qu'il creuse à peine. [...]. Tels qu'ils sont, l'un et l'autre, comme ils auraient plu à Baudelaire ! »¹³⁰

Mais revenons-en au point de départ de l'analyse de Monsieur Blin, à savoir l'empreinte fatidique du romantisme sur notre poète :

¹²⁹ *Une Charogne*, in *Les Fleurs du Mal*

¹³⁰ Julien Green, *Journal*, 1935

« La solitude de Baudelaire ne se comprend pas sans une référence au mal romantique de l'Homme Supérieur. [...] Mais c'est plus profondément à Julien Sorel qu'il faut penser, à cet « Homme Différent » que Stendhal devait donner en exemple aux dilettantismes de la fin du siècle. Comme Julien, Baudelaire porte sur le plan de l'impératif catégorique une dissemblance que les bonnes gens tiennent pour un péché. Voilà acceptée et magnifiée à l'égal d'une faveur l'impénétrabilité, « l'originalité radicale de chaque individu ». Comédie de l'orgueil que cet isolement ! On fuit les chemins fréquentés comme le Promeneur Solitaire. On crie, avec René, à Céleste : « Ne crois pas que je suis un homme comme les autres ! ». On roidit sa solitude en réclamant pour elle de pesantes fatalités. On tient pour très glorieuse élection d'être réprouvé. [...] Baudelaire a trop admiré ces Giaour, ces Lara, ces Conrad. Il a sacrifié mieux qu'un autre à l'individualisme de réaction qui, loin de rechercher l'originalité dans une réalisation patiente de la vocation, s'épuise stérilement à couper les ponts et à faire retraite. »¹³¹

2/ La procrastination

Retenant la dernière phrase, habilement tournée, de Monsieur Blin, on constate que c'est la paresse qui impose, chez Baudelaire, son caractère inabouti à sa vie d'artiste. L'homme a tout sacrifié à la justification, ou plutôt à la tranquillité, d'un vice, extrêmement contraire à l'édification d'une œuvre. La procrastination, ou l'art de remettre au lendemain ce dont on pouvait s'acquitter le jour même, est le plus grand risque que peut faire courir à l'écrivain son manque de volonté face à l'épreuve de la page blanche. Baudelaire aura de la sorte passé son temps à blanchir des pans entiers de son œuvre virtuelle en douces

¹³¹ Georges Blin, *Baudelaire*, 1939

rêveries : palimpseste de néant : Pénélope de ses dons toujours défaits à l'épreuve du métier.

Il se l'avouera dans son journal intime. Mais les lignes fondatrices d'une hygiène qu'il y inscrit, il s'avérera incapable d'en tenir le programme :

« Je n'ai pas encore connu le plaisir d'un plan réalisé. Puissance de l'idée fixe, puissance de l'espérance. L'habitude d'accomplir le devoir chasse la peur. Il faut vouloir rêver et savoir rêver. Évocation de l'inspiration. Art magique. Se mettre tout de suite à écrire. Je raisonne trop. Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie. Une suite de petites volontés fait un gros résultat. Tout recul de la volonté est une parcelle de substance perdue. Combien donc l'hésitation est prodigue ! Et qu'on juge de l'immensité de l'effort final nécessaire pour réparer tant de pertes ! »¹³²

Et tout ceci ne peut que le bercer d'amers regrets. Pire, l'obséder affreusement :

« Il y a de long ouvrage que celui qu'on ose pas commencer. Il devient un cauchemar. »¹³³

3/ Le fétichisme

Baudelaire préférait les femmes mûres sophistiquées aux jouvencelles natures. La chair ne revêtait un attrait supérieur pour lui qu'avec parure ou qu'odoriférante. Il jouissait plus d'habiller

¹³² *Mon cœur mis à nu*

¹³³ *Ibid.*

en phantasme comme reine une souillon que de croiser une
bourgeoise mise convenablement :

« Blanche fille aux cheveux roux,
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,
Ton jeune corps maladif,
Plein de taches de rousseur,
À sa douceur.

Tu portes plus galamment
Qu'une reine de roman
Ses cothurnes de velours
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,
Qu'un superbe habit de cour
Traîne à plis bruyants et longs
Sur tes talons ;

En place de bas troués,
Que pour les yeux des roués,
Sur ta jambe un poignard d'or
Reluise encor ;

[...]

Tu vas lorgnant en dessous
Des bijoux de vingt-neuf sous
Dont je ne puis, oh ! pardon !
Te faire don.

Va donc, sans autre ornement,
Parfum, perles, diamant,
Que ta maigre nudité,
Ô ma beauté ! »¹³⁴

Notez bien que la dernière strophe prend congé de la pauvresse sans voir le poète lui venir en aide. Elle peut repartir aussi démunie qu'il la croisa, son apparition ayant permis un habillage fantasmatique suffisant. À quoi bon, dès lors, concrétiser ce que songerie fétichiste accomplit avec largesse virtuellement ? Le poète est quitte d'une dépense superflue, ce dont il se flatte dans l'avant-dernière strophe. Il a goûté à ce qu'il aime, pressant son cœur, pour le faire battre à souhait, d'une pointe de luxure idéale, tel « sur ta jambe un poignard d'or ». Une simple broderie sur un bas suffit à son plaisir, compliment fait à ses sens que le poète détaille avec complaisance dans une strophe d'un autre poème des *Fleurs du mal*, *Une martyre* :

« Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe,
Comme un souvenir est resté,
La jarretière, ainsi qu'un œil secret qui flambe,
Darde un regard diamanté. »

Il n'a retenu d'elle, pauvre mendiante rousse, seulement ce dont il avait besoin pour entretenir le feu de ses sens. Et voici exposé le goût paradoxal d'un homme qui a rendu l'accessoire indispensable !

Ailleurs, dans un récit intitulé *La Fanfarlo*, – du nom d'une actrice à qui le héros, transposition romancée de l'auteur,

¹³⁴ *À une mendiante rousse*, in *Les Fleurs du Mal*

entreprend de faire une cour assidue —, le goût du costume impose aux amants une mise en scène ridicule :

« Les sentiments intimes ne se recueillent à loisir que dans un espace très étroit. La chambre à coucher de la Fanfarlo était donc très petite, très basse, encombrée de choses molles, parfumées et dangereuses à toucher ; l'air, chargé de miasmes bizarres, donnait envie d'y mourir lentement comme dans une serre chaude. La clarté de la lampe se jouait dans un fouillis de dentelles et d'étoffes d'un ton violent, mais équivoque. Çà et là, sur le mur, elle éclairait quelques peintures pleines d'une volupté espagnole : des chairs très blanches sur des fonds très noirs. C'est au fond de ce ravissant taudis, qui tenait à la fois du mauvais lieu et du sanctuaire, que Samuel vit s'avancer vers lui la nouvelle déesse de son cœur, dans la splendeur radieuse et sacrée de sa nudité. Quel est l'homme qui ne voudrait, même au prix de la moitié de ses jours, voir son rêve, son vrai rêve, poser sans voile devant lui, et le fantôme adoré de son imagination faire tomber un à un tous les vêtements destinés à le protéger contre les yeux du vulgaire ? Mais voilà que Samuel, pris d'un caprice bizarre, se mit à crier comme un enfant gâté : « Je veux Colombine, rends-moi Colombine ; rends-la-moi telle qu'elle m'est apparue le soir qu'elle m'a rendu fou avec son accoutrement fantasque et son corsage de saltimbanque ! » La Fanfarlo, étonnée d'abord, voulut bien se prêter à l'excentricité de l'homme qu'elle avait choisi, et l'on sonna Flore ; celle-ci eut beau représenter qu'il était trois heures du matin, que tout était fermé au théâtre, le concierge endormi, le temps affreux, — la tempête continuait son tapage —, il fallut obéir à celle qui obéissait elle-même, et la femme de chambre sortit, quand Cramer, pris d'une nouvelle idée, se pendit à la sonnette et s'écria d'une voix tonnante :

— Eh ! n'oubliez pas le rouge ! »

Chez Baudelaire prime l'apparence ; l'apparence, cette forme dégradée du sacré dont les ors sont là pour célébrer la divinité et non pas faits pour accaparer sa gloire. Le fétichiste est un idolâtre, un païen des formes et des couleurs, un chrétien perversi qui préfère à la divinité les aspects qu'il aime à lui prêter.

4/ Le sado-masochisme

« Quelle est la veuve la plus triste et la plus attristante, celle qui traîne à sa main un bambin avec qui elle ne peut pas partager sa rêverie, ou celle qui est tout à fait seule ? Je ne sais... Il m'est arrivé une fois de suivre pendant de longues heures une vieille affligée de cette espèce ; celle-là roide, droite, sous un petit châle usé, portait dans tout son être une fierté stoïcienne. Elle était condamnée, par une absolue solitude, à des habitudes de vieux célibataire, et le caractère masculin de ses mœurs ajoutait un piquant mystérieux à leur austérité. [...] Enfin, dans l'après-midi, sous un ciel d'automne charmant, un de ces ciels d'où descendent en foule les regrets et les souvenirs, elle s'assit à l'écart dans un jardin, pour entendre, loin de la foule, un de ces concerts dont la musique des régiments gratifie le peuple parisien. C'était sans doute là la petite débauche de cette vieille innocente (ou de cette vieille purifiée), la consolation bien gagnée d'une de ces journées sans ami, sans causerie, sans joie, sans confident, que Dieu laissait tomber sur elle, depuis bien des ans peut-être ! trois cent soixante-cinq fois par an. »¹³⁵

Et pourquoi n'alla-t-il pas la trouver cette veuve, pour soulager un peu sa solitude ? La souffrance d'une créature totalement croquevillée sous son orbe solitaire lui était-elle si plaisante, nécessaire ? Sadisme ?

¹³⁵ Baudelaire, *Le Spleen de Paris*

Son goût équivoque pour les figures de veuves, lui qui les épiait dans la rue, peut encore s'expliquer par l'atmosphère complice durant quelques années entretenue auprès de sa propre mère en deuil avant qu'elle ne se remariât avec le sévère général Aupick, que Baudelaire devait détester. Mais enfin, lorsque l'on aborde les rimes de *L'Héautontimorouménos*, le doute n'est plus guère possible. Le poète y jouit d'une férocité envers autrui qui choque :

« Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher,
Comme Moïse le rocher !
Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Sahara,
Jaillir les eaux de la souffrance.
Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon cœur qu'ils souleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge !
[...]

Elle est dans ma voix la criarde !
C'est tout mon sang, ce poison noir !
Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde. »

Au comble de l'échange, la souffrance qu'il inflige lui revient en supplice ! Sado-masochiste accompli, il est à la fois, « la plaie et le couteau », « le soufflet et la joue », « les membres et la roue », « la victime et le bourreau ! » On aurait préféré pour

sa victime qu'il n'eût pas besoin d'autrui pour se faire souffrir, pour canaliser en lui sa souffrance ?

5/ L'acédie

Vieux terme synonyme du moderne *spleen*, l'acédie, on l'ignore souvent, est un des sept péchés capitaux. On lui a tantôt substitué la fade paresse. Mais l'acédie, avec sa sonorité cruelle, est un acide autrement corrosif. L'âme se retrouve délavée, se décolorant tristement au contact de la vie.

L'acédie : le poète en fût follement épris. Son étreinte malade et lugubre se fait pesamment sentir dans de nombreux vers : ce sont ceux titrés *Spleen* dans *Les Fleurs du Mal* qui rendent le mieux ce sentiment de gêne morbide accablant :

« Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,
Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,
S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.
Rien ne peut l'égayer, ni gibier ni faucon,
Ni son peuple mourant en face du balcon.
Du bouffon favori la grotesque ballade
Ne distrait plus le front de ce cruel malade ;
Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,
Et les dames d'atours, pour qui tout prince est beau,
Ne savent plus trouver d'impudique toilette
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.
Le savant qui fait de l'or n'a jamais pu
De son être extirper l'élément corrompu,
Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent,
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,
Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété
Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé. »

Certains de nos contemporains voudront voir dans de tels signes morbides les symptômes de la dépression. Nous ne saurions limiter au cas clinique les traits de dépressif chronique relevés dans tel ou tel poème. Selon nous, la dépression – gardons ici le mot que nos modernes donnent au spleen – est avant tout l’expression tragique d’une attitude immorale. Scandale ! On traite le dépressif de pécheur. Le péché n’est plus, paraît-il, de mode... Nous ne le croyons pas au regard des crimes qui inondent notre temps. Le péché demeure le moteur spirituel des crimes. Et lorsqu’il s’agit d’acédie, le péché en question étant capital, c’est-à-dire qu’il est le leader d’une multitude d’autres forfaits plus ou moins ignobles, qu’il fédère sous son horrible bannière, sous « son drapeau noir », pour reprendre la terminologie du spleen baudelairien, nous tirons la sonnette d’alarme ! À l’instar du roi morne qui laisse mourir son peuple... l’acédie, par paresse, délègue même ses crimes.

L’acédie ne blesse qu’indirectement la charité ou la foi, elle est un péché contre l’espérance. Un dégoût des bienfaits à venir, et, dès cette vie, une tristesse devant tout bien. Et l’« impudique toilette » des « dames d’atours » ne réjouit même plus le fétichiste que nous dénoncions précédemment. L’acédie est donc un péché autrement périlleux qui, au sein même des autres péchés, parvient à dégoûter des maigres biens, quoique détournés de leur source, qu’ils pouvaient charrier. L’acédie signe la mort du désir. Gouffre sans fond, direz-vous. Non, gouffre sans bord ! fait d’« escaliers sans rampe », disait Baudelaire. Sans bord ni rampe auxquels se raccrocher... Et c’est la lente et *irréremédiable* descente en soi du dégoût de soi :

« Un damné descendant sans lampe,
Au bord d’un gouffre dont l’odeur
Trahit l’humide profondeur,
D’éternels escaliers sans rampe,

Où veillent des monstres visqueux
Dont les larges yeux de phosphore
Font une nuit plus noire encore
Et ne rendent visibles qu'eux ;

Un navire pris dans le pôle,
Comme en un piège de cristal,
Cherchant par quel détroit fatal
Il est tombé dans cette geôle ;

– Emblèmes nets, tableau parfait
D'une forme irrémédiable,
Qui donne à penser que le Diable
Fait toujours bien ce qu'il fait !

Tête-à-tête sombre et limpide
Qu'un cœur devenu son miroir !
Puits de Vérité, clair et noir,
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal,
Flambeau des grâces sataniques,
Soulagement et gloire uniques,
– La conscience dans le Mal ! »¹³⁶

6/ Le satanisme

Nous ne pourrions pas faire l'économie de ce terme plein de grossièreté à l'égard d'un poète, car le poète en use abusivement.

¹³⁶ *L'Irrémédiable*, in *Les Fleurs du Mal*

Déjà, dans sa préface *Au Lecteur des Fleurs du Mal*, un malotru *Satan Trismégiste* grimace. Satan Trismégiste ! Trismégiste : « trois fois grand » ! Triste singerie du mystère trinitaire divin.

« Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste. »

Et voilà la poésie prostituée dans les plus sordides cornues. Et la rime accordée au titre usurpé c'est alchimiste. Savant diabolique, orfèvre roué en blasphèmes, le poète se désigne comme le mage d'une vague tradition égyptienne. Paul Arnold, dans un *Ésotérisme de Baudelaire*¹³⁷, en fait une exégèse précise. Il reconnaît en Louis Ménard, ancien condisciple de Baudelaire au Lycée Louis-le-Grand, son initiateur en hermétisme, son mentor en sciences occultes. Ménard, auteur d'un *Hermès Trismégiste* (1866), dut faire connaître au futur poète la seule traduction en français du *Poïmandès*, fumeux ouvrage attribué par la tradition (certainement pas la judéo-chrétienne !) au légendaire Maître alexandrin (Hermès Trismégiste), que d'aucuns, à commencer par Baudelaire, n'hésitent à donner pour Satan en personne. À *Hermès*, Baudelaire substitue sans ambages *Satan* dans son poème.

D'après Monsieur Paul Arnold, mis en regard avec *Les Fleurs du mal*, « Le Poïmandès d'Hermès Trismégiste dépeint un monde satanique à tous égards semblable, jusque dans le détail de l'action, de l'aspect, des procédés, de l'imagerie, parfois même des expressions adoptées par la seule traduction française que

¹³⁷ Librairie philosophique J. Vrin, 1972

Baudelaire a pu connaître, celle de François de Foix », qui traduisit l'ouvrage pour Margueritte de France, reine de Navarre au XVI^e siècle. Ainsi, toute la science poétique des *Fleurs du Mal* ne serait que le chirurgien pourri d'un manuel poussiéreux d'hermétisme tout juste bon à accaparer les cervelles mal affermisses ! Ne resterait plus au poète que la paternité du rythme et des rimes. Mais aussi, concédons-le, cette féroce lucidité, assez honnête toutefois, pour attribuer à Satan l'origine du texte incriminé.

Car Baudelaire ne triche pas avec le mal, qu'il appelle résolument le mal, ce qui dut fortement déplaire au premier intéressé, Satan, toujours soucieux d'effacer sa trace sous les crimes. Ainsi, alors qu'il dînait en tête-à-tête avec « Son Altesse le Vieux Bouc », le poète nous fait remarquer qu'« Elle ne se plaignit en aucune façon de la mauvaise réputation dont elle jouit dans toutes les parties du monde, m'assura qu'elle était elle-même, la personne la plus intéressée à la destruction de la superstition, elle m'avoua qu'elle n'avait eu peur, relativement à son propre pouvoir, qu'une seule fois, c'était le jour où elle avait entendu un prédicateur, plus subtil que ces confrères, s'écrier en chaire : « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle ruse du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! »¹³⁸

De la sorte, peut-on être enclin à excuser Baudelaire pour son satanisme. Le Diable en déteste, à l'évidence, la tapageuse publicité. Et puis, le poète fut un bien mauvais « paroissien », plein de repentir et par là toujours très chrétien. À ce sujet, écoutons ce que peut nous en dire, dans son *Baudelaire*, le dédicataire des *Fleurs du Mal*, Théophile Gautier :

¹³⁸ *Le Spleen de Paris*

« *Les litanies de Satan*, dieu du mal et prince du monde, sont de ces froides ironies familières à l'auteur où l'on aurait tort de voir une impiété. L'impiété n'est pas dans la nature de Baudelaire, qui croit à une mathématique supérieure établie par Dieu de toute éternité et dont la moindre infraction est punie par les plus rudes châtiments, non seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre. S'il a peint le vice et montré Satan avec toutes ses pompes, c'est sans nulle complaisance assurément. Il a même une préoccupation assez singulière du diable comme tentateur et dont il voit partout la griffe, comme s'il ne suffisait pas à l'homme, pour le pousser au péché, à l'infamie et au crime, de sa perversité native. La faute chez Baudelaire est toujours suivie de remords, d'angoisses, de dégoût, de désespoir, et se punit par elle-même ce qui est le pire supplice. Mais en voilà assez sur ce sujet. Nous faisons de la critique et non de la théologie. »¹³⁹

¹³⁹ Théophile Gautier, *op. cit.*

L'enfer assumé

Tieck, Beardsley, Tannhäuser et le Mont de Vénus

L'allemand Ludwig Tieck (1773-1853) et l'anglais Aubrey Beardsley (1873-1898) sont nés à un siècle d'écart. Cependant, à deux, et au mépris de toute chronologie, ils ont écrit un seul et même conte : l'histoire du Chevalier Tannhäuser. Non pas que l'anglais eût écrit la suite de l'histoire introduite par l'allemand, mais, plus curieusement encore, qu'il compléta, en son milieu, le conte teutonique auquel manquait la description de son élément central : à savoir les événements qui s'étaient produits sous le Venusberg (la Montagne de Vénus).

Mais reprenons le récit dans l'ordre : Tieck met en scène un certain Tannhäuser (aussi orthographié Tannenhäuser), personnage hanté par la sordide intuition de sa damnation future. Manifestation étrange qu'il confesse un jour à son meilleur ami :

« Crois-moi, mon cher, dès sa naissance plus d'un parmi nous reçoit pour compagnon un esprit malin, qui le pourchasse à travers l'existence en le remplissant d'angoisse et ne lui laissant pas de repos jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa sinistre destination. C'est ce qui m'est arrivé, et toute ma vie n'est que perpétuelles douleurs d'enfancement, et c'est en enfer que je m'éveillerai. »¹⁴⁰

Ici s'impose l'histoire dans son incommensurable horreur : celle de la conviction de l'inéluctable convergence infernale :

¹⁴⁰ Tieck, *Phantasmus, Der gruete Eckart und der Tannenhäuser*, 1812 (trad. par R. Guignard)

« Désormais la terre et la vie me semblaient complètement mortes et dévastées, je me traînais d'un jour à l'autre sans pensée ni désir. [...] Une année peut-être s'était écoulée de la sorte, lorsque mon angoisse s'accrut jusqu'au désespoir ; une force me poussait à m'en aller plus loin, à m'enfoncer dans des lointains inconnus ; j'avais envie de me précipiter du haut des montagnes pour me plonger dans les couleurs éclatantes des prairies, dans le frais mugissement des torrents, pour éteindre la soif ardente et inextinguible de mon âme ; j'aspirais à l'anéantissement ; puis, comme des nuages dorés du matin, l'espérance et le désir passaient devant moi dans leur vol et m'attiraient à leur suite. L'idée me vint alors que l'enfer avait envie de moi, et que pour me perdre il envoyait à ma rencontre les joies comme les souffrances ; qu'un esprit perfide orientait toutes les forces de mon âme vers la sombre demeure, et me faisait descendre la pente à bride abattue. »

Pour faire taire son tourment, cette espèce de valse vertigineuse de sentiments irréconciliables, à bout de force, Tannhäuser fait appel au Diable. Il lui abandonne son âme contre un lieu où se reposer, où apaiser l'agitation qui a pris possession de son être. Afin de calmer les sommets et les abîmes de ses mouvements d'âme, il scelle définitivement le sort de son existence, abandonnant le combat spirituel en échange d'un lieu sans retour, sans issue : le Venusberg, le légendaire Mont de Vénus.

« Pour me débarrasser des tourments qui alternaient avec les extases, je renonçai alors à la lutte. Pendant la plus obscure des nuits, je gravis une haute montagne, et de toutes les forces de mon cœur, j'appelai à moi l'ennemi de Dieu et des hommes, si bien que je sentis qu'il serait contraint de m'obéir. Mes paroles l'attirèrent, je le vis brusquement debout près de moi, et je n'éprouvai pas la moindre terreur. Et alors, dans mon entretien avec lui, je recommençai à croire à cette montagne merveilleuse, et il

m'enseigna une chanson qui m'y conduirait d'elle-même par la bonne route. »

Et cette merveilleuse montagne, c'est le fameux Venusberg, lieu de l'oubli, de l'oubli de toute dignité humaine.

Comme le note très justement R. Guignard dans son introduction au conte de Tieck, le pacte établi entre le Diable et Tannhäuser n'épouse pas le mobile classique des récits du genre :

« Fatigué de cette lutte, il invoque le diable, non pas tant pour lui demander toutes les joies terrestres, comme le Faust de la légende, que pour échapper à ces alternances de joies et de tourments qui lui sont tellement pénibles. Désormais, il ne parle plus de son amour, ni de son crime ni de ses parents. »

Tannhäuser vient d'abdiquer son humanité. Le personnage déshumanisé part donc en quête du Venusberg. Là-bas, il est censé trouver dans l'oubli le remède à ses maux, l'ivresse occultante, le refoulement souterrain (il va pénétrer sous la montagne et non atteindre son sommet) de ses crimes, de ses remords, de son amour perdu.

Est-il besoin de souligner que le thème de la prédestination au mal est un des traits caractéristiques de la théologie protestante ? En bon luthérien allemand, Tieck n'échappe pas, pour ainsi dire, à cette affirmation sur le salut : chacun ayant déjà son avenir établi en bien comme en mal. Aussi, pour celui qui se saurait damné, qu'y a-t-il à perdre – puisqu'il n'y a plus rien à attendre d'actions bonnes –, à faire de cette vie un intermède de débauche ? Dès lors, deux mouvements psychologiques équivoques se rejoignent et deviennent ambivalents : l'assurance de sa perte future et le rejet de la vie terrestre comme champ d'expérience salutaire. La suite du conte le prouve par la démence même de Tannhäuser qui, parti

pour le Venusberg, finit par en sortir, non pas pour obtenir le pardon de ses fautes, mais la confirmation de l'irrévocable. Voyons cela :

« Une grâce incompréhensible du Tout-Puissant me permit de revenir sur terre [sortir du Venusberg], je me trouvai subitement dans le monde, et j'ai maintenant l'intention de vider mon cœur de pécheur devant le trône de notre Très-Saint-Père, à Rome, afin qu'il me pardonne et que je puisse de nouveau être compté au nombre des humains. »

Tieck fait miroiter devant son personnage l'espoir d'un pardon très catholique, que le Pape en personne, au terme d'une confession complète du cœur épouvanté de Tannhäuser, pourrait accorder. Mais c'est une duperie papiste que le conteur a dressée comme un piège fatal face au repentir sincère de Tannhäuser. Ce dernier, au final, n'échappe pas au poids implacable de la prédestination au mal. Le crime pour lequel il pensait avoir été damné n'a jamais été commis par lui avant son départ pour le Venusberg !

« Tannhäuser se tut, et Frédéric l'examina longtemps d'un regard scrutateur ; ensuite il prit la main de son ami, et dit : Je ne peux toujours pas revenir de mon étonnement, je ne peux pas non plus comprendre ton récit, car il n'y a qu'une chose possible, c'est que tout ce que tu m'as exposé soit une imagination de ta part. Car Emma vit encore, elle est mon épouse, et nous ne nous sommes jamais battus ni détestés comme tu le crois [Tannhäuser pensait à tort avoir tué son ami] ; cependant, tu as disparu de la région avant même notre mariage ; de plus, tu ne m'as jamais dit autrefois un seul mot de ton affection pour Emma. »

Que comprendre ? Que le crime, qu'il soit antérieur ou postérieur à l'épisode du Venusberg, est de toute éternité

accompli. La fin du conte, d'une cruauté abrupte, renoue avec ce même crime : Tannhäuser, de retour de Rome, assassine Emma, l'épouse enviée de son ami et confident ! La hantise du crime n'avait aucune valeur d'avertissement ; elle préfigurait, affreusement, un acte déjà consommé.

Aubrey Beardsley, notre anglais, quant à lui, place son récit de la vie du Chevalier Tannhäuser exactement là où Tieck ne l'accompagne pas dans son texte : à savoir son séjour sous le Venusberg.

Beardsley, tuberculeux pervers, n'hésite pas, pour sa part, à décrire, avec force détails, l'univers de luxure euphorique dans lequel se vautre Tannhäuser pour s'oublier. Sous la Montagne étrange et inquiétante, en récompense du pacte passé avec le Démon, il vient noyer son humanité.

Beardsley, plus célèbre pour l'audacieuse bichromie de ses lithographies, lui que l'on surnommait le « Fra Angelico du satanisme », n'aura laissé à la postérité qu'un unique texte, de surcroît inachevé : *Venus and Tannhauser*, connu aussi sous un autre titre : *Under the Hill*.

L'arrivée de Tannhäuser au Venusberg est ainsi brossée :

« Le Chevalier Tannhäuser, descendu de son cheval, s'arrêta incertain un moment sous la sombre voûte qui menait au Venusberg, troublé de la vive crainte qu'un voyage d'un jour n'eût trop cruellement défait la délicatesse savante de son vêtement. Sa main, fine et gracieuse à l'image de celle de la Marquise du Deffand dans le dessin de Carmontelle, joua nerveusement dans la chevelure d'or qui tombait sur ses épaules comme une perruque bouclée mignonement, et de place en place

d'une toilette précise les doigts errèrent, domptant les petites insurrections du jabot et des ruchés. »¹⁴¹

C'est cette même impression d'un raffinement exubérant et décadent que l'on retrouve dans le portrait que Beardsley fit de Tannhäuser pour illustrer son texte.

Très curieusement, un autre dessin, en un style à la fois dépouillé et violent, illustre sous un autre jour l'histoire de Tannhäuser. Il s'agit d'un dessin de 1896 intitulé : *The Return of Tannhäuser to the Venusberg*. Revenant de Rome, encore en habit de pèlerin, Tannhäuser se précipite, halluciné, vers le mont fatidique. Dessin d'une grandiose simplicité et d'un pathétique lugubre qui tranche avec le récit enluminé de « dentelles scéniques » pornographiques. Quel contraste entre les deux dessins, représentant cependant le même personnage !

« Nous ne voyons pas ici un libertin ordinaire, *voltigeant de belle en belle*, mais l'homme général, universel, vivant morganatiquement avec l'idéal absolu de la volupté, avec la reine de toutes les diablasses, de toutes les faunesses et de toutes les satyresses, reléguées sous terre depuis la mort du grand Pan, c'est-à-dire avec l'indestructible et irrésistible Vénus. »¹⁴²

Ce qui nous fait dire que Beardsley, malgré son texte d'une légèreté qui se veut jouissive, n'ignore rien du sort fatal réservé au triste protagoniste de l'histoire. Le séjour chez Vénus n'en apparaît que plus vénéneux, masquant mal, sous l'avalanche des débauches alambiquées décrites, l'enjeu final.

¹⁴¹ Aubrey Beardsley, *Under the Hill*, 1896, (traduction par Odile Colonna, 1963)

¹⁴² Charles Baudelaire, *Richard Wagner et Tannhäuser à Paris*, 1861

Toutes les perversions sexuelles imaginables sont passées allègrement en revue, avec semble-t-il, une distance amusée :

- pédophilie : « En un instant, Tannhäuser se dégagea et se dressa, gesticulant comme s'il voulait dire : « Ah, les petits chéris ! » « Ah, les cochonnes petites choses ! » « Ah, les petits canards ! », car il était fou d'enfants. À peine en eût-il attrapé un par la cuisse qu'une rapide ruée turbula vers les membres succulents ; et comme il les bousculait et les fouaillait ! Les enfants criaient, je peux vous dire. »
- onanisme : « Une gravure montrant comment un vieux marquis pratiquait l'exercice des cinq doigts, tandis qu'en face de lui sa maîtresse offrait ses fesses chaudes à un caniche haletant, fit se branler un peu le Chevalier. »
- zoophilie : « Quand Vénus et Tannhäuser s'approchèrent du guichet, Adolphe commença ses pavanés et ses courbettes, frappant le gazon soyeux de ses sabots ivoirins, et échevelant sa queue comme un gonfalon. Vénus leva le loquet et entra... »
- sodomie : « Tannhäuser condescendit à la passivité – trait généreux qui lui gagna toutes les affections de ses valets de bain, ou jolis poissons, comme il les appelait, car ils aimaient fort à nager entre ses jambes. »
- coprophilie, vampirisme, fétichisme et autres : « C'est Félix ! dit la Déesse, en réponse à une question du Chevalier ; et elle se mit à expliquer son air. Félix assistait toujours Vénus dans ses petites excursions latrinales, la suivant, la servant, et s'occupant beaucoup de tout ce qu'elle faisait. Défaire ses frou-frous, relever ses jupes, attendre et surveiller ce qui venait, tremper la lèvre ou le doigt dans le royal dépôt, s'en souillant lui-même délicieusement, se couchant en dessous d'elle comme les faveurs tombaient, emporter le papier fripé et crotté – tels étaient les plaisirs de la vie de ce jeune homme. Vraiment

il n'y eut jamais une reine aussi aimée de ses sujets que Vénus. Chaque chose qu'elle portait avait son amoureux. Ciel ! comme ses mouchoirs étaient volés, ses bas dérobés ! Chaque jour, quelles intrigues, quelles ruses sans nombre pour posséder d'elle la moindre petite oie ! Chaque bribe noire de l'ongle était adorée. Jamais, pour Saraval, son oreille ne pouvait fournir assez de cire ! Jamais, pour Pradon, elle ne pouvait cracher assez prodigalement ! Et Saphius trouvait un mois un temps interminable. »¹⁴³

Rien qu'une bonne blague, en somme, qu'un pied de nez à la société victorienne trop guindée et sclérosée, dira-t-on ! Hélas, la référence au Tannhäuser de Tieck nous renvoie explicitement et tristement au mal métaphysique, et le divertissement devient cauchemardesque. Il apparaît comme l'antichambre de l'enfer...

« Langueurs, délices mêlées de fièvre et coupées d'angoisses, retours incessants vers une volupté qui promet d'éteindre, mais n'éteint jamais la soif ; palpitations furieuses du cœur et des sens, ordre impérieux de la chair, tout le dictionnaire des onomatopées de l'amour se fait entendre ici. [...] Aux titillations sataniques d'un vague amour succèdent bientôt des entraînements, des éblouissements, des cris de victoire, des gémissements de gratitude, et puis des hurlements de férocité, des reproches de victimes et des hosanna impies de sacrificateurs, comme si la barbarie devait toujours prendre sa place dans le drame de l'amour, et la jouissance charnelle conduire, par une logique satanique inéluctable, aux délices du crime »¹⁴⁴

¹⁴³ Aubrey Beardsley, *op. Cit.*

¹⁴⁴ Charles Baudelaire, *op. cit.*

Pourquoi donc, l'évocation de la chair tourne-t-elle toujours au blasphème chez Beardsley ?

« Tout enfant dont l'esprit poétique sera surexcité, dont le spectacle excitant de mœurs actives et laborieuses ne frappera pas incessamment les yeux, qui entendra sans cesse parler de gloire et de volupté, dont les sens seront journellement caressés, irrités, effrayés, allumés et satisfaits par des objets d'art, deviendra le plus malheureux des hommes et rendra les autres malheureux. À douze ans il retroussera les jupes de sa nourrice, et si la puissance dans le crime ou dans l'art ne l'élève pas au-dessus des fortunes vulgaires, à trente ans il crèvera à l'hôpital. Son âme, sans cesse irritée et inassouvie, s'en va à travers le monde, le monde occupé et laborieux ; elle s'en va, dis-je, comme une prostituée, criant : Plastique ! Plastique ! La plastique, cet affreux mot me donne la chair de poule, la plastique l'a empoisonné, et cependant il ne peut vivre que par ce poison. Il a banni la raison de son cœur, et, par un juste châtement, la raison refuse de rentrer en lui. Tout ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est que la nature le frappe d'un effrayant rappel à l'ordre. En effet, telle est la loi de la vie, que, qui refuse les jouissances pures de l'activité honnête, ne peut sentir que les jouissances terribles du vice. Le péché contient son enfer, et la nature dit de temps en temps à la douleur et à la misère : Allez vaincre ces rebelles ! »¹⁴⁵

Ce dandysme décadent, d'un raffinement poussé jusqu'au fétichisme, englué dans les voluptés d'un stupre hideux, d'une luxure écœurante par l'excès, saturée d'elle-même, est un résumé de l'existence vicieuse et douloureuse de cet anglais, longiligne et disgracieux, emporté à l'âge de 25 ans par une tuberculose contractée dès la prime enfance !

¹⁴⁵ Charles Baudelaire, *L'École païenne*, 1852

« [...] quand j'arrivai chez notre éditeur, je trouvai Beardsley planté sur une chaise au milieu de la chambre, cendreau et épuisé. À mon approche, il se leva de sa chaise et s'en alla cracher du sang dans une autre pièce, mais revint aussitôt. »¹⁴⁶

Lui aussi se savait depuis toujours condamné. La fuite dans des plaisirs sournois, aux « douceurs » impitoyables pour la santé de l'âme, apparaîtra ici comparable au choix de Tannhäuser de se jeter dans l'abîme idolâtre du Venusberg.

« Tout à l'heure nous étions dans les profondeurs de la terre (Vénus, comme nous l'avons dit, habite auprès de l'enfer), respirant une atmosphère parfumée, mais étouffante, éclairée par une lumière rose qui ne venait pas du soleil ; nous étions semblables au chevalier Tannhäuser lui-même, qui, saturé de délices énervantes, *aspire à la douleur !* [...] c'est le débordement d'une nature énergétique, qui verse dans le mal toutes les forces dues à la culture du bien ; c'est l'amour effréné, immense, chaotique, élevé jusqu'à la hauteur d'une contre-religion, d'une religion satanique. [...] c'est] l'excès dans le désir et dans l'énergie, l'ambition indomptable, immodérée, d'une âme sensible qui s'est trompée de voie. »¹⁴⁷

Coïncidence fatale : à la fin de sa courte vie, Beardsley se convertira au catholicisme ! Envisageait-il le pardon « catholique » de ses péchés ? ou alors, tel Tannhäuser, se laissa-t-il emporter par le désespoir pour se jeter à nouveau, fiévreusement, sur le Mont de Vénus ?

¹⁴⁶ W.B. Yeats, *The Trembling of the Veil*, 1922

¹⁴⁷ Charles Baudelaire, *Richard Wagner et Tannhäuser à Paris*, 1861

« Que dirons-nous du récit de Tannhäuser, de son voyage à Rome ? [...] La tristesse, l'accablement du pécheur pendant son voyage, son allégresse en voyant le suprême pontife qui délie les péchés, son désespoir quand celui-ci lui montre le caractère irréparable de son crime, et enfin le sentiment presque ineffable, tant il est terrible, de la joie dans la damnation ; tout est dit [...]. On comprend bien alors qu'un pareil malheur ne puisse être réparé que par un miracle, et on excuse l'infortuné chevalier de chercher encore le sentier mystérieux qui conduit à la grotte, pour retrouver au moins les grâces de l'enfer auprès de sa diabolique épouse. »¹⁴⁸

Il semble que Beardsley ait douté encore longtemps après sa conversion de son salut : « This morning I was closeted for two mortal hours with my Father Confessor, but my soul has long since ceased to beat », écrit-il à son ami Herbert Pollitt.

Facétie littéraire ? Identification malsaine et désastreuse au Tannhäuser de Tieck ? En tout état de cause, le combat spirituel le tient éveillé sur son sort jusqu'au dernier souffle. Et dans sa dernière lettre, à l'intention de son éditeur Smithers, l'artiste écrit et implore :

« Jesus is our Lord and Judge

Dear Friend

I implore you to destroy *all* copies of Lysistrata and bad drawings.

Show this to Pollitt and conjure him to do the same.

By all that his holy *all* obscene drawings.

Aubrey Beardsley
In my death agony »

¹⁴⁸ *Ibid.*

À l'heure de sa mort, Beardsley réclama que l'on détruisît ses enluminures de cauchemars. Mais ni Smither, ni Pollitt n'accomplirent sa dernière volonté ; et nous pouvons encore aujourd'hui jeter un œil inquiet sur son œuvre picturale...¹⁴⁹

¹⁴⁹ Pour ceux qui parmi vous, chers lecteurs, souhaiteraient découvrir plus en détail les lithographies de Beardsley, nous vous renvoyons à la remarquable étude qu'en a faite Mlle Ludivine Mustier : *Aubrey Beardsley, ou la Guerre des Deux-Roses*, Mémoire d'histoire de l'art, Institut Michelet, Paris IV Sorbonne, 15 déc. 2004.

Jouhandeau et la dignité infernale

« [Jouhandeau] voit le monde extérieur comme un visionnaire, c'est-à-dire que l'habitude n'a pas émoussé le regard de ses yeux attentifs et surnaturellement doués. » (Julien Green, *Journal*, 1941).

Monsieur Marcel Jouhandeau apparaît dans la littérature du XX^e siècle comme un défi lancé à l'athéisme grandissant de son temps. Non seulement il pose l'existence de Dieu comme une évidence abrupte (dont il n'y a pas à discuter), mais il ne cesse ensuite d'affirmer combattre Dieu au nom même de ce projet divin décelé en son âme !

Ce que nous venons d'écrire résume toute la théologie jouhandélienne. Mais voyons cela par le menu.

Tout d'abord, l'affirmation de Dieu :

« Dieu existe toujours plus qu'on ne croit, puisqu'il est l'Être. »¹⁵⁰

Ensuite la condamnation de l'athéisme au nom même de l'existence humaine :

« Le seul péché impardonnable est le péché de l'esprit contre l'esprit, la négation de Dieu, moins parce qu'il atteint Dieu dans son être que parce qu'il atteint l'âme dans sa dignité, parce qu'il méconnaît toute la grandeur (de la création) de la Nature. »¹⁵¹

¹⁵⁰ Marcel Jouhandeau, *Algèbre des valeurs morales*, 1935

¹⁵¹ *Ibid.*

Dieu est donc, sans conteste possible, de l'aveu même de Jouhandeau, la mesure de toute chose, le phare de l'âme dans toute son activité :

« Grande force pour l'intelligence que d'avoir Dieu comme point de repère. Même si l'on s'éloigne de lui, au moins sait-on où l'on va. »¹⁵²

Bien. Ceci est noté. Or, cela signifie que le choix du mal que l'auteur s'apprête à faire l'est en tout état de connaissance. Et c'est ici que la lucidité de l'observateur des gens de *Chaminadour* nous oppresse, car il admet aussi nettement Dieu que le refus de Dieu. Et de se déclarer lui-même éternisé dans le refus de Dieu !

« À moi seul je puis dresser en face de Dieu un empire sur lequel Dieu ne peut rien : c'est l'Enfer. »¹⁵³

Selon Jouhandeau, l'enfer est une peine que l'impie s'inflige lui-même à lui seul :

« Je me suis réservé de me faire seul tout le mal et personne, Dieu même, ne réussirait pas à me faire malgré moi le moindre bien. »¹⁵⁴

À cette assertion, nous pouvons apporter du point de vue de la foi catholique deux preuves canoniques : la première est tirée des Saintes Écritures, la seconde du catéchisme officiel de l'Église Catholique.

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ *Ibid.*, *Défense de l'enfer*

¹⁵⁴ *Ibid.*

D'après la définition de l'enfer donnée dans le *Catéchisme de l'Église Catholique* de 1992, au n° 1033, on peut lire que c'est la créature pécheresse qui, en persévérant consciemment dans son péché, se condamne elle-même éternellement.

N° 1033 : « Mourir en péché mortel sans s'être repenti et sans accueillir l'amour miséricordieux de Dieu signifie demeurer séparé de Lui pour toujours par notre propre choix libre. Et c'est cet état d'auto-exclusion définitive de la communion avec Dieu et avec les bienheureux qu'on désigne par le mot « enfer ». »

L'Église parle d'un « état d'auto-exclusion ». Tout d'abord, si l'on prend en compte le mot « état », il ne saurait désigner un lieu extérieur à la créature concernée, mais bien plutôt sa disposition intérieure. Et cette disposition intérieure s'avère dans le cas du pécheur impénitent et résolu à cette impénitence être une aversion pour Dieu.

L'Église parle de l'enfer comme étant un état et non un lieu. Alors que dans la Bible le paradis apparaît suivant l'Apocalypse de saint Jean sous la forme d'un lieu dont la vision de la Jérusalem Céleste est la révélation ¹⁵⁵, l'enfer, quant à lui, n'a plus dans le langage du catéchisme de l'Église de 1992 le statut de lieu du châtiment par Dieu des pécheurs. L'enfer n'est plus un lieu, mais un état, et tout au plus pourra-t-on dire que l'enfer est localisé à l'intérieur des pécheurs en état de péché perpétuel. Cette notion d'« état » que confesse désormais l'Église est aux antipodes des visions médiévales de l'enfer, où diables et diabolotins s'affairaient à torturer dans de profonds abîmes englués de ténèbres les âmes des damnés, les perçant de leurs fourches, les déchirant de leurs

¹⁵⁵ Apocalypse, 21.9+

griffes et les faisant bouillir dans des marmites géantes ou cuir sur des grils acérés.

De plus, le terme « d'auto-exclusion » exprime, sans erreur possible d'interprétation, le fait que ce sont les créatures pécheresses elles-mêmes qui s'infligent l'enfer. Le terme « d'auto-exclusion » dément toute forme de participation de Dieu aux peines de l'enfer. Ainsi l'enfer est de la seule responsabilité de la créature qui s'y enferme d'elle-même.

Voyons maintenant ce que les Écritures saintes en disent. L'enfer est entretenu par le feu du péché ; c'est ce que nous donne à méditer Isaïe, qui fut le premier à parler de l'éternité du mal de l'enfer chez ceux qui en sont embrasés :

« Et quand on sortira, on verra les cadavres des hommes qui se sont révoltés contre moi. Leur ver ne mourra pas et leur feu ne s'éteindra pas, ils seront en horreur à toute chair. »¹⁵⁶

Il faut très clairement remarquer ici que les expressions « ver [qui] ne mourra pas » et « feu [qui] ne s'éteindra pas » sont précédées par le pronom possessif « leur ». Ce qui signifie que ce ver et ce feu sont propres à la créature pécheresse. Ils ne sont donc pas infligés par Dieu. L'enfer est un feu qu'alimente la créature elle-même. De plus, ce passage d'Isaïe exprime le fait que la révolte de l'enfer est une révolte qui, de la part de la créature révoltée, ne saurait avoir d'issue, qui « ne mourra pas », qui « ne s'éteindra pas ». Le feu qui dévore les pécheurs impénitents est un feu qui ne s'éteindra pas parce qu'il ne connaissent plus le repentir ; ils persévèrent dans le mal ; leur ver (leur perversité) est irrémédiable ; le feu de leur haine inextinguible. Telle est la folie

¹⁵⁶ Isaïe, 66.24

de ce péché, qui tel un ver ronge de l'intérieur la créature impie sans que soit consommé son tourment, qui tel un feu la brûle sans que soit consumée sa révolte. Si la créature impie est tourmentée, il faut cependant être horrifié de constater que c'est justement parce qu'elle ne renonce pas à son tourment. Et c'est exactement cela l'enfer, un tourment délibérément voulu et entretenu pour échapper et s'opposer définitivement à Dieu :

« Notre débat dans l'Absolu partage le monde et crée l'Enfer et le Ciel. Ainsi, quand je dis : « ma perte », il ne s'agit que de l'interprétation divine de l'état dans lequel me précipite ma résistance à la grâce ; mais le damné, autre Titan, joueur formidable, revêtu d'une dignité affreuse et sublime que Dieu ne saurait méconnaître, peut aussi bien considérer sa révolte, devenue définitive, comme une victoire et préférer à n'importe quelle gloire la solitude où son courage l'établit pour l'éternité, face à face avec Dieu, sur un trône égal à celui de Dieu. »¹⁵⁷

Et c'est ici que Jouhandeau, à notre époque de matérialisme athée galopant, assume une place perturbatrice :

« Tel le Rimbaud que nous peint Paul Claudel, Jouhandeau procure l'impression vivante et presque physique du surnaturel. S'il nous parle de Dieu, nous croyons le voir, l'entendre ; parfois nous le touchons. Et lorsqu'il nous montre Satan, il ne s'agit pas d'un épouvantail, du croquemitaine des enfants dont nous pourrions sourire sans trembler. Les incroyants eux-mêmes, il faut le répéter, seront émus par l'odeur de soufre qui imprègne tant de pages sublimes. Pour nous, ce frisson infernal nous bouleverse : la science de cet homme est terrifiante. Car Satan, en même temps que Dieu, le possède et pour la même raison. Dans la mesure où il

¹⁵⁷ Marcel Jouhandeau, *op. cit.*

hait sa nature, Dieu surgit devant lui ; mais c'est Lucifer qui se montre toutes les fois qu'il se laisse aller à défendre son mal. Certaines de ses paroles révèlent si intensément la présence divine que nous sommes saisis d'une sainte terreur ; d'autres fois il nous donne l'impression d'écrire sous la dictée du Malin. Chacun de ses ouvrages revêt, à cause de cette dualité occulte, une terrible grandeur. Ce reliquaire dont le héros d'*Astaroth*, défend si farouchement l'approche pour ne pas perdre « son prestige sur l'Au-delà », nous y voyons le symbole d'une faculté que Jouhandeau possède réellement. »¹⁵⁸

Lorsque Claude Mauriac écrit que « c'est Lucifer qui se montre toutes les fois qu'il se laisse aller à défendre son mal », il entend dévoiler par là que la mystique dévoyée de Jouhandeau découle d'une déviance sexuelle.

« Qu'est-ce que la volupté, si elle n'est pas l'occasion d'un grand trouble moral ? ou le prix d'un risque éternel ? »¹⁵⁹

Ainsi, la métaphysique de l'enfer chez Jouhandeau n'est pas le fruit d'une spéculation intellectuelle impliquant la préméditation, mais elle s'enracine dans une débauche réelle, concrétisée : l'homosexualité militante. C'est donc l'acte, une fois posé, qui impose son fait à la réflexion. Le péché introduit la réflexion, et non l'inverse ; ce qui apparaît moins comme une radicalisation idéalisée d'un rejet du bien céleste que comme une vile contrainte extérieure exercée sur un jugement qu'elle trouble fâcheusement. L'intensité du péché jouhandélien s'en trouve donc relativisée. Des sphères de l'absolu rejet, on retombe dans les bassesses de l'abjection de *nourritures terrestres* perverses.

¹⁵⁸ Claude Mauriac, *Introduction à une mystique de l'enfer*, 1938

¹⁵⁹ Marcel Jouhandeau, *De l'abjection*, 1939

Cependant, et comme l'indiquait Claude Mauriac, le péché s'élève en faute métaphysique dès lors qu'il se trouve justifié par la jouissance désordonnée qu'il semble procurer :

« Au mal s'adjoignent de certains biens, inhérents à la grandeur de nôtre âme. »¹⁶⁰

Et l'on retrouve ici le vertige devant lequel Jouhandeau cherche à placer son auditeur. Car s'il sait pouvoir trouver jouissance dans le péché, il n'ignore pas que c'est en détournant des dons de la nature qu'accorde généreusement Dieu. Il en va ainsi d'un péché plus grave qui reconnaît la charité qu'il blesse – sans pour autant renoncer à réactualiser son vice par les dons mêmes et la liberté inscrits dans la nature humaine :

« Ainsi, – et c'est d'ailleurs la malice radicale du péché –, quand je pose un acte qui déplaît à Dieu, je ne peux poser cet acte, en ce qu'il est « quelque chose qui est », qu'en tant que mû par la Cause première qu'est Dieu. C'est dire que je retourne la causalité de Dieu contre la volonté de Dieu ! Comme la causalité divine n'est rien d'autre que sa prodigalité d'être qu'il déverse sur nous, pécher, c'est bel et bien retourner les dons de Dieu contre Dieu. »¹⁶¹

De la sorte, une fois de plus, la lucidité de Jouhandeau dans l'exercice du péché nous saisit d'effroi. Toutefois, cette lucidité tolère encore l'altérité. Dans cette configuration extrême, Dieu demeure toujours l'Autre. Il est et reste l'interlocuteur privilégié du pécheur, même dans l'impénitence revendiquée par ce dernier. Et c'est à partir d'ici que la question de l'homosexualité, dans son

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ Abbé Christian Gouyaud, *Le mystère du mal*, in *La Nef*, n°183, juin 2007

repli narcissique, devient titanesque en regard de son occultation du rapport naturel au monde. L'homosexualité isole l'âme en elle-même par la pratique exclusive de sa propre chair à fin de plaisir. L'homosexuel devient en quelque sorte son propre dieu, lieu de toute jouissance, terre de son unique élection, emphase-cycle de soi seul :

« Mais un homme qui aime un homme n'aime que l'Homme et il est perdu, parce que c'est sa propre nature qu'il préfère à la Nature entière et que, méprisant le reste de la nature à l'avantage de la sienne, non seulement il se préfère à l'œuvre de Dieu, telle que Dieu l'a faite : il se préfère à Dieu, il préfère sa nature proprement humaine à la nature divine. »¹⁶²

Ici, à nouveau, la force de Jouhandeau tient en l'exposition de son péché face à Dieu. Le lecteur d'aujourd'hui aura donc bien du mal à « justifier » ses péchés par un ciel déclaré vide. En quelque sorte, et si l'on peut ainsi s'exprimer, Jouhandeau aura rendu au péché toute sa hauteur.

Les tièdes auront donc en horreur l'effroi dans lequel les plongera ce penseur abyssal, qui, sans cesse, joue à la roulette russe avec son âme. Sa présence impose à ses contemporains le frisson :

« On ne pouvait trouver d'être plus vulnérable que cet ange bardé de ténèbres dont un inconnu, l'ayant aperçu dans la foule, avait dit un jour : Comme il doit être terrible d'être cet homme. »¹⁶³

¹⁶² Marcel Jouhandeau, *op. cit.*

¹⁶³ Claude Mauriac, *op. cit.*

Effarant la négation paisible des libres penseurs, secouant en tornades le joug des incrédules, accablant les esprits sous le feu d'une logique effroyable, Jouhandeau s'estime dangereux face au monde morne des hommes ordinaires ; et par là même, en danger :

« Je suis toujours prêt à me voir appréhender comme dangereux. »¹⁶⁴

Et l'athéisme est sa bête noire :

« Je ne crains que ceux pour qui le nom de Dieu est vide de sens. »¹⁶⁵

Mais les athées eux-mêmes seront saisis par le vertige du défi lancer à Dieu ; car Dieu n'est plus alors une énigme indéchiffrable, mais l'enjeu absolu et terrifiant où l'âme se débat :

« Toute la grandeur de Dieu et de l'homme est dans ce don que Dieu m'a fait de pouvoir Lui résister éternellement. »¹⁶⁶

Ainsi que l'enseigne l'Église, le sort de l'âme est définitivement scellé après la mort ; l'épreuve terrestre est le lieu du combat spirituel impliquant un choix. Jouhandeau, jour après jour, semble avoir expérimenté tous les sommets de l'orgueil sans parvenir, toutefois, à se maintenir dans ce vertige radical assez longtemps pour nous laisser conclure à sa damnation future.

Lui-même en vint à défier son propre défi :

¹⁶⁴ *Algèbre des valeurs morales*

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ *Ibid.*

« [Seigneur,] Vous êtes la perfection, mais je suis libre. Le Don que Vous m’avez fait de moi, je veux dire, de disposer de moi pour l’éternité, même contre Vous, me grise d’admiration pour Vous et peut-être mon admiration pour Vous qui m’avez donné moi-même à moi sera-t-elle si violente à la fin qu’elle me forcera seule de renoncer à moi pour l’amour de Vous. »¹⁶⁷

De fait, et comme pour conclure en l’air, dans le titre de ce thème même de *Défense de l’enfer* du dernier livre d’*Algèbre des valeurs morales* réside une ambiguïté non résolue : faut-il entendre *défense* par « interdiction » ou par « plaider » ?

La réponse n’est pas évidente. Tous ses contemporains l’ont décrit métaphysiquement ambivalent :

« Déjeuné chez Hervé dans cet appartement qui paraît doré, les reliures faisant une muraille où la lumière vient doucement se caresser. [...] Hervé me montre des livres de Jouhandeau qu’il a fait relier en mauve profond. « comme une sorte d’évêque en marge », dit-il. Cela plaisait à Marcel Jouhandeau qui aimait autant le soufre que l’encens »¹⁶⁸

« Le soir, chez Jouhandeau, qui a beaucoup du moine médiéval, et même du type extatique. Dans sa vie spirituelle, on est frappé par des élans exquis vers la hauteur – un peu de légèreté, et le vol commence. Il est vrai qu’il a aussi des traits lucifériens. »¹⁶⁹

¹⁶⁷ *Ibid.*, *Défense de l’enfer*

¹⁶⁸ Julien Green, *Journal, L’Expatrié*

¹⁶⁹ Ernst Jünger, *Second journal parisien*, 21 août 1943.

Sartre et l'ens causa sui

« Hier soir à la pièce de Sartre, *Le Diable et le Bon Dieu*. Pendant près de trois heures, l'auteur nous entretient de Dieu et nous dit pourquoi il ne l'aime pas. Voilà un athéisme bien suspect ». (Julien Green, *Journal*, 1951).

Sartre n'est ni humainement ni philosophiquement sympathique. Renvoyé de l'enseignement pour le suicide d'un élève dont on le rend responsable, il n'en continuera pas moins à prêcher sa philosophie absurde. Il est, pour Boris Vian, *Jean-Sol Partre* dont les livres sont reliés en peau humaine ; quant à Céline, pris d'une sainte colère, il qualifie notre bouffon heideggerien national d'« agité du bocal ». D'autres encore l'affirment possédé. Sartre à n'en pas douter refusa de voir la vérité en face, et son strabisme intellectuel et moral divergeant, à l'instar de son engagement maoïste, fut une longue et grave maladie de l'esprit. Ultime délire, on rapporte que sur son lit de mort, et malgré tous les soins occultants de Simone, il bascula dans la kabbale. Nigaud total.

Nous aurions préféré jeter un voile pudique sur l'existence de cet existentialiste, mais sa dépouille bouge encore, agitée artificiellement par des idolâtres abrutis de *mots*. Telle la momie de Lénine dans son caveau de marbre rouge, l'intellectuel communiste semble toujours défier le temps de sa carcasse philosophique creuse. Ceci dit, et méchamment dit, voyons un peu par le menu la bassesse de cet homme qui voulut « être cause de lui-même » !

Sartre, c'est la révolte contre l'être. Aveu de sa révolte contre Dieu, il voue l'être au néant. Tel l'ange rebelle, il se révolte contre son être en Dieu.

Parlant du Diable, Saint Thomas dit qu'« il ne s'est pas élevé vers Dieu pour désirer la perfection finale de sa grâce, avec les saints anges, mais [qu'] il a voulu l'obtenir par la puissance de sa propre nature. »¹⁷⁰

Dans un premier temps, le Diable ne remet pas en cause le Dieu Qui lui a donné l'être, mais seulement le mode d'être par lequel il est appelé en Dieu. Pour le Diable, ce mode d'être est signe de contingence ; ce serait pour la créature admettre qu'elle ne peut être que cause seconde, qu'elle aurait pu ne pas être. Aussi, pour se fixer dans l'être, réclame-t-elle à être sa propre cause :

« Être cause de soi, pouvoir dire : je suis parce que je le veux ; être mon propre commencement. »¹⁷¹

Être la cause de soi (*ens causa sui*), voilà le désir de la créature rebelle d'accéder à la perfection de l'être. Mais « être la cause de soi », est-ce la forme parfaite de l'être ? La réponse est non ! En voulant être la propre cause de son être, le Diable ou Sartre se trompent et passent par là même à côté de la véritable perfection de l'être. La perfection de l'être ne réside pas dans la cause de soi par soi.

En effet, si l'on considère que Dieu détient la perfection de l'être, rien ne permet d'affirmer pour autant qu'en Dieu, l'être soit cause de lui-même. Évidemment, nous devons affirmer que Dieu n'est pas causé, qu'Il n'est pas par un autre, mais rien ne nous autorise à ajouter qu'Il est par Lui-même, ou qu'Il est cause de

¹⁷⁰ Saint Thomas d'Aquin, *De Malo*, Q.XVI, a.3

¹⁷¹ Sartre, *L'âge de raison*, 1945

Lui-même. Au contraire, une bonne théologie doit rejeter comme étranger à toute opération divine l'« être cause de lui-même » :

« Enfin, l'exister [le fait d'exister] ne peut être causé par l'être même qui existe :... Ainsi une chose serait cause d'elle-même et se produirait elle-même, ce qui est impossible. »¹⁷²

D'après l'idée selon laquelle un être serait le fondement de lui-même, pour fonder Sa propre existence, il faudrait à Dieu exister avant d'exister, ce qui est évidemment contradictoire.

Ici, Sartre invente une vision de l'être qui est contradictoire. Et ce qu'il cherche par là même à nier c'est l'être divin. Or, l'être, dans son essence, ne s'interroge pas : Dieu est Dieu. De toute éternité Dieu est l'être en vérité. Il n'y a aucune raison ni aucun sens à chercher une cause à l'être divin. C'est même retirer à Dieu du sens que de vouloir découvrir une cause en Lui.

Il faut une fois pour toutes admettre que la notion de causalité est totalement étrangère à l'être divin. Ainsi, aucune participation non plus à l'être divin ne s'opère en terme de causalité. La notion de causalité est d'ordre temporel, l'éternité l'ignore quant à elle. Aussi, par la grâce qui dispose la créature à entrer dans l'éternité de la contemplation de Dieu, toute cause et toute contingence disparaissent-elles. L'être de la créature devient semblable à l'être de Dieu, en ce sens où la créature est définitivement établie dans l'être, tel que Dieu fut, est et continuera d'être pour les siècles des siècles :

« Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que

¹⁷² Saint Thomas d'Aquin, *Ente et essentia*, Ch.5

lors de cette manifestation nous Lui serons semblables, parce que nous Le verrons tel qu'Il est. »¹⁷³

Contradictoirement, la volonté de Sartre à prétendre être lui-même sa propre cause, non moins que d'assurer la pérennité de son être, l'éloigne de la source de tout être. La connaissance de l'être n'implique l'existence que dans la mesure où il faut exister pour se reconnaître exister. Cependant, cette traduction de l'être par la connaissance ne peut en aucun cas atteindre l'être lui-même. Il demeure entre la perfection de la connaissance de son être et la perfection de l'être, une distance qui n'a aucune limite qu'en Dieu.

La réalisation plénière de l'être n'a de solution satisfaisante pour une créature que dans la vie en Dieu, où toute distance entre l'être et sa valeur est comblée. Aussi en cherchant en soi-même une cause de son être, on s'éloigne de l'être. Cette cause par soi ne pouvant exister, Sartre a sombré dans l'absurdité et dans la révolte contre son être en Dieu. Ne fallait-il pas, suite à une telle contradiction, qu'il se débarrassât de cette « forme de contingence » qui, l'unissant à Dieu, l'empêchait d'être par lui-même ? Aussi, a-t-il conçu avec perversité la liberté divine qui est à l'origine de son être, comme imperfection de l'être et s'est-il secrètement révolté contre son être en Dieu. Ainsi, l'origine de l'être de la créature qui procède de la libre volonté créatrice de Dieu, se trouve-t-elle, par le péché, interprétée mensongèrement par la créature rebelle comme une forme de contingence, insupportable à la fausse connaissance de ce qu'elle se voudrait être : à savoir, être à elle-même son propre principe !

¹⁷³ Première épître de Saint Jean, 3.2-4

Contrepoint à ce premier délire, Sartre en pose un second, les deux se confondant en somme, à dire vrai : à savoir que la liberté n'est pas réelle, que c'est une vue de l'esprit, un mirage dangereux, en un « maux », une absurdité. Sartre nous impose le refus de la liberté !

Sartre refuse de faire un choix, condamnant cette liberté que Dieu nous accorde comme mauvaise. Sartre se pose en contradicteur de la liberté. Il la rejette, se définissant ainsi au-dessus de l'épreuve de faire un choix.

On pourrait dire qu'il s'agit de choisir de ne pas choisir. Mais une telle chose est absurde. Arbitraire de l'absurdité que l'on retrouve chez notre satanique Sartre, qui dénonce avec hauteur cette corruption du sens de la liberté :

« La liberté est liberté de choisir, mais non la liberté de ne pas choisir. Ne pas choisir, en effet, c'est choisir de ne pas choisir [...] D'où l'absurdité de la liberté. »¹⁷⁴

Ainsi l'ange rebelle et Sartre apportent-ils contre Dieu la contradiction et se placent-ils volontairement en dehors de la mesure et de la valeur de la liberté. Ils se placent dans l'arbitraire et dans l'absurde, c'est-à-dire dans l'injustice et le mal.

Mais NE PAS CHOISIR N'EST PAS UN CHOIX ! C'est folie absurde de vouloir croire que l'on peut obtenir ce que l'on refuse de choisir !

À notre humble avis, ce qu'il est très important de retenir ici, c'est que la liberté n'a aucune cause de mal. Ce n'est pas, nous

¹⁷⁴ J.P. Sartre, *L'Être et le Néant*, 1943

venons de le voir, la liberté qui est cause du mal, mais c'est le refus même de la liberté. Refus qui fait entrer dans la création le règne de l'absurde, qui n'est autre que le mal.

Trop souvent, on a laissé entendre, d'intention (comme Sartre), ou par mégarde du langage, que le mal était le fruit de notre liberté. Rien de plus faux et de plus mensonger. Car si l'on regarde rétrospectivement, après que Lucifer eut péché, ce qui dans la liberté aurait pu avoir cause de mal, on ne trouvera rien de justifiable pour avancer ne serait-ce qu'une accusation : Dieu propose de choisir entre le bien et le mal. Et l'usage de cette liberté ne peut conduire qu'à Dieu. Car si l'ange choisit le bien, il trouve Dieu, et ce fut le cas des anges bienheureux. Ce qui valide ce choix comme étant le bon. Par ailleurs, est-ce pour autant que le choix du mal a conduit l'ange Lucifer à devenir le Diable ? Non, puisqu'il n'a pas fait ce choix du mal selon la liberté accordée par Dieu. L'« histoire » prouve qu'aucun des anges rebelles n'a fait le choix du mal selon les critères de la liberté qui comportait cet autre choix face au bien. Il est alors tout à fait heureux de conclure que la liberté accordée par Dieu est parfaite et vraie. Parfaite, car, par l'exercice de celle-ci, nulle créature ne pouvait se perdre. Vraie parce que la mise en garde qu'elle portait s'est vérifiée être justifiée, impliquant qu'un choix devait être fait.

Sartre, comme Satan, considère donc sa liberté comme improbable ; il pervertit la substance de son être en refusant de faire un choix, choix en tout état de cause conforme à la liberté que Dieu accorde.

Ainsi, le principe, vital à toute existence, est la liberté. En effet, la venue à l'existence des créatures a dépendu de la liberté de Dieu de créer. En faisant usage de sa liberté de créer, Dieu est à l'origine de l'existence de tous les êtres. En ce sens, la liberté est le principe vital de toute existence créée. Il n'y a donc pas de vie

en Dieu pour la créature sans exercice de la liberté. Pour vivre, il faut exercer sa liberté. Telle est l'expérience de la vie chez les êtres que Dieu a librement créés. Nous avons vie à l'existence par la liberté de Dieu et vie en Dieu par l'épreuve de la liberté. L'épreuve de la liberté est fondatrice de notre vie future en Dieu. L'homme comme l'ange, n'est homme ou ange, que s'il reconnaît sa liberté comme vraie et l'exerce. Le voilà le véritable existentialisme !

Et patatras ! Dernier mouvement de cette symphonie bourrée de tritons, Sartre se fait, conclusion oblige, le chantre de l'absurde.

Refuser Dieu est absurde et cela, même l'ange rebelle n'a pu l'ignorer. Seulement, l'absurdité ayant été relevée, son non-sens échappe à l'être – l'être ne portant en lui aucune contradiction. D'où il ressort que cette absurdité n'a pu être désirée par le Diable que comme opposition au monde divin.

Malgré la vérité selon laquelle seul l'être a un sens et est désirable, « on peut dire que ce qui contient implicitement une contradiction tombe parfois sous le désir de la volonté, parce que la raison est troublée ; et ainsi, en raison du trouble de la puissance de la connaissance, le diable [ou Sartre] a pu désirer ce qui implique une contradiction. »¹⁷⁵

Dans un second mouvement de sa volonté, après avoir disqualifié la liberté, Sartre a pu désirer régner sur l'absurdité qu'il avait conçue. Ce non-choix assumé, fort de sa suffisance contradictoire, nous apparaît significatif du satanisme sartrien. Or, l'être étant indemne de toute contradiction, la contradiction apparaît dans son absurdité comme un moyen de séparation

¹⁷⁵ *De Malo*, Q.XVI, a.3

radicale du bien qu'est l'être. Au fil de ses textes, en chutant dans l'absurdité, Sartre *néantit* toute activité de son être.

« Vieille nuit, grande nuit d'avant les êtres, nuit du non-savoir, nuit de la disgrâce et du malheur, cache-moi, dévore mon corps immonde, glisse-toi entre mon âme et moi-même et ronge-moi. Je veux le dénuement, la honte et la solitude du mépris, car l'homme est fait pour détruire l'homme en lui-même et pour s'ouvrir comme une femelle au grand corps noir de la nuit. Jusqu'à ce que je goûte à tout, je n'aurai plus de goût à rien, jusqu'à ce que je possède tout je ne posséderai plus rien. Jusqu'à ce que je sois tout, je ne serai plus rien en rien. »¹⁷⁶

Puis – pour faire bonne mesure ! –, toujours par la bouche du reître Goetz, le dramaturge proclame l'équivalence absurde du Bien et du Mal :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-ce ta volonté ? Cette haine de l'homme, ce mépris de moi-même, ne les ai-je pas déjà cherchés, quand j'étais mauvais ? La solitude du Bien, à quoi la reconnaitrai-je de la solitude du Mal ? »¹⁷⁷

Ainsi, Sartre, en philosophe mythomane, a-t-il prétendu abolir le Bien et régner sur le non-être, le non-sens...

Mais avant de refermer définitivement le dossier, voyons comment le philosophe, tout imprégné de lui-même, envisage sa présence au monde, sa relation aux autres.

« L'enfer, c'est les autres », affirme-t-il, sans vergogne.

¹⁷⁶ J.P. Sartre, tirade de Goetz, in *Le Diable et le Bon Dieu*.

¹⁷⁷ *Ibid.*

Dans la dernière scène de *Huis clos*, on trouve dans la bouche du personnage de Garcin l'abominable déclaration suivante :

« Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril... Ah ! quelle plaisanterie. Pas besoin de gril, l'enfer, c'est les autres. »

« L'enfer, c'est les autres », cette phrase terrible peut nous impressionner, elle est peut-être l'une des plus symptomatiques du « mal-être » sartrien. Sartre ne croyait pas, semble-t-il, en l'amour humain, et comme Simone de Beauvoir, les amants ne recherchaient qu'eux-mêmes à travers l'autre, sachant ne pouvoir jamais éprouver de l'autre, lui-même.

Pour Simone de Beauvoir, la conscience n'a d'objet qu'elle-même. Elle est de la sorte insaisissable par autrui :

« Quelque chose était là, qui s'étreignait soi-même avec certitude, on ne pouvait pas s'en approcher, même en pensée, au moment même où elle touchait au but, la pensée se dissolvait ; ce n'était aucun objet saisissable, c'était un jaillissement et une fuite incessante, transparente pour soi seule et à jamais impénétrable. On ne pouvait que tourner en rond tout autour dans une éternelle exclusion. »¹⁷⁸

Cependant, de la même façon, l'autre existe aussi pour lui-même à sa conscience. La rencontre des consciences les opposerait donc inéluctablement par leur volonté d'exister avant tout par elles-mêmes. L'enfer apparaît alors comme la perception de l'incommunicabilité. Dans la préface du livre de Violette Leduc, *La Bâtarde*, Simone de Beauvoir parle de son auteur en ces termes :

¹⁷⁸ Simone de Beauvoir, *L'invitée*, 1943

« Ni ermite, ni exilée, son malheur, c'est de ne connaître avec personne un rapport de réciprocité : ou l'autre est pour elle un objet, ou elle se fait objet pour lui. Dans les dialogues qu'elle écrit transparait son impuissance à communiquer : les interlocuteurs parlent côte à côte et ne se répondent pas. Même en amour, surtout en amour, l'échange est impossible. »

Telle est à travers l'autre la perception de l'incommunicabilité. Et cette perception est un enfer parce qu'elle me renvoie l'image de la présence « dévorante » des autres au monde. Je deviens pour eux également un élément du monde extérieur, moi qui pourtant désire l'exclusivité de ma propre conscience. L'autre qui prend conscience de mon existence par là même aliène en moi la liberté d'être tout entier présent au monde. Je commence à exister aussi par lui. Je ne suis plus à moi-même mon être propre, ma seule cause. Je ne me pense plus tout seul. J'existe aussi dans la conscience de l'autre, place où je ne peux moi-même exister sans lui.

« On ne peut réaliser que les autres sont des consciences qui sentent du dedans comme on se sent soi-même. Quand on entrevoit ça, je trouve que c'est terrifiant : on a l'impression de n'être plus qu'une image dans la tête de quelqu'un d'autre. »¹⁷⁹

Ou encore comme le dit Sartre :

« S'il y a un Autre, quel qu'il soit, où qu'il soit, quels que soient ses rapports avec moi, sans même qu'il agisse autrement sur moi que par le pur surgissement de son être, j'ai un dehors, j'ai une nature ; ma chute originelle, c'est l'existence de l'autre. »¹⁸⁰

¹⁷⁹ *Ibid.*

¹⁸⁰ *Sartre, op. cit.*

On retrouve ici toute l'illusion du « ens causa sui » (de la cause de soi) dont nous avons déjà parlé avec le péché de l'ange. La pensée sartrienne est proprement satanique parce qu'elle fait de l'autre un monstre pour soi, et parce qu'elle donne pour finalité d'un être, lui-même. Chez Sartre, la conscience voudrait vivre pour elle-même débarrassée des autres.

Ce n'est donc pas par hasard si, en épigraphe de *L'Invitée*, Simone de Beauvoir a placé la sombre sentence de Hegel : « Chaque conscience poursuit la mort de l'autre ». Cette phrase affreuse nous renvoie au péché d'envie, cette « tristesse devant le bien d'autrui » selon Saint Thomas d'Aquin. Car l'existence n'est-elle pas le plus grand bien d'un être ? Et c'est pourtant cela que Sartre semble haïr chez l'autre dans sa rencontre...

On comprendra, dès lors, pourquoi Sartre fut si facilement converti au dogme communiste : le préalable à la destruction de l'autre, en tant qu'individualité, au profit d'un idéal social commun, est incontournable si l'on doit réaliser le paradis sur terre de la phase dite communiste. Si « l'enfer, c'est les autres », l'établissement d'un paradis social implique l'implacable purge de toute conscience individuelle. Le communisme, dans sa quête démente d'une pureté sociale absolue, commence donc par détruire toutes les formes de pensée individuelles, coupables d'empêcher l'avènement de l'Homme nouveau. Mais cet homme métaphysique est un monstre. Pour faire triompher le bien-fondé des aspirations de l'humanité, on se doit donc d'éliminer en l'homme l'individu. L'exercice politique des thèses marxistes revient alors à tuer des individus, et ce en nombre de plus en plus important... Hélas, au terme de ces massacres, qui de fait n'ont pas de terme précis, rien n'est jamais advenu. Car le fond du communisme, c'est la négation de l'être. Ce qui pousse Jacques

Ellul à déclarer que « le communisme est avant tout une corruption interne radicale de l'homme. »¹⁸¹ Sartre, en prétendant à un « ens causa sui » a détruit l'être vrai en lui. Mais cet « ens causa sui » se révélant être une chimère, Sartre alla combler sa soif d'absolu dans l'espoir, tout aussi insensé, soit dit entre nous, de l'Homme communiste. Or ce dernier n'a d'existence que dans la théorie. « La révolution consiste à aimer un homme qui n'existe pas encore »¹⁸². La lutte sanglante pour son hégémonie est la seule « incarnation » connue de ce mirage d'homme. Mirage d'être d'autant plus improbable qu'il déchaîne les passions pour la destruction. Et la boucle est bouclée, à l'infini, à l'infini de la folie marxiste...

Sartre, dans sa révolte contre l'être, devient donc un des guides infernaux de la mystique révolutionnaire marxiste. Son communisme doit ainsi se comprendre comme l'illustration historique d'une démente métaphysique.

¹⁸¹ J. Ellul, *À temps et à contretemps. Entretiens avec Madeleine Garrigou-Lagrange*, 1981.

¹⁸² Albert Camus, *L'homme révolté*, 1951.

Licence poétique

Ducasse Isidore en mal d'horreur

« [Lautréamont] roule devant lui des rêves monstrueux comme le simoun des montagnes de sable ». (Julien Green, *Journal*, 1961)

Isidore Ducasse, plus connu sous son pseudonyme littéraire de Comte de Lautréamont, est, sans égal possible, le plus halluciné parmi les conjurateurs du mal. Il est bien étrange, vous en conviendrez, d'exorciser en blasphémant à tout bout de champ, d'affermir la morale en massacrant des innocents au fil de pages tranchantes comme des rasoirs, de refouler l'enfer en retournant la terre pour soulever le Ciel en riposte, d'alerter en naufrageant des navires et les âmes de leurs équipages, d'élever des autels en consacrant les mathématiques au-delà même de l'œuvre du Grand Architecte de l'univers.

Situation paradoxale, dont le moins que l'on puisse admettre, c'est qu'elle semble admise par l'improbable conjurateur lui-même ; comme Ducasse s'en explique à son éditeur belge :

« J'ai chanté le mal comme ont fait Misçkiéwickz, Byron, Milton, Southey, A. de Musset, Baudelaire, etc. Naturellement, j'ai un peu exagéré le diapason pour faire du nouveau dans le sens de cette littérature sublime qui chante le désespoir pour opprimer le lecteur, et lui faire désirer le bien comme remède. Ainsi donc, c'est toujours le bien qu'on chante en somme, seulement par une méthode plus philosophique et moins naïve que l'ancienne école. »¹⁸³

¹⁸³ Isidore Ducasse, *Lettre à Monsieur Verboeckhoven*, en date du 23 octobre 1869

Si l'on en croit l'auteur d'une telle billevesée – puisque le mal qu'il décrit est vain, car il conduit au bien, en somme –, on ne doit pas prendre au pied de la lettre sa fantastique démonstration incandescente.

Son ultime but serait le triomphe du bien par l'exemplarité repoussante d'un mal inaccessible ! Prétexte fallacieux ? Jeu de « maux » ? Couvert aussitôt desservi ? Grue saugrenue ? Requin ? Poulpe ? Poux ?... Exécrable repentir ? Orgueil fastidieux ? Posture ou imposture ?

Le livre se dérobe à ses propres lignes. Le trait frappe toujours plus loin... à côté ! Cible invincible : forcément, puisque c'est son Créateur qu'il veut exécuter. Sacré Montévidéen !

« Je le connais, le Tout-Puissant...et lui, aussi, doit me connaître. Si, par hasard, nous marchons sur le même sentier, sa vue perçante me voit arriver de loin : il prend un chemin de traverse, afin d'éviter le triple dard de platine que la nature me donna comme une langue ! Tu me feras plaisir, ô Créateur, de me laisser épancher mes sentiments. Maniant les ironies terribles, d'une main ferme et froide, je t'avertis que mon cœur en contiendra suffisamment, pour m'attaquer à toi, jusqu'à la fin de mon existence. Je frapperai ta carcasse creuse, si fort... »¹⁸⁴

À vrai dire, peut-on tuer Dieu ? Oui et non. Le Christ a été crucifié. Dans le mystère de l'union hypostatique, Dieu a-t-il goûté à la mort ? Peut-on, tout au moins, vouloir tuer Dieu ? Maldoror en entonne le chant... maladroitement, tel un cygne, sa propre mort en exergue. Mais sa maladresse n'excuse en rien sa hardiesse.

¹⁸⁴ Lautréamont, *Les chants de Maldoror*, *Chant deuxième*

Et, en effet, Monsieur de Lautréamont, vous avez aujourd'hui le privilège sacrilège de compter au rang des Enlumineurs de cauchemars.

« Au reste, de ce côté-là, les esprits seront mieux préparés qu'en France pour savourer cette poésie de révolte. Ernest Naville (correspondant à l'Institut de France) a fait l'année dernière, en citant les philosophes et les poètes maudits, des conférences sur le problème du mal, à Genève et à Lausanne, qui ont dû marquer leur trace dans les esprits par un courant insensible qui va de plus en plus s'élargissant. Il les a ensuite réunies en un volume. Je lui enverrai un exemplaire [des *Chants de Maldoror*]. Dans les éditions suivantes, il pourra parler de moi, car je reprends avec plus de vigueur que mes prédécesseurs cette thèse étrange, et son livre [...] me fera connaître indirectement en France. C'est une affaire de temps. »¹⁸⁵

Nous sommes désolés à l'idée de flatter, Monsieur le Comte, votre vanité de la sorte et selon vos vœux jadis exprimés. Nous vous rendons cette justice afin que prenne fin le règne de vos malédictions.

Voyons, maintenant, – ô défi vertigineux et abyssal –, le poète se coltiner, au péril insomniaque de la nuit, un adversaire extraordinaire. Réédition moderne du combat effarant de Jacob avec l'Ange, l'écrivain croise le fer avec le Verbe.

« Oh ! que je suis faible ! N'importe ; j'aurai cependant la force de lever le porte-plume, et le courage de creuser ma pensée. Qu'a-t-il rapporté au Créateur de me tracasser comme si j'étais un

¹⁸⁵ Isidore Ducasse, *Lettre à Monsieur Verboeckhoven*, en date du 27 octobre 1869

enfant, par un orage qui porte la foudre ? Je n'en persiste pas moins dans ma résolution d'écrire. Ces bandelettes m'embêtent, et l'atmosphère de ma chambre respire le sang... »¹⁸⁶

Attablé à son piano, perclus dans une pièce obscure, il déclame ses invectives avant de les plaquer, vibrantes, sur le papier immortel. Le combat se poursuit dans le martèlement de la migraine...

« Je n'ai pas à remercier le Tout-Puissant de son adresse remarquable ; il a envoyé la foudre de manière à couper précisément mon visage en deux, à partir du front, endroit où la blessure a été la plus dangereuse : qu'un autre le félicite ! Mais les orages attaquent un plus fort qu'eux. »¹⁸⁷

À nouveau, la blessure saigne. La tension, trop forte, arrache ses douleurs à l'esprit qui se rebiffe de plus belle.

« Ainsi donc, horrible Éternel, à la figure de vipère, il a fallu que, non content d'avoir placé mon âme entre les frontières de la folie et les pensées de fureur qui tuent d'une manière lente, tu aies cru, en outre, convenable à ta majesté, après un mûr examen, de faire sortir de mon front une coupe de sang !... »¹⁸⁸

La lutte s'intensifie, un des deux adversaires est proche de rendre les armes. Et l'on glisse imperceptiblement du combat lui-même à l'argument du combat, surenchère radicale :

¹⁸⁶ Lautréamont, *op. cit.*

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ *Ibid.*

« Mais, enfin, qui te dit quelque chose ? Tu sais que je ne t'aime pas, et qu'au contraire je te hais : pourquoi insistes-tu ? Quand ta conduite voudra-t-elle cesser de s'envelopper des apparences de la bizarrerie ? Parle-moi franchement, comme à un ami : est-ce que tu ne te doutes pas, enfin, que tu montres, dans ta persécution odieuse, un empressement naïf, dont aucun de tes séraphins n'oserait faire ressortir le complet ridicule ? Quelle colère te prend ? Sache que, si tu me laissais vivre à l'abri de tes poursuites, ma reconnaissance t'appartiendrait... »¹⁸⁹

Au blasphème succède la supplique. Aveu d'impuissance ? Pause ? ... courte pause ? Avant un regain de provocations rageuses !

« Apparaissent donc, envergures dérisoires de châtiments éternels !... déploiements emphatiques d'attributs trop vantés ! Il a manifesté l'incapacité d'arrêter la circulation de mon sang qui le nargue. Cependant, j'ai des preuves qu'il n'hésite pas d'éteindre, à la fleur de l'âge, le souffle d'autres humains, quand ils ont à peine goûté les jouissances de la vie. C'est simplement atroce ; mais, seulement, d'après la faiblesse de mon opinion ! J'ai vu le Créateur, aiguillonnant de sa cruauté inutile, embraser des incendies où périssaient les vieillards et les enfants ! Ce n'est pas moi qui commence l'attaque ; c'est lui qui me force à la faire tourner ; ainsi qu'une toupie, avec le fouet aux cordes d'acier. N'est-ce pas lui qui me fournit des accusations contre lui-même ? Ne taira point ma verve épouvantable ! Elle se nourrit des cauchemars insensés qui tourmentent mes insomnies. »¹⁹⁰

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ *Ibid.*

Non, non, décidément, aux yeux de Lautreámont, Dieu ne peut s'expliquer sur le mal qui ronge le monde sans trahir sa supposée méchanceté et en rougir :

« L'Éternel a créé le monde tel qu'il est : il montrerait beaucoup de sagesse si, pendant le temps strictement nécessaire pour briser d'un coup de marteau la tête d'une femme, il oubliait sa majesté sidérale, afin de révéler les mystères au milieu desquels notre existence étouffée, comme poisson au fond de la barque. Mais il est grand et noble ; il l'emporte sur nous par la puissance de ses conceptions ; s'il parlementait avec les hommes, toutes les hontes rejailliraient sur son visage. Mais... misérable que tu es ! pourquoi ne rougis-tu pas ? Ce n'est pas assez que l'armée des douleurs physiques et morales, qui nous entoure, ait été enfantée : le secret de notre destinée en haillons ne nous est pas divulgué. »¹⁹¹

Le poète voudrait sonder le mystère des Cieux, mais refuse à Dieu de sonder son cœur. Les deux adversaires s'épuisent mutuellement.

« Il me craint et je le crains ; chacun, sans être vaincu, a éprouvé les rudes coups de son adversaire, et nous en restons là. Cependant, je suis prêt à recommencer la lutte, quand il le voudra. »¹⁹²

Mais pour cela, il faut traverser toute la nuit dans une vigilance exténuante : seule l'insomnie permet d'éviter la défaite. L'affaissement des paupières signifierait la capitulation :

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² *Ibid.*

« Distinguez-vous sur mon front cette pâle couronne ? Celle qui la tressa de ses doigts maigres fut la ténacité. Tant qu'un reste de sève brûlante coulera dans mes os, comme un torrent de métal fondu, je ne dormirai point. Chaque nuit je force mon œil livide à fixer les étoiles, à travers les carreaux de ma fenêtre. Pour être plus sûr de moi-même, un éclat de bois sépare mes paupières gonflées. »¹⁹³

Car succomber au sommeil, c'est être possédé par Dieu !

« Mais aussitôt que le voile des vapeurs nocturnes s'étend, même sur les condamnés que l'on va pendre, oh ! voir son intellect entre les sacrilèges mains d'un étranger. Un implacable scalpel en scrute les broussailles épaisses. La conscience exhale un long râle de malédiction ; car, le voile de sa pudeur reçoit de cruelles déchirures. Humiliation ! notre porte est ouverte à la curiosité du Céleste Bandit. Je n'ai pas mérité ce supplice infâme, toi, le hideux espion de ma causalité ! Si j'existe, je ne suis pas un autre. Je n'admets pas en moi cette équivoque pluralité. »¹⁹⁴

Mais quels supplices s'inflige le lutteur pour résister à l'offre divine d'union ! A la souffrance physique de veilles prolongées morbides, s'ajoute l'invention continue d'une faune tératologique à *dormir debout*. Il lui faut coûte que coûte, par tous les moyens, repousser les murs du sommeil, quitte à vivre dans un monde de visions aux limites de la folie :

« Sachez que le cauchemar qui se cache dans les angles phosphoriques de l'ombre, la fièvre qui palpe mon visage avec son moignon, chaque animal impur qui dresse sa griffe sanglante,

¹⁹³ *Ibid.*, *Chant cinquième*

¹⁹⁴ *Ibid.*

eh bien, c'est ma volonté qui, pour donner un aliment stable à son activité perpétuelle, les fait tourner en rond. »¹⁹⁵

Voyage au bout de la nuit ! Précurseur de Cioran, autre illustre insomniaque, Maldoror déploie ses chants au milieu du monde abandonné par les hommes, dans ce temps équivoque où ils se sont tous dérobés à la conscience du temps. Seul, désormais, le poète chante l'aigreur aiguë d'une conscience inviolée. Aussi, peut-on s'interroger : le méchant Dieu qui le tourmente, est-il cause de son éveil forcé ? Ne nous trompons pas en répondant trop hâtivement par l'affirmative. Ce n'est pas Dieu, directement, visiteur indésirable, qui provoque le tourment, mais, plus résolument encore, l'hôte qui se refuse à la rencontre. Et Maldoror de l'avouer, rejetant sur lui seul la faute de son mal dévorant :

« Voilà plus de trente ans que je n'ai pas encore dormi. Depuis l'imprononçable jour de ma naissance, j'ai voué aux planches sonnifères une haine irréconciliable. C'est moi qui l'ai voulu ; que nul ne soit accusé. »¹⁹⁶

Affirmation qui annihile la sentence suivante dans laquelle Maldoror faisait parler Dieu :

« Je vous ai créés ; donc j'ai le droit de faire de vous ce que je veux. Vous ne m'avez rien fait, je ne dis pas le contraire. Je vous fais souffrir, et c'est pour mon plaisir. »¹⁹⁷

Égalité dans la lutte : le poète renonce à certains arguments ; Dieu marque des points ; mais ce que le poète concède consolide

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ *Ibid.*, *Chant deuxième*

¹⁹⁷ *Ibid.*

plus encore son enfermement. Ses migraines ne seraient plus dues à son front frappé par la foudre divine, mais à la tension résultant du refus de voir fondre l'éclair et de connaître l'illumination de la grâce. Surtout, ne pas emprunter de *Chemin de Damas* !

« À la fin, à cause de cette concentration qui ne lui était pas naturelle, chaque jour le sang lui montait à la tête. »¹⁹⁸

Le poète refuse catégoriquement l'étreinte divine. Or, dans tout combat, les distances finissent par ce réduire par la force même de l'engagement, et dans la proximité du corps à corps, la lutte parvient à une sorte d'étreinte. Alors se produit un moment d'hésitation qui suspend... les hostilités ; le temps nécessaire pour les protagonistes du drame de reconnaître les propres limites du territoire défendu. Roulant l'un sur l'autre, les deux lutteurs ont perdu le repère de leur intégrité. La souffrance est devenue commune. Est-ce mon bras qui étouffe son cou ? ou mon propre cou que secoue mon bras follement ? Et l'on ne sait plus à qui appliquer, dans cette situation, le rôle de bourreau et celui de victime :

« Le Tout-Puissant m'apparaît revêtu de ses instruments de torture, dans toute l'auréole resplendissante de son horreur ; je détourne les yeux et regarde l'horizon qui s'enfuit à notre approche... »¹⁹⁹

L'acmé du combat réside dans cette phrase. « Ses instruments de torture », sont-ils ceux prévus pour arracher à Maldoror son consentement ? ou bien sont-ils, comme les représente la tradition, les instruments de la Passion : clous, lance, tenailles, marteaux,

¹⁹⁸ *Ibid.*, *Chant premier*

¹⁹⁹ *Ibid.*, *Chant troisième*

épines et fouets ? Cette vision de Dieu, n'est-elle pas surtout celle du Christ livré au bourreau ? L'homme a-t-il mieux traité Dieu lorsqu'Il s'est incarné ? Le Christ a été torturé par les hommes. N'a-t-on pas tiré vengeance du Fils de l'Homme pour les prétendus maux envoyés par le Tout-Puissant ?

« S'il parlementait avec les hommes, toutes les hontes rejailliraient sur son visage. »

Ici, sans le savoir, Maldoror plagie la figure *du Serviteur souffrant* d'Isaïe.

« Je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats. »²⁰⁰

Ici, nous semble-t-il, se joue la rupture. Dieu n'est plus perdu dans l'éther inaccessible. Les souffrances du Christ ont épousé toutes les souffrances humaines :

« Objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas. Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous le considérons comme puni, frappé par Dieu et humilié. Mais lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous rend la paix est sur lui, et dans ses blessures nous trouvons la guérison. »²⁰¹

Maldoror ne peut plus l'ignorer. Mais quoiqu'il en sache confusément, il en refuse encore l'aide salvifique. Il redemande

²⁰⁰ Isaïe, 50.6

²⁰¹ Isaïe, 53.3-5

des comptes à Dieu. « Qui va plaider contre moi ? Comparaissons ensemble ! »²⁰²

De Jacob ou de l'Ange, qui... aura le dernier mot ? L'Ange semble avoir concédé la première manche. Maldoror triomphe en imprécations outragées...

Nous aurions peine, à la lecture d'un tel réquisitoire, à défendre assez vigoureusement l'innocence divine. La fureur fastueuse et désespérée de la calomnie darde encore trop fort dans nos yeux effarés ses flammes de rage pure.

Un fait s'impose : seul Ducasse peut désarmer Lautréamont. Et, vous serez assez surpris de le découvrir : Isidore a tordu le cou au Comte infernal. Mais l'histoire de la littérature a tu cette rédemption ; rédemption sans équivoque, aussi franche d'expression et vierge de remords que fut implacable dans l'horreur la révolte.

« Jacques Maritain me cite la préface des Poésies de Lautréamont à l'appui de la thèse de la conversion de ce grand écrivain. S'il a raison, si vraiment Lautréamont a écrit ces phrases sans ironie, je trouve triste qu'il y ait désaveu d'une œuvre splendide et je réponds à Maritain : « Je ne puis m'empêcher de croire que cela ne lui était pas demandé. Il y aurait beaucoup à dire sur le respect qu'un auteur doit à des textes antérieurs à sa conversion, et qui sont en contradiction avec celle-ci ». En ce qui me concerne, je n'ai rien voulu changer aux miens. »²⁰³

²⁰² Isaïe, 50.8

²⁰³ Julien Green, *Journal*, 1961

Mais il ne s'agissait pas pour l'écrivain de censurer son œuvre, mais d'en combattre vigoureusement les terrifiants effets. L'année de sa mort, Ducasse allume un contre-feu aux ravages de l'incendiaire Lautréamont. Aux six chants blasphématoires de Maldoror, il prévoit de répondre par l'écriture de ses *Poésies*. Il publiera à Paris, chez Gabrie, *Poésies I*, et *Poésie II*...

« Le premier fascicule des *Poésies* paraît en avril 1870, le deuxième en juin, et il ne fait pas de doute que le troisième, le quatrième, etc. auraient également vu le jour si la mort du poète n'était soudain venue interrompre son œuvre. »²⁰⁴

Comment la critique refuse-t-elle de relire les Chants à la lumière des *Poésies* ! La symétrie, il est vrai, est incomplète : deux *Poésies* pour six Chants. Mais *Poésies I*, a elles-seules, soufflent le brasier de Maldoror. Après avoir lu les *Poésies*, qui oserait encore prétendre que Ducasse est moins grand que Lautréamont ?

Par la déclaration péremptoire précédente, cher lecteur, nous vous invitons à lire, à découvrir, à méditer les *Poésies*. Connaissant, cependant, notre paresse commune, nous jugeons plus heureux, puisque vous êtes toujours là en train de nous déchiffrer, de vous en donner dès maintenant un aperçu.

Alors que Lautréamont somme le Créateur de lui désigner en ce bas monde un seul juste : « Dieu, [...], c'est toi que j'invoque : montre-moi un homme qui soit bon !... Mais que ta grâce décuple mes forces naturelles ; car, au spectacle de ce monstre, je puis mourir d'étonnement : on meurt à moins ! »²⁰⁵ ; à l'ironie facile et

²⁰⁴ Maurice Saillet, préface aux œuvres complètes d'Isidore Ducasse, 1963

²⁰⁵ *Les chants de Maldoror, Chant premier*

cinglante du Comte, Ducasse rétorque sur le ton condescendant de qui juge d'une erreur de jeunesse : « Le spectacle de ce monstre, s'il eût été réalisé, ne m'aurait pas fait mourir d'étonnement : on meurt à plus. Tout ceci se passe de commentaire. »²⁰⁶

Et lorsque Maldoror maudit le jour de sa venue au monde : « Depuis l'imprononçable jour de ma naissance »²⁰⁷ ; Isidore avoue sa joie de vivre et déclare avec une simplicité lumineuse : « Je ne connais pas d'autre grâce que celle d'être né. Un esprit impartial la trouve complète. »²⁰⁸

D'ailleurs, là où le *premier chant* exalte le sadisme de l'adulte : « Oh ! comme il est doux d'arracher brutalement de son lit un enfant »²⁰⁹ ; le poète, lui, veille, de ses vœux, sur le lieu du sommeil de la petite enfance : « Un courant d'innocence [...] laisse tomber des protections sur les berceaux. »²¹⁰

Quant au prétendu méchant Dieu conspué dans les *Chants* : « J'ai vu le Créateur, aiguillonnant de sa cruauté inutile, embraser des incendies où périssaient les vieillards et les enfants ! »²¹¹ ; les *Poésies* répliquent en un vibrant exorcisme victorieux : « Si l'on se rappelle la vérité d'où découlent toutes les autres, la bonté absolue de Dieu et son ignorance absolue du mal, les sophismes s'effondreront d'eux-mêmes. S'effondrera, dans un temps pareil, la littérature peu poétique qui s'est appuyée sur eux. »²¹²

²⁰⁶ Ducasse, *Poésies II*

²⁰⁷ *Les chants de Maldoror, Chant cinquième*

²⁰⁸ Ducasse, *Poésies II*

²⁰⁹ *Chant premier*

²¹⁰ Ducasse, *Poésies I*

²¹¹ *Chant deuxième*

²¹² *Poésies I*

Et, pour conclure, en une salve de citations sans appel, Isidore renvoie à son néant les vaticinations suffocantes de Maldoror :

« Toute la littérature qui discute des axiomes éternels est condamnée à ne vivre que d'elle-même. Elle est injuste. Elle se dévore le foie. »²¹³

« Le désespoir, se nourrissant avec un parti pris, de ses fantasmagories, conduit imperturbablement le littérateur à l'abrogation en masse des lois divines et sociales, et à la méchanceté théorique et pratique. »²¹⁴

« Mais l'homme ne doit pas créer le malheur dans ses livres. C'est ne vouloir, à toutes forces, considérer qu'un seul côté des choses. Ô hurleurs maniaques que vous êtes ! »²¹⁵

« Pour si grande que soit cette douleur, l'espoir, de cent coudées, s'élève plus haut encore. Donc, laissez-moi tranquille avec les chercheurs. À bas les pattes, à bas, chiennes cocasses, faiseurs d'embarras, poseurs ! Ce qui souffre, ce qui dissèque les mystères qui nous entourent, n'espère pas. La poésie qui discute les vérités nécessaires est moins belle que celle qui ne les discute pas. Indécisions à outrance, talent mal employé, perte de temps : rien ne sera plus facile à vérifier. »²¹⁶

Au Diable donc, tous ces « saltimbanques de malaises incurables. »²¹⁷

²¹³ *Ibid.*

²¹⁴ *Ibid.*

²¹⁵ *Ibid.*

²¹⁶ *Ibid.*

²¹⁷ *Ibid.*

Désormais, « Je veux que ma poésie puisse être lue par une jeune fille de quatorze ans. »²¹⁸

²¹⁸ *Ibid.*

Arthur Rimbaud et la déesse voilée

« [Le lecteur] passe de Baudelaire à Rimbaud comme
du haschisch au L.S.D »
(André Malraux, *L'Homme précaire et la littérature*, 1977)

Il n'est pas, parmi les enlumineurs de cauchemars dénoncés dans cette étude, de plus illustre illustrateur de cette mystique douteuse que Rimbaud, de plus emblématique représentant qu'Arthur Rimbaud. Sa création la plus extraordinaire, tant sur le fond que sur la forme, reste et demeure les *Illuminations*. Titre quasi éponyme à celui de notre travail. Expliquons-nous :

Le titre même de ce délire poétique en prose, si peu informel malgré les apparences, concentre à lui seul toute notre problématique au sujet des lumières reçues et perçues par le « Voyant ». Sémantiquement, les *Illuminations* recourent plusieurs acceptions, et les gloses, sur le seul titre, sont nombreuses :

« La signification même du titre demeure incertaine. Selon Verlaine, « le mot *Illuminations* est anglais et veut dire gravures coloriées – coloured plates » (La Vogue, 1886). Mais en 1876 il parlait de « painted plates ». Enluminures, planches en couleurs, textes illuminés, visions d'un illuminé... : à supposer que le titre soit bien à mettre au crédit de Rimbaud, peut-être l'a-t-il choisi justement pour son incertitude, pour les flottements de sens qu'il autorise. »²¹⁹

²¹⁹ Pascaline Mourier-Casile, *Arthur Rimbaud : des Ardennes au désert*, Pocket, 2006

Quant à la lettre du texte... nous ajouterons à l'édifice de l'intelligibilité de l'œuvre notre côté part d'interprétation ultérieurement. Mais en attendant, concentrons-nous sur le titre.

Lorsque nous avons choisi, dès le départ de cette étude, ce titre d'*Enlumineurs de cauchemars*, nous ne pensions pas particulièrement à Rimbaud, et encore moins aux *Illuminations*. Nous eussions plutôt, si nous avions alors retenu son œuvre pour l'incorporer à notre *chasse spirituelle*, porté nos regards vers *Une saison en enfer*, où le poète dédicace à ce « cher Satan », « ces quelques hideux feuillets de [son] carnet de damné ». Cette fréquentation de l'ange déchu eut été pour notre enquête un point de départ d'évidence, et ce de l'aveu même du poète. Toutefois, ce ne sera pas d'*Une saison en enfer* que nous tirerons la preuve irréfutable qui fondera notre démonstration. Les *Illuminations* donneront cette lumière, cette triste lumière. Leur titre impose que nous leur prêtions toute notre attention. Et sa parenté de sens avec notre propre titre d'ouvrage nous encourage à fouiller dans cette voie.

Les *Illuminations* offrent cet attrait trouble que dispense un retrait de lumière subit. Ce sont des territoires abandonnés après une surexposition, après l'éclat d'un éclairage trop violent, qui nous sont offerts à voir. La rétine se souvient, saturée, du moment évanoui, et peut lui comparer, par contraste, l'étendue sinistre concomitante :

« Tout fut ombre et aquarium ardent. » (Bottom)

C'est la vision rouge d'Antietam, le filtre de rhodopsine : les images des lieux visités par le prophète voyant surgissent des phrases comme autant de décharges d'adrénaline.

« Un envol de pigeons écarlates tonne autour de ma pensée. »
(Vies)

La couleur rouge domine...

« Les yeux flambent, le sang chante, les os s'élargissent, les larmes et des filets rouges ruissellent. » (Parade)

Elle ensanglante et modifie la vision :

« Des blessures écarlates et noires éclatent dans les chairs superbes. Les couleurs propres de la vie se foncent, dansent, et se dégageant autour de la Vision, sur le chantier. » (Being Beauteous)

Sur le chantier de la création : création inachevée, mais fulgurante dans l'aperçu des projections d'art du voyant. Les éléments du monde s'écroulent dans le champ de vision du poète qui les recombine et les fait rejaillir vertigineusement en pièces d'une sidérante nouveauté associative. La beauté réside alors dans l'équilibre instable du précipité où se mélangent douleurs et ravissements :

« Fanfare atroce où je ne trébuche point ! chevalet féérique ! »
(Matinée d'ivresse)

Le poète, alchimiste doué, mais dangereux, a concocté un précipité instable et détonnant. Un cocktail d'explosions visuelles et de visions explosives. Couleurs soudaines ! Variations brutales. Lande convulsive au gré des illuminations. Terre étrange, étrangère à la Terre, lieu immense des dépressions et des sommets inaccessibles au sens commun. Glacis miroir de mille éclipses, son domaine a pour nom agonie. Douleuruse expérience des débauches extrêmes de l'esprit pris au vice des vertiges :

« Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, – et le suprême Savant ! – Car il arrive à l'*inconnu* ! »²²⁰

Dans l'art de l'enluminure de cauchemars, « le pavillon en viande sanglante sur la soie des mers et des fleurs arctiques » flotte haut²²¹. La prouesse dans la dérélition est prodigieuse, choquante, barbare :

« Nous avons foi au poison. Nous savons donner notre vie tout entière tous les jours. Voici le temps des ASSASSINS. »²²²
« J'attends de devenir un très méchant fou. »²²³ « Toutes les femmes qui l'avaient connu furent assassinées. Quel saccage du jardin de la beauté ! Sous le sabre, elles le bénirent. [...] Il tua tous ceux qui le suivaient, après la chasse ou les libations. – Tous le suivaient. Il s'amusa à égorger les bêtes de luxe. Il fit flamber les palais. Il se ruait sur les gens et les taillait en pièces. [...] Peut-on s'extasier dans la destruction, se rajeunir par la cruauté ! »²²⁴

Ici, le programme du poète revêt une radicalité bien inquiétante...

²²⁰ Lettre dite du *Voyant*, 15 mai 1871

²²¹ En ce qui concerne l'influence, très probable, des narcotiques sur la rédaction des *Illuminations*, nous renvoyons le lecteur à l'article du japonais Hir Yuasa : *Le projet rimbaldien du poème du haschisch*, in *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1982, n°1-2, p. 239-258.

²²² *Matinée d'ivresse*

²²³ *Vies II*

²²⁴ *Conte*

De qui fut-il l'assassin ?

De sa foi, de sa jeunesse en Dieu ? Des conventions truquées de cette bourgeoisie étriquée et répressive dont il maudit l'avenir universel ? Dans le premier cas, il aura enfanté Claudel. Dans le second, Breton.

En tout état de cause, tenons pour acquis le titre des *Illuminations*. Il est devenu inséparable de la lettre du texte, qu'il inféode à sa verticalité fécondante : sans ce titre, les illuminations n'auraient pas eu autant de relief ni suscité un tel choc chez de prestigieux lecteurs. Parmi eux furent saisis Claudel et Breton.

Une capacité médiumnique à l'envoûtement est le propre de l'œuvre rimbaldienne. Nous avons eu le privilège trouble d'en être les témoins lors d'une représentation au festival d'Avignon 2006. Il se jouait là, sur la minuscule scène du Théâtre de l'Ange, rue des teinturiers, le drame d'*Une saison en enfer*. L'acteur, Matthieu Dessertine, nu, mais habillé par l'évidence du verbe et par le jeu des clairs-obscurs, possédait à l'envi son texte, à moins que ce ne fût l'inverse. Il est rare de croiser un acteur qui se donne à ce point, rendant avec la force d'une présence l'actualité d'une voix. Autre exemple d'envoûtement rimbaldien, rapporté lors d'une émission radiophonique sur France Inter en septembre 2007 et intitulée : *Rimbaud, l'homme aux semelles de vent*, où l'on parlait sur les traces du poète à travers ses fuites successives, qui le virent passer par Java et faire halte au Yémen, lieu qui donna l'occasion à l'équipe de journalistes déléguée sur place de découvrir le cas d'une étudiante chinoise, – oui, vous avez bien lu chinoise –, ayant séjourné là, seule, pendant deux longs mois, récitant nuit et jour, dans une chambre d'hôtel qu'était censé avoir occupé Rimbaud jadis, les poèmes immortels du Voyant. Une pauvre chinoise perdue en plein Yémen faisant l'amour avec ses mots, à

défaut d'en posséder l'auteur. À moins qu'elle ne soit, elle aussi, possédée par l'amant des muses ?

Rimbaud, dans sa trop fameuse lettre dite du *Voyant*, n'envisageait-il pas cette descendance furieuse, qu'il appelait de ses vœux prophétiques :

« Qu[e je] crève dans [mon] bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! »

L'acteur Matthieu Dessertine et l'étudiante chinoise sont les tabernacles vivants du miracle stupéfiant de la poésie de Rimbaud. Ils en réactualisent de manière saisissante le prodige.

D'autres encore, furent saisis et prolongèrent l'appel, mais en découvrirent pour eux-mêmes l'inspiration révélatrice comme une clef ouvrant sur une œuvre propre. Ils créèrent sous le sceau du secret de Rimbaud.

D'abord rebelle à la foi, Claudel se devait de rencontrer la grande voix de la révolte artistique, puis, au péril de cette voix, découvrir la voie du salut. L'épreuve passée, il nous offre une œuvre catholique. Ce que Breton ne devait pas supporter :

« Inutile de discuter encore sur Rimbaud : Rimbaud s'est trompé, Rimbaud a voulu nous tromper. Il est coupable devant nous d'avoir permis, de ne pas avoir rendu tout à fait impossibles certaines interprétations déshonorantes de sa pensée, genre Claudel. »²²⁵

²²⁵ André Breton, *Second manifeste du surréalisme*, 1930

Et de blâmer jusqu'à l'injure « la confiance stupéfiante avec laquelle catholiques et réactionnaires travaillent à mettre Rimbaud dans leur jeu »²²⁶, que le chef de file du surréalisme qualifie d'« impudence » et ses zéloteurs d'« insignes charlatans et faussaires »²²⁷.

Comme vous pouvez le constater, le combat autour de l'héritage de Rimbaud fait rage !

Selon Claudel, « Arthur Rimbaud est un mystique à l'état sauvage »²²⁸. Sous le titre *Consécration*, Paul Claudel consacre toute une partie de son recueil de poésies *La Messe là-bas* à la célébration de l'auguste poète. Il y restitue « la chose qui a mis Rimbaud en marche et qui l'a chassé de lieu en lieu toute sa vie »²²⁹.

Claudel apparaît ému et troublé devant l'image de l'ange aux ailes calcinées :

« On m'a montré son portrait à demi effacé là-bas la face noire près de ce fleuve d'Éthiopie. »²³⁰

Car le jeune prodige de la poésie, comme chacun sait, a tout plaqué à 20 ans et n'y est jamais revenu – « Je ne m'intéresse plus du tout à ça » (lettre réponse à Delahaye qui lui demande en 1879 s'il ne veut pas encore écrire ?). Fuyant toujours plus loin, recherchant les endroits les plus retirés et les plus arides, il échoue dans l'Éthiopie qu'un soleil implacable inonde sans aucun profit.

²²⁶ *Ibid.*

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ Préface aux œuvres d'Arthur Rimbaud, édition Paterné Berrichon, 1912

²²⁹ *La Messe là-bas*, 1917

²³⁰ *Ibid.*

En des vers brûlants, Claudel résume le parcours incandescent du poète qui a sacrifié la poésie sur l'autel d'un désir inassouvi :

« Il est pareil à cette femme qui n'a point de repos à cause de cette pièce d'argent qu'elle sait qu'elle a perdue,

À ce marchand à qui on a parlé d'une perle unique, il quitte son toit aussitôt et déjà il a tout vendu,

Il n'y a point de repos pour lui, il n'y a point de patrie pour lui, et l'art est une dérision, et l'amour une équivoque,

À cause de cette clé du festin ancien qu'il a perdue, à cause de ce bonheur perdu jadis qui l'avertissait au chant du coq !

Le seul devoir est de se tenir libre, il échappe à toutes les mains,

Et puisque le monde est un désert, la consigne est d'y marcher comme Caïn.

[...]

À moi le maximum de désolation dans le maximum de lumière, Tant que je n'ai pas trouvé le Paradis, la vraie place pour moi est ce qui ressemble le plus à l'Enfer. »²³¹

On aura remarqué que Claudel intègre à ses vers des vers libres de Rimbaud tirés d'*Une saison en enfer*, où le poète, submergé par la mélancolie, confessait son regret de la joie vivante autrefois en lui. Et plus encore : Claudel écrase la distance descriptive dans un « À moi » narratif dont on ne saurait plus dire s'il appartient à l'un ou à l'autre des deux poètes engagés là ! Et de poursuivre, inextricablement, à interroger le ciel de sa voix ou de la sienne :

« Qui aurait pénétré dans ces lieux où les Anges mauvais sont liés ainsi qu'il a été écrit dans la Bible ?

²³¹ *Ibid.*

Qui aurait déchiffré ce texte d'or une seconde dont deux ou trois lignes au soir deviennent lisibles ?

Qui se serait mêlé, si intimement à la nuit ? qui aurait coopéré du fond des ténèbres avec l'Aurore ?

Qui eût marché ce terrible chemin toute la nuit dans la communion des êtres qui ne sont pas encore ? »²³²

Il va sans dire que cette « communion des êtres » est pour Claudel la Communion des Saints. Et dans cette lignée spirituelle, où l'attachement existe déjà au-delà du temps assujetti ici-bas à chacun et pour ceux mêmes « qui ne sont pas encore », Claudel se trouve en lien avec Rimbaud, inconditionnellement :

« Il n'y a pas d'homme en effet dont la mémoire ne me soit plus chère, à qui j'aie le plus d'obligations et à qui je voue un culte plus respectueux qu'à Arthur Rimbaud. D'autres écrivains ont été pour moi des éducateurs et des précepteurs, mais seul Rimbaud a été pour moi [...] un révélateur, un *illuminateur* de tous les chemins de l'art, de la religion et de la vie, de sorte qu'il m'est impossible d'imaginer ce que j'aurais pu être sans la rencontre de ce prodigieux esprit certainement éclairé d'un rayon d'en haut. Forme, pensées et principes, je lui dois tout et je me sens avec lui les liens qui peuvent vous rattacher à un ascendant spirituel. »²³³

Ils sont de la même race éternelle et se guident mutuellement. Les deux poètes échangent leur savoir suprême en une dette de reconnaissance éternelle :

²³² *Ibid.*

²³³ Paul Claudel, lettre à Paterne Berrichon, 13 juin 1911

« Il est juste que je Vous prie pour Arthur Rimbaud, sans qui mes yeux ne se seraient pas ouverts à Votre visage. » ²³⁴

Rimbaud ouvre la voie de la transcendance au jeune homme englué dans le matérialisme de son époque, qui, reconnaissant pour cette délivrance inespérée, n'aura de cesse, à son tour, de guider son guide jusqu'au bout de la route esquissée :

« Rimbaud, pourquoi t'en vas-tu, et pourquoi est-ce toi une fois de plus comme sur les images,

L'enfant qui quitte la maison vers la ligne des sapins et vers l'orage ?

Ce que tu cherchais si loin, l'Éternité dès cette vie accessible à tous les sens,

Lève les yeux et tiens-les fixés devant toi, c'est là, et regarde l'Azyme dans la monstrence.

Furieux esprit contre la cage, plein de cris et de blasphèmes,

C'est par un autre chemin que nous armerons nos pieds vers Jérusalem.

Tu ne te trompais pas quand tu dévorais les choses ainsi, poète sans le pouvoir du prêtre,

« Ceci est », voici l'une d'elles tout à coup qui est capable de servir de voile à l'Être,

Cet objet entre les fleurs de papier sec, c'est cela qui est la Suprême Beauté,

Ces paroles si usées qu'on ne les entend plus, c'est en elles qu'était la vérité.

Ce qui ressuscitera les morts, la parole, mais est-ce donc qu'elle s'use ou meurt ?

Que le prêtre la profère, il lui suffit de ce pain pour qu'elle demeure.

²³⁴ Paul Claudel, *Un poète regarde la Croix*, 1938

La Parole qui est l'homme tout entier, cet homme qui est Dieu en même temps,

Nous n'avons qu'à ouvrir la bouche, lui-même pour le recevoir entre nos dents.

Cela qui à notre chair s'est fait chair, la Cause en un corps qui m'est accessible,

Je vois à la fin de mes yeux que la suprême possession est possible !

Possible non seulement à notre âme, mais à notre corps !

Possible à l'homme tout entier dès cette vie qui sait qu'il est plus puissant que la mort ! »²³⁵

Où se découvre le Pain de vie. Savoir divin offert aux humbles et aux génies revenus, des tourments de l'orgueil, à la simplicité du regard de ces mêmes humbles :

« Ce que tu cherchais si loin derrière la Forêt au delà de la Mer et des Îles,

Ta mère et tes sœurs le savaient, sans qu'elles eussent à bouger de Charleville »²³⁶

... où se découvre aussi le Pain de vie, là-bas, à l'église de ta ville, poète, lors de la messe.

Mais pour Breton, la cause ne peut s'entendre de la sorte, en l'espèce, oserions-nous dire, du pain divin :

« Si pour ma part, j'ai épilogué aussi peu que possible sur les raisons du renoncement poétique de Rimbaud, ce n'est, loin de là, que je me désintéresserais de ces raisons, c'est qu'il était devenu

²³⁵ *La Messe là-bas*

²³⁶ *Ibid.*

presque impossible de les démêler à partir des témoignages (Berrichon-Claudé) évidemment tendancieux. »²³⁷

Quelle est donc la nature du contentieux, car au départ les deux hommes marchent sur les mêmes pas, dans les mêmes pas, du même pas ?...

« Un promeneur, André Breton, dans ses entretiens avec André Parinaud, déclare, quant à lui, à propos de l'année 1916 : « À travers les rues de Nantes, Rimbaud me possède entièrement : ce qu'il a vu, tout à fait ailleurs, interfère avec ce que je vois et va même jusqu'à s'y substituer ; à son propos je ne suis plus jamais repassé par cette sorte d'« état second » depuis lors. L'assez long chemin qui me mène chaque après-midi, seul et à pied, de l'hôpital de la rue du Bocage au beau parc de Procé, m'ouvre toutes sortes d'échappées sur les sites mêmes des *Illuminations* : ici, la maison du général dans « Enfance », là « ce pont de bois arqué », plus loin certains mouvements très insolites que Rimbaud a décrits : tout cela s'engouffrait dans une certaine boucle du petit cours d'eau bordant le parc, qui ne faisait qu'un avec « la rivière de cassis ». Je ne peux donner une idée raisonnable de ces choses. Tout mon besoin de savoir était concentré, était braqué sur Rimbaud ; je devais même laisser Valéry et Apollinaire à vouloir à tout prix les faire parler de lui et ce qu'ils pouvaient m'en dire restait, comme on pense, terriblement en deçà de ce que j'attendais. » Aucune précision particulière n'est donnée sur l'édition qui aimante cette fascination, et je serais curieux de savoir s'il ne s'agit pas, ironie du sort, de l'édition Berrichon-Claudé... »²³⁸.

²³⁷ André Breton, *Flagrant délit*, 1949

²³⁸ Frédéric Le Dain, *Arthur Rimbaud*, in *Revue littéraire et artistique Temporel*, 11 mars 2007

Breton est bretonisé ! Rimbaud agit comme un aimant sur sa vie ; il catalyse les instants magiques, les rencontres fortuites, les échanges involontaires, tels ces *fioretti* surréalistes rapportées dans *Nadja* :

« Le pouvoir d'incantation que Rimbaud exerça sur moi vers 1915 et qui, depuis lors, s'est quintessencié en de rares poèmes tels que *Dévotion* est sans doute, à cette époque, ce qui m'a valu, un jour où je me promenais seul sous une pluie battante, de rencontrer une jeune fille la première à m'adresser la parole, qui, sans préambule, comme nous faisions quelques pas, s'offrit à me réciter un des poèmes qu'elle préférait : *Le Dormeur du Val*. C'était si inattendu, si peu de saison. »²³⁹

Revenant sur ses pas enchantés en 1962, Breton note au sujet de Rimbaud, en bas de page de la nouvelle édition de *Nadja* :

« Rien de moins, le mot incantation doit être pris au pied de la lettre. Pour moi le monde extérieur composait à tout instant avec son monde qui, mieux même, sur lui faisait grille : sur mon parcours quotidien à la lisière d'une ville qui était Nantes, s'instauraient avec le sien, ailleurs, de fulgurantes correspondances. Un angle de villas, leur avancée de jardin je les « reconnaissais » comme par son œil, des créatures apparemment bien vivantes une seconde plus tôt glissaient tout à coup dans son sillage. »

Parallèlement, Claudel fait la même expérience physiquement surnaturelle en lisant LE texte :

²³⁹ André Breton, *Nadja*, 1929

« Ah ! c'est au mois de mai [18]86, au Luxembourg. Je venais d'acheter la livraison de *La Vogue* où paraissait la première série des *Illuminations*. Je ne peux l'appeler autrement qu'une illumination. Ma vie a été complètement changée par ces quelques fragments parus dans cette petite revue. »²⁴⁰

Et le grand poète catholique d'avouer des médiations étrangères à la grâce et ressortissant du paranormal :

« Une espèce d'hypnose « ouverte » s'établit, un état de réceptivité pure fort singulier. Le langage en nous prend une valeur moins d'expression que de signe ; les mots fortuits qui montent à la surface de l'esprit, le refrain, l'obsession d'une phrase continuelle forment une espèce d'incantation qui finit par coaguler la conscience, cependant que notre miroir intime est laissé, par rapport aux choses du dehors, dans un état de sensibilité presque matérielle. Leur ombre se projette directement sur notre imagination et vire sur son iridescence. Nous sommes mis en communication. C'est ce double état du marcheur que traduisent les *Illuminations*. »²⁴¹

Comme nous l'avons vu, Breton revendique le même ensorcellement. Or, si Claudel et Breton ont été singulièrement frappés à l'identique par le sortilège des *Illuminations*, le premier mouvement s'étant exemplairement chargé d'un magnétisme confinant à l'hypnose des deux âmes conquises, le divorce deviendra irrémédiable lorsque l'un verra dans le maître le point de départ de la sédition, tandis que l'autre le portait avec lui vers la contemplation. Somme toute, l'expérience de la découverte fut en tout point comparable et palpable. On pourrait accroire que le

²⁴⁰ Paul Claudel, *Mémoires improvisées*

²⁴¹ Paul Claudel, Préface aux œuvres d'Arthur Rimbaud, édition Paterne Berrichon, 1912

différent qui les opposera ensuite ne touchait plus à la même matière : Breton rejetant la réflexion de Claudel du côté de la religion comme interprétation mensongère du legs prophétique laissé par Rimbaud. Mais il nous apparaît, très nettement, que le grand écrivain catholique et le chef de file des surréalistes sont demeurés sur le même terrain interprétatif. Entre eux deux, la ligne de partage est bien chez Rimbaud la question de l'Eucharistie ! Et Breton, à son tour, de parler de ce pain divin, mais sur un ton inattendu. Ce que nous révèle Julien Gracq dans son remarquable essai sur le père du surréalisme :

« Il est un mot – mot-clé, mot-force – qui polarise négativement par rapport à l'attraction « luciférienne » tous les champs magnétiques sur lesquels flotte le drapeau de Breton : c'est le mot noir. [...] C'est seulement au fond par une référence lointaine au sacrilège, à la profanation, référence qui n'est jamais tout à fait perdue de vue, que ce terme de « noir » reçoit pour les surréalistes toute la charge galvanique dont on le voit capable. À peine s'en avise-t-on vaguement que les indices accourent en foule. Il n'est pas tout à fait indifférent de remarquer que le premier exégète de Lautréamont, Léon Bloy, « électivement » sensible, il est vrai, à la polarisation dont il a été parlé, le caractérise de but en blanc, et assez bizarrement, comme l'homme qui a apporté « la bonne nouvelle de la damnation ». Et à partir du grand ancêtre, on voit dans cette direction les affinités électives jouer à plein. De ces lignes de force qui à travers Breton irradient le surréalisme, la plus constante est peut-être la fascination quasi automatique exercée par l'acte profanateur. Il est inutile même, tellement elles surabondent, de se donner la peine de chercher dans l'œuvre de Breton et de ses amis les preuves d'une attirance aussi étrange et aussi continuelle – qu'elle éclate en appels vibrants au sacrilège ou que de façon plus convaincante elle affleure subtilement dans la trame de la prose, pour revigorer d'un aiguillon empoisonné une image d'une toute apparente innocuité. On descendrait ainsi

toute une gamme depuis : « Ma femme à la langue d'hostie poignardée » de *L'Union Libre* jusqu'à la reproduction du tableau d'Uccello « La profanation de l'Hostie » qui figure en bonne place dans *Nadja*, et à laquelle renvoie la dernière phrase [...] du *Second Manifeste* (« À bas ceux qui distribueraient le pain maudit aux oiseaux »). Longtemps « tenue » en sourdine la fanfare provocante de cet appel à un anti-dieu éclate enfin sans mesure, avec l'insistance d'un mot de passe, avec la majesté d'une devise inscrite au fronton d'un temple, dans les dernières pages d'*Arcane 17* : « Osiris est un dieu noir ! ». C'est à ce parti délibérément pris de la malédiction, qui a coloré ses manifestations les plus aiguës d'un reflet persistant de « messe noire », que se rattache pour le surréalisme l'obligation (qu'il a esquivée autant qu'il a pu, tout en la proclamant) de dissimuler, de tenter sans cesse, au moins de façon embryonnaire, de ménager dans son action une part de clandestinité, dans sa doctrine une part d'ésotérisme, inséparable historiquement de tout groupe de subversion décidé à retourner contre la religion ses propres armes. »²⁴²

Au titre d'exemple archétypal de contamination du surréalisme par la profanation, citons encore un arrêt sur image d'une scène du film, de Luis Buñel et Salvador Dalí, *L'Âge d'or*. Vous conviendrez aisément du curieux point de focalisation des surréalistes vis-à-vis du pain divin :

« La corolle de tissu n'est pas sans rappeler la forme de l'ostensoir ; pour Dalí et Buñel, il peut s'agir de passer d'un culte ancien à un nouveau – celui de la femme et de l'amour fou, qu'exaltent en effet de nombreuses séquences du film. En raison de la présence au sol d'un objet du culte chrétien, ce plan est l'un

²⁴² Julien Gracq, *André Breton*, éd. José Corti, 1948

de ceux qui provoquèrent de violentes réactions de la part de la Ligue des patriotes et de la Ligue anti-juive, qui saccagèrent la salle du studio 28, le 3 décembre 1930, où était projeté *L'Âge d'or*. La séquence fut accueillie par des cris : « Mort aux juifs ! » et « On va voir s'il y a encore des chrétiens en France ! » »²⁴³

Le pain divin est rabaisé aussi bas que terre, déposé au pied d'une femme éblouissante, dont elle semble recevoir l'hommage et qu'elle outrage de sa beauté.

« – Et l'Idole où tu mis tant de virginité,
Où tu divinisas notre argile, la Femme »²⁴⁴

Ici s'oppose la déesse à Dieu. Ce retour au paganisme antique anima aussi Rimbaud. Ne célébra-t-il pas en des vers païens tout le pléthorique folklore des faunes, des silènes, des ménades et de Vénus, Cybèle, Astarté et Isis ?

« – Ô Vénus, ô Déesse !
Je regrette le temps de l'antique jeunesse,
Des satyres lascifs, des faunes animaux,
Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux
Et dans les nénufars baisaient la Nymphé blonde !
Je regrette les temps où la sève du monde,
L'eau du fleuve, le sang rose des arbres verts
Dans les veines de Pan mettaient un univers !
Où le sol palpitait, vert, sous ses pieds de chèvre ;
Où, baisant mollement le clair syrinx, sa lèvres
Modulait sous le ciel le grand hymne d'amour ;

²⁴³ Gérard Durozoi, *Dada et les arts rebelles*, 2005

²⁴⁴ Rimbaud, *Soleil et chair*

Où, debout sur la plaine, il entendait autour
Répondre à son appel la Nature vivante »²⁴⁵

À croire le poète, la nature était alors plus belle, car l'homme s'y trouvait innocenté de tous les vices qu'exhuma par la suite le morbide christianisme :

« – Oui, l'Homme est triste et laid, triste sous le ciel vaste,
Il a des vêtements, parce qu'il n'est plus chaste,
Parce qu'il a sali son fier buste de dieu,
Et qu'il a rabougri, comme une idole au feu,
Son corps Olympien aux servitudes sales ! »²⁴⁶

Mais, nous semble-t-il, le christianisme n'a pas inventé la mort, et l'antiquité, même mythologique, était frappée de plein fouet par l'échéance fatale. Faut-il se résoudre, comme le suggère Rimbaud, à ne vivre qu'une seule vie, une vie sourde et aveugle à son propre destin ? Une vie circonscrite à l'unique jeunesse ? Pire, le poète accuse l'homme chrétien de vouloir réveiller les morts :

« Oui, même après la mort, dans les squelettes pâles
Il veut vivre, insultant la première beauté ! »²⁴⁷

Le poète désire un bain de jouvence. Oublieux du temps qui s'écoule, il entonne un hymne à la gloire de la divine baigneuse :

« [...] l'immortelle Astarté
Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté
Des flots bleus, fleur de chair que la vague parfume,
Montra son nombril rose où vint neiger l'écume,

²⁴⁵ *Ibid.*

²⁴⁶ *Ibid.*

²⁴⁷ *Ibid.*

Et fit chanter, Déesse aux grands yeux noirs vainqueurs,
Le rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs ! »²⁴⁸

Quel émerveillement ! quel émoi suscite l'*Aphrodité marine* ! Curieusement, la chair transposée sous les tropiques de l'humaine servitude n'offre plus la même condition. Il s'agit toujours d'une sortie de bain, mais les eaux en ruissellent dégouttées, et même nimbée des perles d'ablution, la grâce de vénus s'ankylose d'énormes difformités :

« Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : CLARA VENUS ;
– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus. »²⁴⁹

²⁴⁸ *Ibid.*

²⁴⁹ Rimbaud, *Vénus Anadyomène*

Le poète n'est donc pas dupe des désordres qu'opère la Nature (tant vantée) sur les corps sortis de son sein. Serait-il redevenu ce chrétien morbide qu'il fustigeait quelques vers auparavant ?

Enfin, de quelle nature est donc cette Nature chantée par les poètes païens ?

« Cette éternelle Nature, que Lucrèce, le matérialiste, invoquait lui-même sous le nom de Vénus Céleste, a été préférablement nommée Cybèle par Julien, Uranie ou Cérès par Plotin et Porphyre ; – Apulée, lui donnant tous ces noms, l'appelle plus volontiers Isis ; C'est le nom qui, pour lui, résume tous les autres ; c'est l'identité primitive de cette reine du ciel, aux attributs divers, au masque changeant ! »²⁵⁰

Faut-il, ici, dévoiler Isis ? Rappelons que l'antiquité masquait les traits de la voluptueuse déesse statufiée. Ce qui se laissait voir donnait assez à croire que le visage fût divin... Le gage des charmes supérieurs des jambes, du bassin et du buste suffisait amplement à exalter l'imagination des idolâtres. Et ce visage voilé n'en devenait que plus mystérieux encore. Et le culte de s'affairer jusqu'à l'extase autour de la déesse interdite aux regards.

« Les prêtres, dans les temples d'Égypte, plaçaient, auprès de ton image, la statue voilée d'Isis, la figure de la Création ; sur le socle, ils avaient inscrit ces paroles : « Je suis ce qui est, ce qui fut, ce qui sera : personne n'a soulevé le voile qui me couvre. » Sous la transparence du voile, dont les couleurs éclatantes suffisaient aux yeux de la foule, les initiés pouvaient seuls pressentir la forme de l'énigme de pierre, et, par intervalles, ils la surchargeaient encore de plis diaprés et mystérieux pour mettre de

²⁵⁰ Gérard de Nerval, *Isis*, 1851

plus en plus le regard des hommes dans l'impuissance de la profaner. Mais les siècles ont passé sur le voile tombé en poussière ; je franchirai l'enceinte sacrée et j'essaierai de regarder le problème fixement. »²⁵¹

Le jeune Arthur semble avoir épousé cette idéale quête du secret regard de la déesse masquée. Serons-nous tentés d'apprendre jusqu'où il a poussé l'audace ? Il nous avoue lui-même sa terrifiante découverte :

« J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans un sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi. »²⁵²

Ce jour-là, l'enfant est mort. Il n'entendra plus le chant du coq faire vibrer son cœur à l'aube, morte, elle aussi. Notons que pour

²⁵¹ A. de Villiers de l'Isle-Adam, *Isis*, 1862

²⁵² Rimbaud, *Aube*, in *Illuminations*

le jeune Arthur, le coq était l'image vivante de Dieu et son appel promesse radieuse :

« Le Bonheur ! Sa dent, douce à la mort, m'avertissait au chant du coq, – *ad matutinum*, au *Christus venit*. »²⁵³

Mais une fois le voile soulevé et entraperçue la satanique face, la terreur s'empare de l'âme du *Voyant*.

Imaginez-vous un peu croyant étreindre une pin-up et vous retrouvant empêtré avec la créature Isis d'une des toiles abominables de Hans Ruedi Giger ! C'est le saut abyssal de Marilyn Monroe à Marylin Manson ! Cybèle... si laide !

« Je regrette le temps de la grande Cybèle », croyais-tu pouvoir déclamer sans offenser ton âme précieuse. Adieu poésie, ton aube est devenue crépusculaire. On comprend que le poète ait fui... loin... le plus loin possible de l'écriture hostile au bonheur jadis éprouvé.

« Mgr Jarousseau, évêque de Harrar (Ethiopie), se rappelle en 1932 cette confession du jeune homme étrange : « des écarts d'imagination l'auraient poussé jadis à la *glorification du mal*. » Ce n'est pas le vicaire des Gallas qui s'exprime de cette façon, c'est la voix même d'Arthur Rimbaud [...]. Et quand Isabelle Rimbaud écrit (en 1897) que son frère « se félicitait de n'avoir pas continué l'œuvre de jeunesse parce que *c'était mal* », nous devons entendre pleinement la voix d'Arthur dans la sienne, et la croire sur parole – parce qu'Isabelle ne pouvait pas connaître alors la déclaration de Mgr Jarousseau. »²⁵⁴

²⁵³ Rimbaud, *Une saison en enfer*

²⁵⁴ Alain Borer, *Arthur Rimbaud, l'heure de la fuite*, éd. Gallimard, 1991.

Alors, qui, de Claudel ou de Breton, avait vu juste ? Il semblerait, malheureusement, que ce fût Breton. En l'occurrence, l'artiste que fut Rimbaud ressortissait du « dieu noir » d'*Arcane 17*. Osiris n'était-il pas l'époux d'Isis !

**L'école littéraire
de l'Aube Dorée**

La secte compte un Nobel

« Aux falaises de Moher, dans le comté de Clare, formidables géants noirs et sinistres, [...]. Des mouettes par milliers volent tout autour avec des cris qui ressemblent à des plaintes humaines et qui dans ce paysage dantesque font songer aux âmes perdues. Plus tard à Thoor Ballylee où Yeats, en un jour d'humeur médiévale, a acquis en 1917 une tour des plus anciennes. On y monte par un très étroit escalier de pierre fort difficile, mais voici la récompense : au second étage, une grande fenêtre s'ouvre sur de l'eau et nous fait pousser un cri de ravissement. C'est en soi un poème. Des amis de Yeats ont dit son amour des attitudes et son snobisme, mais le résultat en a été une œuvre admirable où l'Irlande s'est reconnue, bien qu'il fût en partie anglais et de formation protestante. Nous avons eu à ce sujet une chaude discussion avec John qui ne l'aime guère » (Julien Green, *Journal*, 1975).

La secte que nous dénonçons ici est la trop fameuse *Golden Dawn*, société secrète anglaise de la fin du XIXe siècle. Dans notre titre de chapitre, le prix Nobel associé à cette « Aube Dorée » n'est autre que le célèbre poète irlandais William Butler Yeats. La convergence entre ésotérisme et littérature tient lieu de véritable culte au sein de cet ordre hermétique, si l'on en juge par le nombre d'écrivains affiliés : Arthur Machen (*Le grand dieu Pan*), H. Rider Haggard (*She*), Bram Stoker (*Dracula*), Sax Rohmer (*Fu Manchu*), Algernon Blackwood (*Le Camp du Chien*), Robert Louis Stevenson (*Docteur Jekyll & Mr Hyde*), Gustav Meyrink (*Le Golem*), Jules Bois (*Les Noces de Sathan*), sans oublier notre prix Nobel 1923, Yeats.

Pure curiosité, direz-vous, que cet engouement d'auteurs pour l'étrange, pour l'étrange dispensé par la secte. Mais est-il avéré que leurs œuvres étaient déjà affirmées alors qu'ils fréquentaient les cercles occultes ? Non moins que certain... il semblerait même, pour la plupart des écrivains mentionnés, que l'enseignement de

l'Aube Dorée ait été un révélateur, un catalyseur, une source et un guide pour leur imagination.

« Désespérant de l'efficacité des moyens normaux, Yeats envisagera d'utiliser ceux de la tradition ésotérique. J'ai déjà signalé qu'on le trouve, dans l'entre-deux-guerres, grand-maître d'une secte néo-rosicrucienne. »²⁵⁵

Nous verrons en quoi, non seulement les thèmes, mais la méthode d'écriture elle-même, s'en trouvèrent modifiés et sortirent de la secte comme modelés. Nous osons ici parler d'un moule d'écriture, de cette langue étrange et énigmatique, l'énochien. À ce double titre de l'imprégnation et de la restitution de la science énochienne, l'écriture de Yeats surabonde en motifs ! Mais laissons le Nobel nous expliquer cela lui-même :

« Je voyais souvent dans la salle de lecture du British Museum un homme de trente-six ou trente-sept ans, habillé de velours brun, au visage émacié et résolu, au corps athlétique, et qui m'apparut, avant que j'apprisse son nom ou que je connusse la nature de ses études, comme une figure de roman. Je ne tardais pas à lui être présenté, où et par quel homme ou quelle femme je ne m'en souviens pas. Il s'appelait Liddell Mathers, mais il devait devenir, sous l'influence du Mouvement celtique, McGregor Mathers, puis McGregor tout court. Il était l'auteur de la « Cabbale dévoilée », et il n'avait que deux sujets d'étude, la magie et la théorie de la guerre, car il se croyait un chef militaire né, et pour ainsi dire l'égal en sagesse et en puissance du Juif immémorial. Il avait copié au British Museum une foule de manuscrits sur les rites et la doctrine de la magie, il devait en copier une foule d'autres dans

²⁵⁵ Léon Thoorens, *Panorama des littératures*, chapitre sur la Grande-Bretagne, 1967

les bibliothèques du continent, et ce fut surtout grâce à lui que j'entrepris certaines études et certaines expériences qui allaient me convaincre que les images jaillissent devant l'œil de l'esprit d'une source plus profonde que la mémoire consciente ou subconsciente. [...] Il m'avait parlé la première fois qu'on nous avait présentés l'un à l'autre, je crois, d'une Société qui déclarait parfois s'appeler – elle portait un autre nom parmi ses membres – les « Étudiants hermétiques » ; en mai ou juin 1887, je fus initié à cette Société dans un atelier de Charlotte Street, et, étant à un âge des plus réceptifs, façonné et retranché du monde. »²⁵⁶

Mathers, alias McGregor, n'est autre que le fondateur de cette secte, qui deviendra illustre sous le nom de fronton pompeux de Hermetic Order of the Golden Dawn. Et cette secte est bel et bien celle que Yeats appelle « Société des Étudiants hermétiques », mais qu'il déclare aussi plus connue de ses membres sous une autre appellation, promise, quant à elle, à une postérité retentissante : l'Aube Dorée. Yeats fut en effet, comme il l'indique, initié à Londres en 1887, au Temple n° 3, dit d'Isis-Urania ; c'est-à-dire, aux tout débuts de la fondation de la secte. Les mystérieux temples n° 1 et n° 2 se trouvaient en Allemagne, d'où les ordres émanaient secrètement, Mathers en étant le seul dépositaire et intermédiaire.

« Un jour que Mathers m'avait dit qu'il rencontrait ses maîtres dans quelque grande foule, et qu'il les reconnaissait pour des esprits à cause d'un choc électrique au cœur, je lui demandai comment il savait qu'il n'était pas victime d'une hallucination ou d'une erreur. Il me répondit : j'ai reçu la visite de l'un d'entre eux l'autre soir, je suis sorti avec lui, et je l'ai suivi dans cette petite ruelle. J'ai trébuché sur le garçon laitier, et le garçon laitier s'est

²⁵⁶ W.B. Yeats, *Le Frémissement du Voile*, 1922 (trad. par Pierre Leyris)

mis en rage en disant que l'homme qui allait devant moi avait déjà trébuché sur lui avant moi. »²⁵⁷

Oups ! quelle preuve !

Il va sans dire que cette affiliation cachée au-delà du *Channel* restera toujours indéchiffrable et inaccessible. D'où et de qui provenaient les rituels et les desseins de la secte ? D'aucuns parleront de « Supérieurs Inconnus »... Quant à Yeats, totalement immergé dans cette atmosphère de magie délétère, il découvre la puissance des images envoyées et enseignées par les « Maîtres Secrets ».

On l'avait pourtant mis en garde, comme il le raconte, contre de telles expériences :

« Je rencontrais un vieux clergyman à cheveux blancs de l'Oxfordshire, l'individu le plus enclin à la panique que j'ai jamais connu, bien que Mathers l'eût présenté en ces termes : Il nous relie aux grands adeptes de l'Antiquité. Ce vieil homme me prit à part pour me dire : J'espère pour vous que vous n'invoquez jamais les esprits... c'est une chose très dangereuse. Je me suis laissé dire que les esprits planétaires eux-mêmes finissent par se retourner contre nous. »²⁵⁸

Avec ce témoignage, plusieurs remarques s'imposent : de une, Yeats ne suivra pas le sage conseil, loin de là... de deux, ce vieux clergyman est un personnage identifié de la saga de la secte ; en effet, ce serait lui, qui, par hasard, en 1884, dans une petite librairie de Londres, aurait déniché un manuscrit chiffré, dont le

²⁵⁷ *Ibid.*

²⁵⁸ *Ibid.*

contenu, parvenu entre les mains de Mathers, fournira le prétexte à la fondation de la secte. Décodé, ledit manuscrit, rédigé en énochien (?) – nous verrons plus loin de quoi il s’agit –, devait révéler l’adresse d’une mystérieuse correspondante allemande, une dénommée Anna Sprengel, première des « Supérieurs Inconnus » contactés. Mais tout ceci reste suspect et demeure pour le moins confus, ce que Yeats reconnaît benoîtement :

« La fondation de cette société, qui eut lieu voici une quarantaine d’années, demeure presque aussi obscure que celle d’une ancienne religion. »²⁵⁹

Quoi qu’il en soit, Yeats se plonge à corps perdu dans ce flot d’influences mentales ornées de symboles, d’alphabets secrets et d’images :

« Peu après ma première rencontre avec Mathers, il connut une période de brève prospérité en devenant pour deux ou trois ans conservateur d’un musée privé à Forest Hill et en épousant une femme jeune et belle qui était la sœur d’Henri Bergson [le célèbre philosophe !]. Sa maison de Forest Hill devint bientôt un lieu de rencontre romantique pour un petit groupe, Florence Farr – elle aussi avait été initiée –, moi, et une douzaine de disciples comme moi. Je crois que c’est elle, sa curiosité étant insatiable, qui fit courir certaine histoire de prodige, et cela en se moquant et en s’émerveillant tout ensemble. Mathers l’avait emmenée en promenade dans un champ plein de moutons et lui avait dit : Regardez ces moutons. Je vais imaginer être un bélier, et aussitôt tous les moutons s’étaient mis à lui courir après. Un autre jour il avait essayé d’apaiser un orage en traçant des symboles en l’air avec une épée maçonnique, mais l’orage ne s’était pas apaisé. Puis

²⁵⁹ *Ibid.*

venait la merveille des merveilles. Il lui avait donné un morceau de carton sur lequel on voyait un symbole géométrique en couleur et il lui avait dit de l'appuyer contre son front, sur quoi elle s'était trouvée en train de marcher sur une falaise qui dominait la mer, avec des mouettes criant au-dessus de sa tête. [...] Un autre disciple raconta une histoire semblable, et bientôt ce fut mon tour. Mathers me donna un symbole de carton et je fermai les yeux. La vision vint lentement, il n'y eut pas de miracle soudain comme si l'obscurité avait été coupée au couteau, car ce miracle-là est le privilège des femmes, mais devant moi surgirent des images mentales que je ne pouvais maîtriser : un désert et un titan noir qui se hissait des deux mains du milieu d'un amas de ruines antiques. » ²⁶⁰

Un titan noir ?... Hideuse vision initiale... mais non la dernière. Yeats passe maître dans l'art dispensé par la secte d'évoquer en images la puissance des Esprits supérieurs.

« Je fus bientôt maître du système symbolique de Mathers. » ²⁶¹

Et c'est ici qu'intervient la magie énochienne. Elle est à la base de l'enseignement de la secte et a pour origine le fameux (pour ne pas dire fumeux) manuscrit chiffré. Ce manuscrit, outre l'adresse d'une « Supérieur Inconnue », contenait des tablettes énochiennes, rédigées autrefois par le célèbre savant de l'époque élisabéthaine, John Dee (1527-1608) ; ce dernier en aurait reçu le dépôt par le truchement de son médium Edward Kelley (1555-1595). Il ne s'agissait rien de moins que de la révélation par les anges eux-mêmes de la langue des anges : l'énochien. Et le contenu des tablettes énochiennes de John Dee est identique, il va sans dire, à

²⁶⁰ *Ibid.*

²⁶¹ *Ibid.*

celui du manuscrit exhumé par le clergyman cité plus haut par Yeats. Et le serpent se mord la queue : le langage des anges ou énochien, du nom du Patriarche biblique Énoch, ravit au Ciel ²⁶², se voit restitué pour quelques privilégiés au sein de la secte, véritable tabernacle sacré de la « Mane des Esprits ».

C'est énorme, certes, mais beaucoup y ont cru, à commencer par Yeats ; et beaucoup continuent d'y croire : la GD possède encore des adeptes, ou tout au moins, des nostalgiques de sa supposée science secrète.

L'exercice type pratiqué par Yeats et Florence Farr est donc nettement identifié à cette magie énochienne dont nous venons de retracer l'origine. Deux chercheurs actuels, Marco Pasi et Philippe Rabaté, en ont même précisé l'énoncé dans un article copieux, dont nous nous permettons de citer le passage relatif suivant en concordance parfaite avec le texte de Yeats au sujet de son expérience des symboles :

« La pratique de la clairvoyance est un exemple intéressant. À l'aide de techniques de concentration et de visualisation, il s'agissait pour l'opérant d'explorer une dimension imaginaire, censée pourtant avoir une réalité objective. Pour l'expérimentateur la nature de ce rêve éveillé entretenait une véritable relation avec le symbole employé. Le support de cette clairvoyance était l'une des cases des Tours de Guet [autre nom donné aux tablettes énochiennes de Dee] transformé en symbole tridimensionnel. On plaçait au sommet tronqué de chaque pyramide la lettre du carré [tiré de la tablette] et chaque face de la pyramide se voyait attribuer un élément, une lame du Tarot, un signe du zodiaque et un symbole planétaire. L'usage des lettres énochiennes lors de

²⁶² Genèse, 5.24

cette pratique était censé permettre l'exploration du monde élémental révélé à Dee. Les créateurs de cette pratique adaptèrent une pratique magique autour des lettres énochiennes affirmant qu'elles étaient plus des sceaux que de simples lettres. Cette technique connut un succès si grand qu'un sous-groupe appelé la Sphère fut constitué au sein de la Golden Dawn. Florence Farr (1860-1917), alors à la tête de ce groupe, entreprit durant l'été 1901 l'exploration astrale de l'alphabet énochien afin de faire toute la lumière sur son origine. »²⁶³

Origine angélique ou démoniaque ? Question de poids et de mesure.

Or, dès le XVII^e siècle, le premier éditeur des tablettes magiques de Dee, un dénommé Meric Casaubon semble pencher pour l'interprétation la plus inquiétante. Dans sa préface de *A True and Faithful Relation of What passed for many Yeers Between Dr. John Dee and Some Spirits* (publié en 1659 à Londres), Casaubon semble admettre la réalité de la langue énochienne, mais la déclare aussitôt d'inspiration diabolique. Les esprits qui parlèrent à Dee ne seraient donc pas des anges, mais des démons !

On retrouve chez Paul Foster Case (1884-1954), qui fut dirigeant d'une branche américaine bâtarde de la Golden Dawn dans les années 1920, ce doute terrible au sujet de l'origine de la langue énochienne :

« Je sais bien sûr que le langage Énochien est sonore et donc puissant ; mais je veux être certain de ce que j'invoque, et sûr de ce qui arrive aux autres qui pratiquent la magie sous ma direction.

²⁶³ *Langue angélique, langue magique, l'énochien*, in *Politica Hermetica* n°13, 1999

[...] Il semble difficile de croire que le langage Énochien ne vient pas de sources Qliphotiques. »²⁶⁴

Qliphotiques ? c'est-à-dire, négatives, néfastes...

Qliphotique, également, ce « titan noir » aperçu par Yeats lors d'une séance consacrée aux symboles énochiens. À son tour, de ce titan noir, que nous avoue avoir reçu le poète ?

« Ange noir, brûlant du désir
D'exclure toute pénitence,
Ange malin qui à mon âme
Fais si subtile violence !
Ton cœur jaloux, en tout délice
Instille un désir torturant :
Même la musique argentine
Se mue en brasier suffocant.
Tu changes les Muses gracieuses
En Furies, ô mon Ennemi !
Toute beauté, tu la consumes
Dans l'ardeur d'une extase impie.
Tu peuples le pays des rêves
De mille angoissantes terreurs,
Le sommeil semble ne plus être
Qu'un flot torrentiel de vains pleurs. »²⁶⁵

Tel est l'effroyable constat de l'héritage des visions acquises un jour dans la secte. L'Aube dorée devient crépusculaire...

²⁶⁴ Cité par Daniel Wagner, in *La Golden Dawn et ses descendants*, in *Revue l'Originel* n°2, 1995

²⁶⁵ Poème inséré dans *Le Frémissement du Voile*

De fait, Yeats finira par quitter la secte. Ce n'est pas pour autant qu'il se sentira libéré. L'emprise se poursuivra. Les expériences aux limites du réel recommenceront de plus belle par l'entremise d'une personne proche, très proche... En 1917, Yeats épouse la jeune Georgie Hyde-Lees :

« L'après-midi du 24 octobre 1917, quatre jours après mon mariage, ma femme fit mon étonnement en s'essayant à l'écriture automatique. Ce qui vint en phrases décousues, d'une écriture presque illisible, était si passionnant, parfois si profond, que je la persuadai de consacrer une heure ou deux chaque jour à l'écrivain inconnu, et qu'après une demi-douzaine d'heures de cette nature, j'offris de passer le reste de ma vie à expliquer et à relier ces phrases éparses. »²⁶⁶

Désormais, c'est au sein de son propre couple que se déploiera son activité d'occultiste. Sa jeune épouse fait office de médium. Elle est pour lui, un Kelley femelle. Ayant ainsi directement communication des Esprits Supérieurs, le recours à la secte est devenu, de fait, superflu. Et le mode de communication devient par la suite plus direct encore :

« Ma femme, qui dormait depuis quelques minutes, se mit à parler dans son sommeil et, à partir de ce moment-là, toutes les communications nous parvinrent de cette manière. Mes instructeurs ne semblaient pas parler de là où elle dormait, mais comme d'au-dessus de son sommeil, comme si celui-ci eût été un flot sur lequel ils voguaient. »²⁶⁷

²⁶⁶ W.B. Yeats, *A Vision*, 1925

²⁶⁷ *Ibid.*

Ces événements forment la trame de quelques-uns des poèmes hermétiques de l’auteur. Au fil des rimes, l’expérience médiumnique se décline majestueusement sous les couleurs d’un Orient mythique : Ici, il est Salomon et sa femme revêt les traits de la reine de Saba dans *Salomon et la sorcière* ; là, il est Kusta-Ben-Luka, à la cour des Omeyyades, et son épouse se retrouve placée auprès de lui dans son harem, au cours du long poème du *Don de Haroun Al-Rachid*.

Ici, elle est sorcière, évocatrice inquiétante et active :

« La nuit dernière, Là où sous la lune sauvage
Je m’étais allongée sur l’herbeux matelas,
Le grand Salomon entre mes bras,
Soudain je poussai un cri dans une langue étrange,
Ni la sienne, ni la mienne
[...]

La lune d’instant en instant se fait plus pressante :
Ô Salomon ! essayons encore. »²⁶⁸

Là, soumise et inconsciente, en proie à des forces supérieures :

« Par une nuit sans lune,
Je m’étais assis à un endroit d’où je pouvais voir sa silhouette
endormie,
Et j’écrivais à la lumière de la chandelle ; mais sa silhouette
remua,
Et dans la crainte que ma lumière ne troublât son sommeil,
Je me levai pour la masquer par quelque écran de toile.
J’entendis sa voix : Retourne-toi, que je puisse exposer
Ce pour quoi tes épaules se sont voûtées et ont pâli tes joues.

²⁶⁸ *Salomon et la sorcière* (Trad. Jean-Yves Masson)

Et je vis qu'elle s'était assise toute droite sur la couche ;
Était-ce elle-même qui parlait ou quelque Djinn éminent ?

Je dis qu'un Djinn parlait. Toute une heure durant
Elle sembla l'érudit et moi l'enfant

[...]

La voix s'apaisa,

Et elle s'étendit sur sa couche et dormit,

Mais s'éveilla à la première lueur du jour, se leva

Et fit le ménage dans la maison en chantant à l'ouvrage

Dans une ignorance enfantine de ce qui s'était passé.

Une douzaine de nuits d'un sommeil naturel, et puis

Lorsque la pleine lune à son zénith flotta dans le ciel,

Elle se leva, et, les yeux puissamment clos par le sommeil,

Marcha par toute la maison. Sans qu'elle me remarque ni ne me
sente,

Je l'enveloppais dans une pèlerine, et, elle,

Courant à demi, glissa jusqu'aux premiers sillons du désert

Et en ce lieu traça sur le sable ces emblèmes

Que je ne cesse d'étudier et d'admirer jour après jour,

Se servant de son doigt immaculé. Je la ramenai endormie,

Et une nouvelle fois elle se leva et fis le ménage dans la maison,

Dans une ignorance enfantine de tout ce qui s'était passé. »²⁶⁹

Yeats possède donc une possédée à domicile ! Il ne doute pas
alors de l'importance historique de sa mission de commentateur
de ces choses sublimes :

« Kusta Ben Luka est mon nom. J'écris à
Abd Al-Rabban ; jadis le compagnon de mes débauches,
À présent docte Trésorier de bon Calife,
Et je crains les oreilles indiscrètes.

²⁶⁹ *Don de Haroun Al-Rachid* (Trad. Jean-Yves Masson)

Porte cette lettre
À travers la grande galerie de la Maison du Trésor
Où sont suspendues les bannières des Califes, couleur de nuit
Mais brillantes comme les broderies de la nuit,
Dans l'attente des fanfares de la guerre ; passe la petite galerie ;
Passe devant les livres d'érudition de Byzance
Écrits en lettres d'or sur des pages teintes de pourpre,
[...]
Arrête-toi devant le Traité de Parménide
Et cache-la à cette endroit : les Califes, en effet, jusqu'à la fin du
monde
Ne manqueront pas de le garder intact comme il font pour ce
chant,
Si grand en est le renom.
Lorsque le temps convenable aura passé,
Ce parchemin révélera à quelque homme savant
Un mystère. »²⁷⁰

Prétention extraordinaire, établie sur le sentiment orgueilleux
d'être le dépositaire d'une révélation encore vierge :

« Vinrent des vérités sans pères, vérités qu'aucun livre
Parmi les livres que j'ai lus, dont je n'ai fait le compte,
Que nulle pensée sortie de son esprit ou du mien n'enfantèrent
Nées d'elles-mêmes et de haute naissance, vérités solitaires,
Ces terribles et implacables lignes droites
Qui parcourent l'errance végétative des rêves. »²⁷¹

Mais la pratique semble avoir démenti l'audacieuse assurance
exprimée par le poète. Dans la préface de *A vision*, livre consacré

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ *Ibid.*

à l'étude des messages transmis à travers son épouse, Yeats avoue rencontrer quelques difficultés au cours des échanges :

« Chaque fois que je recevais un certain signal, je préparais crayon et papier. [...] Excepté quand ils abordaient un nouveau sujet, ce qu'ils faisaient en prononçant ou en écrivant une douzaine de phrases qu'aucune question n'avait appelées, je devais toujours questionner, et chaque question devait être issue d'une réponse antérieure et se rapporter au sujet choisi. [...] Je me faisais constamment reprocher le vague et le caractère confus de mes questions, mais je ne pouvais mieux faire parce que, bien qu'il eût été clair, dès le début que leur exposé procédait d'une conception géométrique unique, ils m'empêchaient de la saisir. »

272

Tromperie ! Yeats s'est étreint lui-même, voilà tout. Il fut dupe de ses propres images !... Le poète, en un aveu inconscient, le dit très simplement dans le passage ci-dessous, quoi qu'il continue à accorder la paternité de son texte aux esprits :

« L'écrivain inconnu emprunta son premier thème à *Per amica silentia lunae*, qui venait d'être publié. J'avais fait une distinction entre la perfection qui résulte du combat d'un homme avec lui-même et celle qui résulte d'un combat avec les circonstances, et sur cette simple distinction il échafauda toute une classification des hommes selon qu'ils étaient l'expression plus ou moins complète de l'un ou l'autre type. Il étaya sa classification à l'aide d'une série de symboles géométriques et mit ces symboles dans un ordre qui répondait à la question que j'avais posée dans mon essai en demandant si un prophète ne pourrait pas cocher sur un calendrier la naissance d'un Napoléon ou d'un Christ.

Manifestement, un système symbolique, étranger à ma femme comme à moi, attendait de recevoir expression, et quand je demandai combien cela prendrait de temps, il me fut dit : Des années »²⁷³.

Et les symboles et la problématique en jeu appartiennent au poète et non aux esprits en visite chez les Yeats. Et notre Nobel se trompe lourdement lorsqu'il attribue la paternité de son propre fond à un « génie » extérieur. Loin de nous, cependant, de nier ici la part d'influence des esprits dans la révélation à lui-même du système en germe chez l'auteur de *A Vision*.

Confusément, les esprits agissent comme un miroir, renvoyant au Narcisse en leur présence ses propres réflexions, l'enfermant ainsi en lui-même, rétrécissant et contrôlant de la sorte, sournoisement, le développement de sa vie spirituelle. Car seul le Christ est la Voie, la Vérité et la Vie²⁷⁴. Toute autre école renvoie inmanquablement à l'orgueil de soi et à la régression contemplative de son propre discours. L'œuvre du Nobel nous apparaît alors sans grandeur d'Au-delà. Ce n'est que du Yeats par Yeats.

On peut cependant s'interroger sur une possible lucidité, venue peu à peu au fil du temps, ou survenue par moment seulement, transparaissant dans tel ou tel passage de l'œuvre. Mais cette lucidité, loin d'épouser le Christ, semble plutôt se faire tristesse et commander une vision contraire aux promesses évangéliques.

« Sûrement quelque révélation est pour bientôt ;
Sûrement l'Avènement Second est pour bientôt.

²⁷³ *Ibid.*

²⁷⁴ Saint Jean, 14.6

L'Avènement Second ! À peine ai-je produit ces mots
Qu'une vaste image puisée au Spiritus Mundi
Trouble ma vue : quelque part, dans les sables du désert,
Une forme au corps de lion, à tête d'homme,
Au regard sans expression et sans pitié comme le soleil,
Meut lentement ses cuisses tandis que tout autour
Titubent sur le sol les ombres des oiseaux indignés du désert.
L'obscurité retombe ; mais je sais à présent
Que vingt siècles d'un sommeil de pierre
Excédés par le balancement d'un berceau,
Viennent de se changer en cauchemar,
Et quelle bête brute, enfin revenue l'heure,
Se traîne vers Bethléem pour y voir le jour ? »²⁷⁵

La dupe satisfaite de son œuvre s'efface devant le prophète luciférien ! C'est l'approche de la Bête de l'Apocalypse qu'il invoque ici au rythme envoûtant d'une versification de conjuration (dans les deux sens du terme, l'effroi et la fascination s'entremêlant, repoussant et accueillant tout à la fois le monstrueux dessein).

Cette schizophrénie littéraire, d'une extrême licence poétique, est illustrée dans *La Rose secrète*, où Yeats assume deux rôles successifs et qui ne cessent de se répondre : il est à la fois Owen Aherne, fervent catholique, homme intègre et objectif, et Michael Robartes, nature subjective et inquiète, initiée aux mystères païens. Personnification duelle de la lutte intérieure ?

Et Yeats de s'interroger sur le combat spirituel en jeu chez certains de ses contemporains qui l'ont marqué :

²⁷⁵ *L'Avènement Second* (Trad. Jean-Yves Masson)

« Coleridge et Rossetti, bien que son morne frère l'eût persuadé un jour qu'il était agnostique, ont été des dévots chrétiens, et Stenbock et Beardsley le furent vers la fin de leur vie, et Dowson et Johnson le furent toujours ; mais je crois que cela ne fit qu'approfondir leur désespoir et multiplier leurs tentations. »²⁷⁶

Pour Beardsley, nous avons vu contre quelles forces obscures il lui fallut lutter. Sa mort fut héroïque. Pour Yeats, le combat semble cependant mal engagé, et l'ébauche qu'il en trace nous pousserait plus à croire avec lui au triomphe du désespoir qu'à la victoire du Christ sur toutes ténèbres.

« Pourquoi ces âmes étranges naissent-elles partout aujourd'hui, avec des cœurs que le christianisme, tel que l'Histoire l'a façonné, ne peut plus satisfaire ? Nos lettres d'amour épuisent notre amour ; aucune école de peinture ne survit à sa fondation, chaque touche du pinceau épuise l'impulsion ; le préraphaélisme a eu quelque vingt ans, l'impressionnisme trente peut-être. Pourquoi devrions-nous croire que la religion ne peut jamais ramener son antithèse ? Est-il vrai, comme Mallarmé l'a dit, que notre atmosphère est troublée par le frémissement du voile du Temple. »²⁷⁷

Le voile du Temple a été déchiré ! L'Évangile le dit : « Et voici que le voile du Sanctuaire se déchira en deux, du haut en bas. »²⁷⁸ Aussi, la ruine du Temple par les légions de Titus dévoile-t-elle le mystère Pascal, à travers lequel resplendit le Corps ressuscité du Sauveur, nouveau temple de l'humanité divinisée.

²⁷⁶ *Le Frémissement du Voile*

²⁷⁷ *Ibid.*

²⁷⁸ Matthieu, 27.51

Hélas, Yeats, bien que catholique, a trop fréquenté les cercles occultistes (les théosophes de Mme Blavatsky²⁷⁹ et les énochiens de la GD), et, prisonnier de leurs *gyres*, son esprit a conçu une autre révélation, en-deça du mystère chrétien, ou en opposition antithétique totale avec lui (*Demon est Deus Inversus* n'était-il pas le *nomen* d'initié de Yeats à la GD ?) ; et c'est le voile d'Isis qu'il a malheureusement soulevé : *A Vision of horror* !

« Jamais l'homme à qui j'aurais dévoilé ma beauté ne pourra chasser de son esprit mon image. Voilà pourquoi, même au milieu de ces sauvages, je reste cachée, de peur qu'ils ne me fassent un affront et que je les tue. Maintenant insistes-tu encore ?

Je veux te voir, m'exclamai-je, l'ardeur de la curiosité surmontant toute prudence.

Elle leva ses bras blancs et arrondis – jamais je n'avais vu des bras semblables ! – et lentement, très lentement, elle défit les quelques agrafes qui soutenaient sa coiffure ; puis les longs voiles enveloppants se détachèrent de ses cheveux et glissèrent d'une seule masse sur le sol.

[...] Mes yeux s'arrêtèrent, fixés sur le visage et – que l'on ne m'accuse pas de faire du roman ! – je reculai aveuglé et stupéfait. On m'avait parlé de la beauté des êtres célestes : je la voyais en réalité. Mais cette beauté, en dépit de sa splendeur, était perverse, du moins plutôt me semblait-elle perverse en ce moment, et impossible à décrire, tout à fait impossible. Existe-t-il, l'homme capable de donner seulement une idée formulée de ce que je voyais ? Parlerai-je des grands yeux mobiles, du noir le plus profond quoique le plus doux ; parlerai-je du visage, du large et noble front à demi recouvert par une opulente chevelure ; de la finesse des traits ? Mais si parfaits, si incomparablement parfaits que fussent ces traits, la beauté de Elle ne résidait pas en eux

²⁷⁹ Dont le maître ouvrage a pour titre *Isis dévoilée* !

seulement ; elle émanait si je puis dire, d'une majesté, d'une grâce souveraines, empreintes de divinité, de puissance adoucie, et qui nimbaient cette figure radieuse comme d'une éclatante auréole. Aurais-je jamais soupçonné ce que pouvait être la Beauté poussée jusqu'au sublime – encore que cette sublimité fût ténébreuse et infernale – et que d'une gloire qui n'était pas toute céleste, cette beauté ne rayonnât pas moins ! »²⁸⁰

²⁸⁰ H. Rider Haggard, *She*, (éd. Néo, trad. J. Hillemacher)

Machen et les Archers

Arthur Machen est né le 3 mars 1863 à Caerleon-on-Usk, au Pays de Galles. Il y grandira. Depuis le presbytère isolé de Llanddewi, il découvre peu à peu tout le comté de Gwent lors de longues promenades. Son imagination se nourrit des légendes de ce pays de campagnes reculées et préservées. Il conservera toute sa vie pour ces paysages une impression persistante d'étrangeté, à partir de laquelle il se persuadera qu'un petit peuple d'une grande malignité y a élu son domicile et s'y prête encore, sournoisement, à toutes sortes de maléfices. Aussi assimile-t-il aux histoires de fées et de changelins du folklore local d'authentiques faits divers inexplicables, qui constituent la trame de nombre de ces fabuleux récits fantastiques.

Mais avant de plonger plus avant dans l'œuvre fantastique d'Arthur Machen, revenons un moment sur le point de focalisation de notre tête de chapitre : à savoir, l'école littéraire de l'Aube Dorée. En effet, à l'instar de Yeats, Machen, lui aussi, adhéra à l'énigmatique secte. Son œuvre, également, à n'en pas douter, y puise des figures pour le moins curieuses... Les écrivains de la secte semblent tous apparemment suivre un itinéraire initiatique commun. Comme nous allons le voir, le chemin en est balisé, incontestablement fléché... Et c'est Yeats qui va nous en ouvrir la piste :

« Comme Arthur Symons et moi devions séjourner avec Mr Edward Martyn au château de Tulira, dans le comté de Galway, je décidai que c'était là que je ferais mon invocation à la lune. Je la fis nuit après nuit avant de me coucher, et au bout de pas mal de nuits, huit ou neuf peut-être, je vis entre sommeil et veille, comme au cinéma, un centaure galopant et, un instant

après, une femme nue d'une incroyable beauté, debout sur un piédestal et tirant une flèche à une étoile. [...]. Le lendemain matin, avant de petit déjeuner, Arthur Symons m'emmena sur la pelouse pour me réciter un fragment de poème, le seul poème qu'il eût jamais écrit en rêve. Il avait rêvé la nuit précédente d'une femme extrêmement belle, mais habillée et sans arc ni flèche. Quand il retourna à Londres, il trouva, qui l'attendait, une histoire envoyée au Savoy par Fiona Macleod et intitulée, je crois, l'Archer. Quelqu'un, dans l'histoire, avait eu la vision d'une femme tirant une flèche dans le ciel, et plus tard d'une flèche tirée sur un faune qui avait percé le cœur du faune, lui avait arraché le cœur, et, avec ce cœur accroché à elle, était restée logée dans un arbre. Quelques semaines plus tard, je retournai moi aussi à Londres et je trouvai parmi les élèves de Mathers une femme dont le petit enfant – peut-être à l'époque de ma vision, peut-être plus tard – était accouru du jardin en criant : Oh ! maman, j'ai vu une femme qui tirait une flèche dans le ciel et j'ai peur qu'elle ait tué Dieu. »²⁸¹

Tout d'abord, situons les personnages : Arthur Symons était l'éditeur de la revue littéraire *The Savoy*, pour laquelle Yeats écrivait des poésies, et dont Aubrey Beardsley, rencontré plus haut dans notre étude, se proposait d'illustrer le texte de ses lithographies audacieuses. C'est dans *The Savoy* qu'il fera publier, quoique sous une forme expurgée, son unique nouvelle, *Under the Hill* ou les aventures du chevalier Tannhäuser – étudiée plus tôt. Quant à Fiona Macleod, elle appartenait à la secte de l'Aube Dorée. Mathers, lui, nous le connaissons déjà, en est le fondateur. Ceci précisé, reprenons avec Yeats la suite de la course de cette flèche énigmatique :

²⁸¹ W.B. Yeats, *Le Frémissement du Voile*

« Il y avait alors à Londres un coroner instruit dans la Cabbale, que j'avais connu jadis quoique nous ne nous fussions pas rencontrés depuis quelques années. J'allais le voir et lui racontait tout ce que je viens de dire. Il ouvrit un tiroir et en tira deux aquarelles faites par un peintre maladroit qui n'avait pas eu d'autre objet que de noter un symbole : l'une représentait un centaure, l'autre une femme sur un piédestal de pierre et tirant une flèche sur ce qui semblait être une étoile. Il me demanda de regarder l'étoile avec soin, et je vis que c'était un petit cœur d'or. Il me dit : Vous êtes tombé là sur des choses que vous n'auriez jamais trouvées dans aucun livre ; ces symboles relèvent de la Cabbale chrétienne. [...] Le centaure est l'esprit élémentaire, la femme le divin esprit de la voie Samekh, et le cœur d'or est le point central de l'Arbre de vie kabbalistique et correspond à la Sephira Tiphareth. J'étais très ému, car maintenant enfin je commençais à comprendre. L'Arbre de vie est une figure géométrique faites de dix sphères ou cercles appelés sephiroth, reliés par des lignes droites. On a dû le représenter jadis comme un grand arbre chargé de fruits et de feuillage, mais à une certaine époque, au XIII^e siècle peut-être, vraisemblablement sous l'influence du génie mathématique arabe, il a perdu sa forme naturelle. La Sephira Tiphareth, attribuée au soleil, est reliée à la Sephira Yésod, attribuée à la lune, par une ligne droite nommée la voie Samekh, et cette ligne est attribuée à la constellation du Sagittaire. Il ne voulut pas, ou ne put pas m'en dire plus long. »²⁸²

Un nouveau personnage apparaît ici dans le récit : le coroner de Londres, médecin légiste assermenté pour toute la capitale (place prestigieuse et hautement considérée). Vous ne serez pas surpris ici d'apprendre que ce médecin n'est autre que le cofondateur,

²⁸² *Ibid.*

avec Mathers, de l'Aube Dorée, ce que nous confirme aussitôt Yeats dans les annexes de son journal :

« Les Étudiants hermétiques furent fondés par MacGregor Mathers, le Dr Woodman, et le Dr Wynn Wescott, le coroner de Londres. »²⁸³

Outre le langage énochien, l'Aube Dorée avait pour second point d'ancrage magique l'initiation à la cabale juive et chrétienne, sous sa forme spéculative dite séphirothique, – et sous des formes opératives plus que douteuses que nous aborderons par ailleurs lorsque nous évoquerons la figure inquiétante du Mage Crowley. La cabale séphirothique donc, impose aux membres de la secte l'enchevêtrement de sa gnose échevelée. De telle sorte que les grades des adeptes se répartissent et s'acquièrent de sephira en sephira de plus en plus élevées : ainsi au titre de *Zelator* correspond la maîtrise de Malkuth, à celui de *Theoricus* celle de Yesod, etc. De fait, le chemin de l'initiation passe, à un moment ou à un autre, pour chaque membre, par l'expérimentation de la voie Samekh. Yeats ne fait donc que suivre en tant que sectataire les différents paliers de l'enseignement prodigué à chaque grade. Il suit la voie tracée, mais en s'interrogeant suprêmement, maintenant, sur le sens du cours inflexible de cette flèche tirée :

« Un grand événement était-il survenu dans un monde où le mythe est une réalité, et en avions-nous aperçu un fragment ? – un de mes condisciples cita un dicton grec : Les mythes sont les actes des daimons. »²⁸⁴

²⁸³ *Ibid.*

²⁸⁴ *Ibid.*

Et, en effet, la secte se préparait, fébrilement, à un événement de portée mondiale : le spectre de la guerre endeuillait déjà leurs pratiques...

« Mathers commença à prévoir des changements dans le monde, annonçant en 1893 et 1894 d'immenses guerres éminentes ; et ce fut en 1895 ou en 1896 qu'il apprit le métier d'ambulancier et le fit apprendre aux autres ? »²⁸⁵

La secte est en état de siège mental. L'apocalypse est pour demain. Yeats, impressionné, compose le poème suivant :

« De lentes rosées tombent et s'amassent les songes :
des lances inconnues
Volent soudain devant mes yeux qu'ouvre le rêve,
Puis le fracas de cavaliers tombés à terre et les clameurs
D'armées mourantes inconnues viennent assaillir
Mes oreilles »

Rétrospectivement, Yeats demeure frappé par sa propre vision poétique :

« Cette prophétie, à laquelle les médiums et les clairvoyants devaient bientôt faire écho dans le monde entier, était-elle la spéculation inconsciente d'une imagination obsédée par la guerre, ou de la voyance ? Son affirmation souvent répétée [par Mathers] que l'anarchie suivrait et accompagnerait la guerre suggère la voyance, ainsi que sa confiance irraisonnée en ses propres paroles. »²⁸⁶

²⁸⁵ *Ibid.*

²⁸⁶ *Ibid.*

Peut-être les Supérieurs Inconnus lui avaient-ils donné quelques gages terrifiants en ce sens ?

Ceci posé, revenons-en maintenant, tout de suite, à notre auteur dont le nom trône en titre de ce chapitre : Arthur Machen. Lui aussi appartient, en cette époque troublée, à l'Aube Dorée. Et il va, inexplicablement pour le profane, mais implacablement suivant l'enseignement de la secte que nous venons de disséquer, décocher, d'un trait de plume, une flèche légendaire.

Nous sommes en août 1914, la *BEF*, *British Expeditionary Force*, progresse en Belgique à la rencontre de l'envahisseur allemand...

« Les soldats avaient conscience de fouler un territoire empli de souvenirs de triomphes passés. A quinze kilomètres au sud de Mons, ils traversèrent Malplaquet, à la frontière franco-belge et virent le monument commémorant la victoire de Malborough sur les armées de Louis XIV. Un peu plus loin, entre Mons et Bruxelles, se trouvait Waterloo. Le fait qu'ils y revenaient presque exactement, pour le centenaire de la bataille, ne pouvait que leur inspirer confiance. »²⁸⁷

Et au souvenir des victoires de Waterloo et de Malplaquet, Arthur Machen, dans un article inséré dans *The Evening News* du 29 septembre 1914, ajoute celui, décisif, d'Azincourt. Là, dans sa fiction guerrière relatant la bataille de Mons, au titre évocateur de *The Archers*, l'adepte de l'Aube Dorée n'hésite pas à faire combattre aux côtés des valeureux soldats de la *BEF* le spectre des archers de la mémorable bataille rangée médiévale. De leurs traits précis et harcelants, les archers fantomatiques d'Henri V

²⁸⁷ Barbara W. Tuchman, *AOÛT 14*, 1962

soutiennent la ligne de feu alliée, accablant des vagues d'assaut allemandes déconcertées. On le serait à moins !

« Les Allemands se présentèrent en formations serrées, offrant une cible idéale aux fantassins britanniques qui, bien retranchés et superbement entraînés, tirèrent avec une rapidité et une précision telles que l'ennemi crut se trouver devant des mitrailleuses. Plusieurs vagues furent ainsi fauchées. »²⁸⁸

Et c'est ici que se produit l'improbable : non seulement le public britannique veut croire à ce miracle, mais il permet au gouvernement de Sa Majesté de transformer une défaite – et Mons est une cuisante défaite pour la *BEF* – en une providentielle victoire.

Machen, lui-même, ne s'explique pas cette métamorphose du sort des armes, pas plus qu'il ne contrôle le glissement de la fiction à l'actualité.

« Il n'est jamais facile de retrouver les origines, les sources de ces bruits, de ces rumeurs vagues ; nul n'a de meilleures raisons de le savoir que moi. Je ne reviendrai pas ici sur une affaire ancienne [...]. Cependant, c'était, tout cela, si naïf, – ou plutôt si négligent de ma part ! Pauvre linotte parmi les prosateurs, je ne pouvais faire autrement que de siffler mon impartiale petite mélodie dans les *Evening News* : parce que je le voulais, parce que je pensais que l'histoire des Archers devait être contée. Dieu sait que l'inventeur de fantaisies n'est plus, lorsque le monde entier est en guerre, qu'un malheureux déshérité ; mais du moins ne pensais-je blesser quiconque lorsque je témoignais, avec l'art du fantastique, de ma foi en la gloire héroïque de cet hôte anglais qui

²⁸⁸ *Ibid.*

revint à Mons se battre, et triompher. Et pourtant, d'une certaine façon, il en fut comme si j'avais pressé un bouton, et mis en branle un mécanisme terrifiant et complexe de rumeurs qui se donnaient comme vérités jurées, de folles fables que de bonnes gens ont fermement crues. [...] et la question se compliqua encore de contes, vrais sans doute, d'hallucinations douloureuses et de délires recueillis dans les rangs de nos combattants en déroute, hommes épuisés, anéantis, au seuil même de la mort. [...] Les Archers m'a enseigné qu'aucun conte n'est aussi vain qu'on ne le croie. »²⁸⁹

Propos a posteriori peu assurés et cultivant pour le moins une ambiguïté de bon ton : Machen s'emmêle allègrement les pinceaux, parlant ici de « triomphe » et deux lignes plus loin de « nos combattants en déroute ». Ce petit récapitulatif est un joli produit de la langue de bois qu'impose à son auteur la date fatidique de 1915. Non, Machen ne se veut certes pas devin face à un public qui en redemande – et il se serait volontiers passé de cette publicité gênante –, mais il sait, surtout, désormais, que la propagande de guerre a besoin qu'il confirme, au moins en partie, son témoignage. Que le Ciel ait choisi de soutenir les armes britanniques est du meilleur augure pour le sort final de la guerre. À ce moment-là, le moral des troupes a besoin d'être soutenu. La propagande gouvernementale et l'enseignement de la secte vont donc converger. Avec diligence, cette collaboration se trouvera renouvelée en 1940 lorsque Churchill acceptera du Mage Crowley son aide occulte, toutes les armes étant requises pour abattre l'ennemi. Rudolf Hess était prévenu !... Cependant, la question des relations hermétiques au sein de l'OTO entre Anglais et Allemands de haut rang sort du cadre de cette étude. Nous en

²⁸⁹ Arthur Machen, *Sortis de terre*, 1915 (Trad. Anne-Sylvie Homassel)

mentionnons ici rapidement l'hypothèse pour l'information des plus curieux parmi vous, chers lecteurs.

Ceci dit, l'affaire des « Anges de Mons » connut un rebondissement inattendu : sur la foi des témoignages de soldats blessés recoupés par une infirmière anglaise, Phyllis Campbel, les protagonistes du drame n'auraient certes pas vu d'archers, mais... dans le ciel, apparaître un cavalier en armure dorée étincelante dressant son épée face à l'envahisseur. Saint Georges ? Après guerre, dans le cadre d'amicales d'anciens combattants, des récits concordants, cette fois, côté allemand, viendront définitivement établir cette mystérieuse apparition comme avérée.

Ainsi l'épisode miraculeux de Mons est-il entré dans la légende de la Grande Guerre ; il fait désormais partie intégrante de la mémoire collective bâtie autour du conflit. De telle sorte que l'on peut réécrire symboliquement l'histoire sans la dénaturer, la réalité se nourrissant parfois des curiosités les plus déroutantes. Et ce n'est pas Arthur Machen qui nous démentirait si on l'interrogeait en ce sens.

À ce propos, voyons ce que l'auteur du *Peuple blanc* nous explique, par personnage interposé, quant à l'influence de la pratique de la magie sur notre quotidien :

« — Oui, la magie se justifie à travers ses adeptes. Ils sont nombreux, je crois, à manger des croûtes de pain et à boire de l'eau, en y trouvant une joie infiniment plus intense que celle que peut éprouver l'épicurien.

— Vous voulez parler des saints ?

— Oui, et aussi des pécheurs. Je crois que vous tombez dans l'erreur habituelle : vous limitez le monde spirituel au bien suprême ; mais les pervers suprêmes en occupent nécessairement une partie. L'homme simplement charnel,

sensuel, ne peut être ni un grand pécheur ni un grand saint. Nous ne sommes, pour la plupart d'entre nous, ni bons ni mauvais, mais un mélange des deux ; nous nous en tirons comme nous pouvons, en ce bas monde, sans comprendre la signification profonde des choses et c'est pourquoi, en nous, le bien et le mal sont l'un et l'autre de seconde qualité, sans importance.

— Vous estimez donc qu'un grand pécheur est un ascète au même titre qu'un grand saint ?

— Ceux qui sont grands, quelle que soit leur catégorie, sont ceux qui se détournent des mauvaises copies pour aller vers les originaux parfaits. Pour moi, cela ne fait aucun doute : bien des saints les plus honorés n'ont jamais accompli ce qu'on appelle communément « une bonne action ». D'autre part, il y a ceux qui ont sondé les abîmes du péché sans commettre dans toute leur vie une seule « mauvaise action ».

— Je ne peux pas admettre cela, dit Cotgrave, vos paradoxes sont trop énormes. Un homme peut être un grand pécheur et cependant n'avoir jamais commis d'action répréhensible ? Allons donc !

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur, répondit Ambrose, je ne fais jamais de paradoxes. Je disais simplement qu'un homme peut être grand connaisseur en Romanée Conti et cependant n'avoir jamais même goûté de la petite bière. C'est tout. Cela ressemble plus à un truisme qu'à un paradoxe, n'est-il pas vrai ? La surprise qu'a causée chez vous ma remarque est due au fait que vous ignorez ce qu'est réellement le péché. Oh ! oui, il y a une sorte de rapport entre le Péché avec une majuscule et les actes communément qualifiés de répréhensibles : meurtre, vol, adultère, ainsi de suite. Exactement le même rapport qu'entre l'alphabet et la littérature de valeur. Mais je crois que l'erreur – très répandue – résulte, dans une grande mesure, du fait que nous examinons la question du point de vue social. Nous estimons qu'un homme

qui nous fait du mal et qui en fait à ses voisins est méchant, ce qui, socialement, est exact ; mais ne pouvez-vous comprendre que le Mal qui a, par essence, un caractère solitaire, est une passion de l'âme prise isolément et détachée de tout ? Le meurtrier ordinaire, en sa qualité de meurtrier, n'est en aucune façon un pécheur au vrai sens du terme. C'est simplement une bête sauvage dont nous devons nous débarrasser pour mettre nos cous à l'abri de son couteau. Je le classerais plutôt parmi les tigres que parmi les pécheurs. [...].

— Savez-vous que vous m'intéressez énormément ? Vous estimez donc que nous ne comprenons pas la véritable nature du mal ?

— Non, en effet, je crois que nous ne la comprenons pas. Nous surestimons le mal et nous le sous-estimons en même temps. Prenons les très nombreuses infractions que l'on peut commettre à l'égard des règlements locaux – nécessaires au maintien de l'harmonie dans la société et y parvenant –, nous allons à ce propos nous effrayer des progrès du « péché » et du « mal ». C'est véritablement ridicule. Prenez le vol, par exemple. Éprouvez-vous une horreur quelconque à penser à Robin des Bois [...] ? Mais d'autre part, nous sous-estimons le mal. Nous attachons une telle importance au « péché » consistant à mettre la main dans la poche d'autrui (ou à la porter sur sa femme) que nous avons complètement oublié l'horreur du vrai péché.

— Et qu'est-ce que le péché ? demanda Cotgrave.

— Je crois devoir vous répondre par une autre question. Quelle serait votre impression, sérieusement, si votre chat ou votre chien se mettaient à vous parler et à entamer avec vous une discussion en langage humain ? Vous seriez submergé par l'horreur. J'en suis sûr. Et si les roses de votre jardin se mettaient à chanter d'une manière singulière, vous deviendriez fou [...].

— Vous m'étonnez, dit Cotgrave. Je n'avais jamais pensé à cela. S'il en est vraiment ainsi, il faut tout prendre en sens inverse. Alors, l'essence du péché est réellement...

— ... dans le fait de prendre le ciel d'assaut, il me semble, dit Ambrose. C'est tout simplement une tentative pour pénétrer d'une manière interdite dans une autre sphère plus élevée. Maintenant, vous pouvez comprendre pourquoi il est exceptionnel. Peu de gens, en vérité, éprouvent le désir de pénétrer dans d'autres sphères, plus ou moins élevées – par des chemins autorisés ou non. Les hommes, dans l'ensemble, se contentent parfaitement de la vie telle qu'ils la trouvent. Les saints sont donc rares et les pécheurs – au sens propre du mot – le sont plus encore ; les hommes de génie qui entrent parfois dans ces deux catégories le sont également. Oui, dans l'ensemble, il est, peut-être, plus difficile d'être un grand pécheur qu'un grand saint.

— Voulez-vous dire qu'il y a quelque chose de foncièrement contraire à la nature dans le péché ?

— Exactement. La sainteté exige un effort aussi important – ou presque. Mais elle s'exerce dans des directions qui furent autrefois celles de la nature. Elle tend à retrouver l'extase qui existait avant la Chute. Le péché, lui, tend à parvenir à l'extase et à la connaissance qui n'appartient qu'aux anges ; et en accomplissant cet effort, l'homme devient démon. Je vous ai dit pour cela que le simple meurtrier n'est pas de ce fait un pécheur ; cela est vrai, mais le pécheur est quelquefois un meurtrier. Gilles de Rais en fournit un exemple. Vous voyez donc que, si le bien et le mal ne sont pas naturels pour l'homme social et civilisé, le mal est encore plus profondément contre nature que le bien. Le saint s'efforce de retrouver un don qu'il a perdu ; le pécheur tente d'obtenir une chose qu'il n'a jamais eue. Bref, il répète la Chute.

— Mais vous êtes catholique ? demanda Cotgrave.

— Oui. J'appartiens à l'Église anglicane persécutée. [...] Si vous êtes un tant soit peu théologien, vous verrez l'importance de tout cela.

— J'ai le regret de vous dire, fit remarquer Cotgrave, que je n'ai consacré que très peu de mon temps à la théologie. À dire vrai, je me suis souvent demandé sur quoi les théologiens se fondent pour proclamer que leur discipline mérite l'appellation de Science des Sciences. [...]. Donc pour en revenir à votre sujet favori, vous estimez que le péché à quelque chose d'ésotérique, d'occulte ?

— Oui. Il est le miracle infernal comme la sainteté est le miracle céleste. Parfois, il est élevé à une telle hauteur que nous ne pouvons absolument pas soupçonner son existence ; ainsi, la note des grands tuyaux de l'orgue est si grave que nous ne saurions l'entendre. Dans d'autres cas, il peut conduire à la maison des fous, ou à des extrémités encore plus insolites [...]. Si vous rencontrez un homme très méchant et si vous le reconnaissez comme tel, il vous remplira sans aucun doute d'horreur et de crainte ; mais vous n'avez aucune raison de le prendre en « inimitié ». Au contraire, il est très possible qu'en réussissant à oublier le péché, vous le considériez comme un charmant compagnon et qu'au bout d'un certain temps, vous soyez obligé de faire un effort pour retrouver cette horreur. Et pourtant, si les roses et les lys se mettaient demain matin à chanter soudain ; si les meubles se mettaient à marcher en procession comme dans le conte de Maupassant, ne serait-ce pas affreux ? »²⁹⁰

Curieusement, cet ascétisme et cette folie forment la trame de tous les récits de l'inclassable maître de l'horreur nommé Lovecraft. Ce dernier semble avoir condensé dans son existence et

²⁹⁰ Arthur Machen, *Le Peuple blanc*, 1904 (Trad. Jacques Parsons)

son œuvre, inextricablement liées, les troubles sacrifiques et artifices des festuriers.

Lovecraft et la maîtresse de Crowley

« *Soirée étrange. Éric était sorti et j'avais invité Patrick Jusserand à dîner à la maison. À huit heures, j'étais seul et tout à coup me voici dans une obscurité totale. Accident, grève ? [...] La conversation de la soirée, sans doute à cause des lueurs mouvantes des bougies, avait abordé le fantastique. J'avais raconté à Patrick ma découverte des histoires de Lord Dunsany en 1919 à Charlottesville, et son influence sur Lovecraft. Patrick connaît Lovecraft et le monde imaginaire qu'il a su créer, j'allais dire comme sa poche, ce que je ne lui souhaite pas* » (Julien Green, *Journal*, 1990).

Howard Phillips Lovecraft ne fut jamais affilié officiellement à la Golden Dawn. Mais nous pouvons dès maintenant tenir pour certain qu'il lui appartient comme quelqu'un qui reconnaît l'influence de ses maîtres et se laisse imprégner par leurs sortilèges.

À l'évidence, Lovecraft doit une partie de la révélation de son propre talent à l'écrivain affilié Arthur Machen. On retrouve ainsi chez Lovecraft des mythes empruntés à l'œuvre de Machen, comme le dieu « Nodens », par exemple :

« Au grand Nodens, le dieu de la grande profondeur ou de l'Abîme » (A. Machen, *Le grand dieu Pan*) qui a son pendant avec un « Nodens le chenu, Seigneur du Maître Abîme, qui vit de toute éternité » (Lovecraft, *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*).

On peut aussi constater que Lovecraft introduisit dans trois de ses nouvelles ²⁹¹ le personnage d'Arthur Edward Waite, membre éminent et non fictif de la secte, effectivement auteur d'un livre sur la magie noire « faisant autorité ».

À noter, également, la citation significative d'Algernon Blackwood, écrivain et membre de la GD, que Lovecraft a placée au début de son récit *L'Appel de Cthulhu* :

« De telles grandes puissances, ou de tels êtres, il est concevable qu'il y ait eu une survivance... une survivance d'une période infiniment lointaine où... la conscience se manifestait, peut-être en apparitions et en formes qui se sont depuis longtemps retirées devant la marée de l'humanité... des formes dont seules la poésie et la légende ont gardé un souvenir fugitif et auxquelles elles ont donné les noms de dieux, de monstres, d'êtres mythiques de toutes sortes et de tous genres. »

On admettra une parenté de thème évidente entre les deux auteurs, d'où le choix de la citation par Lovecraft, conscient de ce lien de pensée. On pourrait encore aller plus loin dans l'ordre des accointances en rapprochant certaines formules de *L'Appel de Cthulhu* du langage énochien employé au sein de l'Aube Dorée. À l'invocation lovecraftienne, « Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn » répond en écho la langue énochienne : en effet, dans la langue des Grands Anciens comme dans la langue d'Énoch, les consonnes consécutives sont nombreuses. Ce qui obligera, dans le cadre de la ritualisation des formules énochiennes, un des membres de la secte, Aleister Crowley, a sonorisé quelque peu le langage énochien en interpolant des

²⁹¹ *L'affaire Charles Dexter Ward, Le Cauchemar d'Innsmouth et Le monstre sur le seuil*

voyelles dans le magma des consonnes pour en faciliter la prononciation. Un autre indice doit retenir notre attention : Lovecraft fait référence à John Dee comme un traducteur hypothétique du controversé *Nécronomicon*. Or, John Dee est celui qui fit connaître au monde l'énochien ; le fait que Lovecraft le cite implique qu'il avait également connaissance de ses travaux sur le « langage des anges ». Ainsi, « blabla cthulhuloïde » et énochien seraient de même inspiration. Et l'équation Dee + énochien + Lovecraft se résout en un terme : l'enseignement occulte de la GD. Mais encore faut-il ajouter que le reclus de Providence fera l'expérience dans la chair des mystères de l'Aube Dorée... Cette dernière déclaration intrigante restera pour l'instant vague. Nous vous donnerons, cher lecteur, un peu plus loin dans notre étude, la clef de l'énigme énoncée.

Mais pour en revenir aux preuves scripturaires du lien entre Lovecraft et la science de la GD, voyons plus précisément ce que l'auteur du mythe de Cthulhu avoue avoir reçu des maîtres de l'innommable :

« Parmi les écrivains vivants qui ont traité l'horreur cosmique d'une manière parfaite, il en est peu qui puissent rivaliser avec le versatile Arthur Machen, auteur d'une douzaine de récits, longs et courts, dans lesquels l'horreur latente et la terreur insidieuse possèdent une réalité et une acuité presque incomparables. »²⁹²

C'est en effet dans un essai qu'il consacre à l'étude de la genèse de la littérature fantastique d'horreur que Lovecraft rend cet hommage dithyrambique à Machen. Nous verrons sous peu par le détail l'analyse d'une œuvre de Machen par Lovecraft. C'est

²⁹² H.P. Lovecraft, *Épouvante et surnaturel en littérature*, 1926 (trad. par J. Bergier et F. Truchaud)

encore dans son essai *Supernatural horror in literature* que Lovecraft nous livre les informations capitales suivantes concernant ses connaissances occultes :

« Le Livre d'Énoch et les Claviculae de Salomon illustrent bien le pouvoir du fantastique sur l'esprit des Orientaux, et c'est sur de telles choses que se formèrent des systèmes et des traditions dont l'écho est parvenu, obscurément, jusqu'à nos jours. »

Ici, les références au Livre d'Énoch et aux Clavicules de Salomon renvoient directement aux enseignements de la GD : à savoir, les magies énochienne et séphirothique.

L'illustre livre apocryphe et le dangereux ouvrage de kabbale sont sans conteste les deux titres fondamentaux de toute bonne bibliothèque que se doit de constituer un adepte de la secte digne de ce nom ! Et Lovecraft de les citer comme bases légendaires historiques du récit d'horreur cosmique... Plus singulièrement encore, ce qui doit retenir notre attention, c'est l'assurance du propos de HPL quand il nous renseigne sur le prolongement de telles croyances et pratiques « jusqu'à nos jours ». Croyances et pratiques qui auraient survécu sous forme de systèmes et de rituels. Et cet « écho est parvenu » à résonner au cœur d'une société secrète. La GD apparaît alors comme le centre de ce dépôt. La démonstration serait certes parfaite si Lovecraft avait nominativement mentionné l'Aube Dorée. Cependant, cette lacune, dans l'argumentation visant à relier HPL à la GD, n'offense pas notre raisonnement : nous verrons, ultérieurement, qu'un événement majeur en plein cœur de la vie du maître du fantastique compense en pertinence largement cette carence apparente. Cet événement, vous en conviendrez alors, abat d'un seul coup le rempart de toutes les préventions intellectuelles. Lovecraft fut bel et bien initié aux connaissances secrètes de la GD !

Mais reprenons avec Machen. Voyons en quoi cet ancien de la GD peut nous aider à comprendre Lovecraft. Si nous voulons discerner au mieux les contours insolites de l'œuvre lovecraftienne et plonger au cœur de son inquiétant onirisme, ce sont les secrets de la secte qu'il nous faut interroger. Et sur ce point précis, sans en révéler la teneur exacte, Machen n'en qualifie pas moins les pratiques de ses membres d'aberrantes. Elles sont contre nature, violant l'ordre établi gardien des mystères célestes. On sent que l'auteur du *Peuple blanc* a été effaré par ce qu'il a expérimenté au sein de l'Aube Dorée. Or ce qu'il dénonce, c'est très exactement ce qui se passe dans les récits de Lovecraft...

Mais ici, dans le dialogue du *Peuple blanc* mis en place par Machen, ce n'est pas Lovecraft qui est directement visé, mais un dénommé Crowley, Aleister Crowley, un des monstres les plus déments que la secte de la GD ait engendré. Son nom d'adepte était *Frater Perdurabo*.

« Né le 12 octobre 1875, Aleister Crowley est issu d'une famille aisée, mais protestante intégriste [Darbyste], ainsi sa jeunesse sera-t-elle marquée par une vie facile, mais en même temps extrêmement étriquée du fait des croyances de sa famille. Dès sa majorité, Aleister Crowley, qui a hérité d'une partie de la fortune de son père décédé entre-temps, rompt avec son milieu. Il s'inscrit un temps à Cambridge et il vit une vie d'esthète débauché, consacrant son temps aux amours féminines et masculines, à la poésie décadente, aux drogues hallucinogènes, aux voyages lointains (Russie, Indes, Ceylan, Vietnam, Chine, Mexique, etc.), à l'alpinisme, à l'engagement politique pro-irlandais, etc. Dans le même temps, Alesteir Crowley découvre l'occultisme à travers l'Aube dorée. [...] En 1904, au Caire, sa vie bascule. Une entité supra-humaine lui révèle le Livre de la Loi, un

texte d'essence nietzschéenne qui annonce l'arrivée d'une nouvelle ère. »²⁹³

Et ce *Livre de la Loi* peut se résumer en une formule : « Fais ce que tu veux sera toute la loi ». C'est « la loi des forts ; c'est notre loi et la joie du monde. »²⁹⁴ « Il n'est de Dieu que l'homme. »²⁹⁵ Et sachez que « le mot Péché est Restriction. » Aussi « rassasiez-vous d'amour à votre gré comme vous le voulez, quand, où et avec qui vous le voulez. »²⁹⁶

Il faut ici préciser que Crowley fut initié au yoga tantrique (sans jeu de mots) lors de ses voyages en Orient, et qu'il d vora la *Magia sexualis* de Pascal Beverly Randolph. Crowley apparaît comme un obsédé d'un genre particulier, où magie et sexe s'accompliraient de concert. Il est incontestable qu'il puisa amplement dans le texte de Randolph et dans les écrits de Maria Naglowska pour nourrir sa frénésie de pouvoirs.

Pilleur, certes, mais expérimentateur avant tout. La voie sexuelle de la magie devient vite sa marotte :

« Crowley croit que pour atteindre des niveaux supérieurs de conscience on peut utiliser des techniques permettant « le passage de seuils » par l'atteinte d' tats physiques et psychiques inhabituels. D'où son usage, à des fins magiques, de l'alcool, de la drogue et des rapports sexuels. Crowley a écrit : « l'excitation sexuelle est seulement une forme dégradée de l'extase divine », l'obtention de cette extase par le coût, par ce qu'il nomme

²⁹³ Christian Bouchet, *Un mage méconnu : Aleister Crowley*, in *L'Original* n 3, 1995

²⁹⁴ *AL.*, II.21

²⁹⁵ *Liber 777*

²⁹⁶ *AL.*, I.51

« l'union intime avec son propre opposé », permet la reconstitution de l'androgynie, du Rébis primordial, et l'orgasme peut provoquer chez les partenaires un passage de seuil soudain, une illumination subite. Dans cette optique, les amants s'identifient mutuellement à des divinités. Ainsi, Crowley se voulant « la bête 666 » ses partenaires devenaient naturellement la « femme écarlate » de l'Apocalypse de Jean. »²⁹⁷

Les femmes disciples étaient peintes de la marque de la Bête et l'union consacrée, résultat logique d'un tel mysticisme blasphématoire, à la conception du supposé et très attendu futur Antéchrist ! Toujours suivant cette logique démente, la femme en question devait être, entre autres signes et critères recherchés, de race juive...

Vous devez vous dire que nous nous éloignons beaucoup de Lovecraft et de la genèse de son œuvre. Encore un petit peu de patience et tous les wagons vont se raccrocher et s'aligner d'un coup !

En 1918, Crowley se rend à New York, où il s'emploie activement, petite vanité chez un grand mage, à imposer son nom dans le monde littéraire. Rappelons toutefois que tous ses livres ne sont que des plagiat : Randolph, qui était médisant, à son insu fut le nègre de la Bête ! S.L. Mathers pour la *Goetia*, Allan Bennet pour le *Liber 777*, et Richard Burton avec son *Kasidah* pour la doctrine de la « Vraie Volonté » auraient été pillés sans vergogne. Sans oublier Rabelais et sa fameuse devise de Thélème. Quoi qu'il en soit, Crowley, une fois sur place, collabore à *The International* et à *Vanity Fair*. Au même moment, Sonia Greene, une jeune

²⁹⁷ Charles Antoni, *Entretien avec le Frère Marcion*, in *L'Originel* n°3, 1995

émigrée juive énergique et bien faite de sa personne, ambitionne de percer dans le domaine élitiste des lettres. Pour ce faire, elle se met à fréquenter un salon de lecture, le *Walker's Sunrise Club*. C'est là qu'elle va rencontrer la Bête. Sollicité pour donner une conférence sur la poésie moderne, on imagine, un peu pantois, l'énergumène offrant à goûter à son auditoire quelques-unes des rimes sordides de son *Hymne à Pan*. Et la conférence tourne à la séance d'évocation de l'esprit enfoui au fond des forêts hostiles :

« J'ai tressailli de désir et je me suis senti des ailes
Iô Iô Pan ô Pan !

[...]

Le Silène, — toi qui chez les dieux est le maître de la danse.

[...]

Tressaille de la convoitise ailée de la lumière,
Ô homme ! ô toi qui est mien !

Viens dévalant la nuit

Iô Pan ! Iô Pan ! Viens dessus la mer

De Sicile et d'Arcadie !

Errant comme Bacchus, avec des faunes et des léopards,

Et des nymphes et des satyres pour ton cortège,

Sur un âne à la blancheur de lait, viens dessus la mer

Jusqu'à moi, à moi,

Viens avec Apollon en arroi de noces

(Pastoresse et Pythonisse)

Viens avec Artémis, celle qui est chaussée de soie,

Et baigne ta blanche cuisse, Dieu de beauté,

Dans la clarté lunaire des bois, sur le mont altier,

Sur le friselis de source de la fontaine d'ambre !

Plonge la pourpre d'une prière passionnée

Dans le recès grand-rouge, dans le lac écarlate,

Dans l'âme qui tremble aux yeux du ciel

De suivre l'erre de ton désir plaintif

[...]

Iô Pan ! Iô Pan !
Démon ou dieu, viens à moi, viens à moi,
Toi qui es mien, ô homme !
Viens avec des trompettes au son strident
En haut de la colline !
Oh viens avec des tambours au sombre roulement,
Laisse là la source !
Viens avec la flûte et le chalumeau !
Suis-je prêt ?
Moi qui attends et me torture et lutte
Avec l'air qui n'a nul rameau où accrocher
Mon corps, rompu de cette étreinte vaine,
Fort comme le lion et vif comme l'aspic
— Viens, oh, viens !
Je suis recru
De la volupté secrète des demeures démoniaques. »²⁹⁸

Thème étrange que celui de Pan, qui hante les membres de la GD. Crowley n'est pas le seul à frémir à l'évocation de ce « dieu des forêts ». « Le même message se retrouve chez Arthur Machen, dont on peut considérer qu'il fut le mentor de Lovecraft. Dans *Le grand dieu Pan*, quelle est donc l'abomination que les légendes cachent sous le terme de Pan ? »²⁹⁹

D'après Lovecraft, « l'œuvre fantastique d'Arthur Machen la plus connue est sans doute The great god Pan (1894), qui raconte une terrible expérience et ses conséquences. Une jeune femme, à la suite d'une opération du cerveau, voit le dieu monstrueux de la Nature et en devient idiote, pour mourir moins d'un an plus tard. Plusieurs années se passent, puis une enfant étrange, de mauvais

²⁹⁸ A. Crowley, *Hymne à Pan*, 1917

²⁹⁹ Robert M. Price, Introduction au *Cycle de Nyarlathotep*, éditions Oriflam, 1998

augure et semblant différente, Helen Vaughan, est placée en pension dans une famille qui habite la campagne du pays de Galles. Elle se met à parcourir les bois d'une façon inexplicable ; un petit garçon devient fou à la vue de quelque chose ou de quelqu'un qu'il épiait avec elle, une fillette meurt d'une manière atroce dans des conditions analogues. Tous ces mystères sont curieusement entremêlés avec les dieux champêtres romains de l'endroit, représentés par des sculptures antiques. Quelques années plus tard encore, une femme d'une étrange beauté exotique fait son apparition dans la société, cause la mort de son mari en le terrifiant, inspire à un artiste d'inconcevables tableaux de sabbats de sorcières, déclenche une épidémie de suicides parmi les hommes qu'elle fréquente, et finalement se révèle une habituée des bouges les plus noirs et les plus dégradés de Londres, où elle choque même les plus pervers par ses habitudes anormales. En examinant les lettres qu'elle a adressées à différentes personnes à des époques variées de son existence, on découvre que cette femme est Helen Vaughan, qui est la fille d'un père non humain et de la jeune femme qui avait subi l'opération du cerveau. Elle est la fille du hideux Pan lui-même, et finalement elle meurt dans d'horribles transmutations et changements de forme et de sexe, retombant dans les manifestations les plus primitives de la vie. »³⁰⁰

Ici, une fructueuse digression s'impose, car le nom de *Vaughan* renvoie de façon cocasse à une affaire très complexe qui agita à la fin du XIXe siècle les milieux occultistes : l'affaire Léo Taxil / Diana Vaughan. On se disputait alors pour savoir si cette Diana Vaughan qui venait de publier ses *Mémoires* (sous forme de brochures parues en livraisons périodiques en 1896) existait bel et bien et si elle avait été, comme elle l'affirmait, grande prêtresse du rite maçonnique luciférien palladique avant de se convertir au

³⁰⁰ Lovecraft, *Épouvante et surnaturel en littérature*

catholicisme. Non seulement, il faut noter que Machen donne à son personnage de femme diabolique (dans *Le grand dieu Pan*) le nom de Vaughan, mais il faut encore dire que ce fut un membre de la GD, Arthur E. Waite, qui fut mandaté par les mouvements Rose-Croix anglais pour contredire les affirmations avancées par Miss Vaughan dans ses *Mémoires* ! Le critique rosicrucien s'attachera entre autres à démontrer dans son ouvrage *Devil-Worship in France or the question of Lucifer* ³⁰¹ que Miss Vaughan affabule en présentant l'alchimiste Thomas Vaughan (né au XVII^e siècle), auteur de célèbres ouvrages hermétiques d'inspiration rosicrucienne, comme étant son ancêtre. De là à en déduire que ladite Vaughan a menti sur toute la ligne, il n'y avait qu'un pas que les lecteurs étaient invités à franchir...

« Diana Vaughan dans ses *Mémoires* (Livraison n° 14, août-nov. 1896) parle de Mr Waite et de son ouvrage. Elle suggère que, porte-parole des Rose-Croix anglais, il fut chargé par eux de répondre aux révélations accablantes qu'elle avait fait paraître dans un article du fascicule n° 8 des *Mémoires* (fév. 1896) sur « les principaux rosicruciens d'Angleterre et d'Écosse dont l'occulte rite pratique le Luciférianisme ». » ³⁰²

Rappelons ici que c'est ce même A. E. Waite que Lovecraft cite à plusieurs reprises dans ses récits comme l'un des grands spécialistes de la démonologie. Or, il s'avère, si l'on suit les conclusions très fortement étayées du collectif Athirsata dans leur ouvrage *L'affaire Diana Vaughan – Léo Taxil au scanner*, qu'Eirenonœus Philalethes cité dans les *Mémoires* et Thomas Vaughan sont bien un seul et même personnage et que Miss Vaughan, mieux renseignée que les plus éminents bibliophiles

³⁰¹ Londres, Redway, 1896

³⁰² Athirsata, *L'affaire Diana Vaughan – Léo Taxil au scanner*, éditions Sources Retrouvées, 2002

rosicruciens de son époque, était bel et bien l'héritière de toute une tradition occulte dont la consécration devait être son élévation au gouvernement suprême du rite Palladique. Curieusement, les rites Palladiques impliquent, comme chez Crowley, l'usage abusif de la sexualité à des fins magiques. Mais cette affaire Diana Vaughan dépasse de loin notre propos. Retenons seulement le fait que tous ces personnages entremêlés trouvent comme point de convergence ou de diffraction l'Ordre rosicrucien de l'Aube Dorée.

Pour l'heure, retrouvons Sonia Greene qui, au *Walker's Sunrise Club*, boit les paroles du sulfureux Aleister Crowley. D'évidence, elle répond aux critères sélectifs d'altérité complémentaire que recherche la Bête afin de s'unir sublimement, et ne tarde pas à se faire remarquer d'Elle. Sonia Greene sera Sa maîtresse écarlate durant plusieurs mois. Cependant, elle ne satisfera pas son dessein blasphématoire d'ouvrir l'avenir sur un nouvel éon en donnant naissance au Messie redouté. Aussi librement (au sens crowleyien du terme) qu'ils s'étaient rencontrés, ils se quitteront. Épouvantable initiation, dont nous pouvons mesurer tout le côté malsain à travers les textes échevelés de Crowley en matière de rites sexuels.

« Aleister Crowley s'est aussi servi du sexe dans d'autres buts. Tout d'abord comme un moyen, parmi d'autres ou accompagné d'autres (drogue, alcool), d'entrer en transe et d'obtenir ainsi le contact avec une forme divine dégradée ; c'est ainsi qu'il entra en contact avec les « esprits » [...]. Ensuite dans une optique de magie utilitaire, en estimant que l'énergie déchargée au moment de l'orgasme peut être mentalement dirigée et utilisée pour influencer sur un événement ou pour obtenir quelque chose. Aussi Crowley effectua-t-il, par exemple, des accouplements magiques – qu'il nommait opus – pour obtenir de l'argent, découvrir la solution d'un problème ou sortir d'une maladie. Le sperme, mêlé aux

sécrétions féminines, résultant de ces activités était sensé, pour lui, être doté de « pouvoirs », et était utilisé pour consacrer des pentacles ou des talismans. »³⁰³

Et maintenant, écoutez bien ce qui va suivre : à Boston, le 22 février 1921, lors de la conférence du journalisme amateur, Lovecraft rencontre pour la première fois Miss Sonia Greene. La magie opère. Le 3 mars 1924, en l'église St Paul, sur Broadway, le révérend George B. Cox célèbre le mariage de Howard Phillips Lovecraft et Sonia Greene³⁰⁴ !

« Et l'infortuné Edward Derby sait-il, quand il épouse Azenath Waithe qu'il lie en fait son destin à celui du vieil Ephraïm ? Le sinistre vieillard s'étant, à défaut de descendance mâle, provisoirement installé dans le corps de sa fille et convoitant celui, plus confortable et commode, du jeune homme³⁰⁵... Sous la plume experte de l'auteur – qui venait de faire lui-même l'expérience dépersonnalisante d'un mariage malheureux – ce vieux motif de la possession vampirique reprend des couleurs étonnamment vives. [...] Le rajeunissement spectaculaire de Robert Suydam, dans *Horreur à Red Hook*,³⁰⁶ s'explique de la même manière. Son mariage est tout aussi équivoque ; et les langues vont bon train lorsqu'on apprend que la jeune épousée est morte le jour même de ses noces. Qu'a-t-il bien pu se passer ? Et pourquoi le corps de la pauvre fille est-il complètement exsangue ? L'auteur a décidément bien mauvaise opinion des mœurs conjugales, qui semblent nécessairement impliquer que

³⁰³ Charles Antoni, *op. cit.*

³⁰⁴ Née Haft Shafirkin

³⁰⁵ Lovecraft, *Le monstre sur le seuil*, 1933

³⁰⁶ Lovecraft, *Horreur à Red Hook*, 1925

l'un des conjoints finira entièrement vidé de sa propre substance. »³⁰⁷

Et la boucle est bouclée : toutes les connaissances occultes que nous relevons dans l'œuvre de Lovecraft trouvent leur catalyseur en la personne de Sonia, lien de transmission entre le savoir secret de la GD et l'imagination morbide de l'écrivain inspiré. Tout s'illumine, de la sorte ! Lovecraft fut un adepte de la GD par procuration matrimoniale. Leur collaboration intime entraînera Lovecraft très loin... Autrement, en pratique, nous ne leur connaissons qu'une seule réalisation commune : une nouvelle intitulée *The horror at Martin's Beach*, écrite à quatre mains³⁰⁸. Ils divorceront en 1929, mais dès le mois d'avril 1926, Lovecraft était reparti vivre en solitaire dans sa ville natale de Providence. C'est là que, reclus, il composera son ouvrage le plus significatif : *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*. Ses conditions de vie nous sont bien connues par les détails que nous en donne, mimoqueur mi-admiratif, Robert Bloch dans son récit *Le Tueur stellaire*. Là, il pastiche l'existence hors norme de son confrère écrivain :

³⁰⁷ Maurice Lévy, *op. cit.*

³⁰⁸ Très curieusement, dans cette nouvelle, l'inspiration, l'expression et son vocabulaire échappent à l'univers « traditionnel » lovecraftien pour puiser dans un substrat diabolique très outré : « *Toute la tristesse, le péché, le malheur, les espérances anéantis et les désirs inassouvis, l'affreuse peur et l'angoisse, brûlant du feu éternel des enfers, dans la douleur et le supplice de l'âme* ». ou encore : « *la file des damnés* », « *un vacarme satanique* », « *[la voix] lançait tous les blasphèmes de l'Enfer, et l'agonie commune à toutes les âmes perdues se fondait en un seul grondement apocalyptique* », « *leurs cris silencieux étouffés, leurs prières non formulées n'étaient connues que des démons* ». La figure de Satan, à l'évidence, ne fait pas partie de l'univers mental de Lovecraft mais appartient à celui, quelque peu tourmenté, de sa « chaste » épouse ! Rappelons que dans l'œuvre du Maître de Providence, il n'est nullement fait allusion au Diable, au péché, à l'Enfer...

« Au-dehors, mon existence, en comparaison, se déroulait de façon assez monotone. Plus le temps passait et plus j'inclinai à mener la vie d'un reclus sans grandes ressources ; une existence tranquille, faite de philosophie, au centre d'un univers de livres et de rêves. Il faut qu'un homme vive de quelque chose. Étant donné ma constitution et ma tournure d'esprit, j'étais, par nature, incapable de fournir le moindre travail manuel et je demeurais tout d'abord indécis quant au choix de la vocation qui me conviendrait. La crise économique me compliquait les choses à un point presque intolérable et, pendant quelque temps, je fus prêt de connaître un désastre financier total. C'est alors que je décidai d'écrire. Je me procurai une vieille machine à écrire, une rame de papier bon marché et quelques carbones. La question du sujet ne me tourmentait pas. Le meilleur champ d'exploration n'était-il pas le domaine sans limites d'une imagination pittoresque ? J'allais parler d'horreur, de peur et de cette énigme qu'est la mort ? Tout au moins, dans ma candeur première, telle était mon intention... »

À cette nouvelle en forme d'hommage, Lovecraft répondra par *L'Habitué des ténèbres*, où il se met lui-même en scène sous le nom de Robert Blake :

« Le jeune Blake était revenu à Providence au cours de l'hiver 1934-1935 et s'était installé au dernier étage d'un immeuble vénérable, au fond d'une cour envahie par les herbes qui donnait sur College Street – sur la crête d'une grande colline orientée vers l'est, près du campus de l'université Brown et derrière les bâtiments en marbre de la bibliothèque John Hay. C'était un lieu agréable et plein de charme au cœur d'une petite oasis de jardins qui avaient ce caractère que l'on trouvait jadis dans les villages. D'énormes chats amicaux se chauffaient au soleil sur le toit d'un hangar qui se dressait là fort à propos. La maison carrée, dans le style de l'époque des rois George, avait un lanterneau, une porte classique aux nervures gravées en éventail,

des fenêtres à petits carreaux, et toutes les autres caractéristiques chères à l'artisanat du XIX^e siècle. À l'intérieur, on découvrait des portes à six panneaux, un parquet aux lattes larges, un escalier courbe de style colonial, des linteaux de cheminée s'inspirant de ceux d'Adam, plus toute une suite de pièces qui donnaient sur l'arrière, trois marches au-dessous du niveau général. Le bureau de Blake, une grande pièce exposée au sud-ouest s'ouvrait d'un côté sur le jardin de devant, tandis qu'à l'ouest les fenêtres – c'est devant l'une d'elle qu'il avait installé sa table de travail – donnaient sur le front de la colline, offrant une vue splendide sur l'étendue des toits de la ville basse et les couchers de soleil mystiques qui s'embrasaient derrière. On apercevait, tout à fait à l'horizon, les vallonements pourpres de la pleine campagne. C'est sur ce fond, à quelque cinq kilomètres de distance, que s'élevait la butte spectrale de *Federal Hill*, toute hérissée de flèches et de toits blottis les uns contre les autres, dont les silhouettes lointaines faisaient des signes mystérieux et prenaient des formes fantastiques quand les fumées de la ville montaient en tourbillons pour les prendre dans leurs rets. Blake avait l'impression étrange de jeter les yeux sur un monde inconnu, éthéré, qui s'évanouirait peut-être comme un rêve s'il tentait jamais de l'aller chercher et d'y pénétrer. Ayant fait venir de chez lui la plus grande partie de ses livres, Blake acheta quelques meubles anciens qui s'accordaient avec le style de sa maison et s'installa pour écrire et pour peindre – vivant seul et prenant soin lui-même d'un entretien qui était simple. [...] Au cours de ce premier hiver, il composa cinq de ses nouvelles les plus célèbres – *Le Fouisseur sous la Terre*, *L'Escalier dans la crypte*, *Shaggai*, *Dans le Val de Pnath*, *L'Amateur venu des étoiles* – et peignit sept toiles – des études de monstres inhumains, sans noms, des paysages différents de tout ce que nous connaissons, extraterrestres. »

Tel est le décor mythique indissociable chez Lovecraft de toute création artistique et dans lequel se laissera toujours bercer l'âme de l'écrivain.

Lovecraft déploiera tout son talent d'homme doué de visions étranges dans son maître ouvrage *La Quête onirique de Kadath l'inconnue*. Or, ce pouvoir de l'évocation de l'horreur surgit de la substance dissolvante et volatile du monde onirique. En un mot, Lovecraft a tout rêvé.

« Et il faut souligner que Lovecraft a vécu par substitution dans une suite d'univers de rêves qui n'étaient parfois rattachés que de manière purement périphérique à la réalité. »³⁰⁹

« « Je n'essaie jamais d'écrire une histoire », dit-il, « j'attends le moment où je ne puis faire autrement que de l'écrire ». Et ces impulsions contraignantes lui sont communiquées par ses rêves. Quand il se met au travail de propos délibéré, le résultat, avoue-t-il, est plat et froid. Il ne sait composer de conte valable que sous une incitation onirique. Il pousse même le scrupule jusqu'à s'interroger sur l'opportunité qu'il y a à considérer comme siennes des œuvres qu'il a composées dans un état second. »³¹⁰

Ses grands textes ne sont que la retranscription de ses visions nocturnes. Mais comment une telle matière onirique peut-elle exister *Par delà le mur du sommeil* ? C'est ce que nous essaierons d'entrevoir en étudiant *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*, le grand livre éponyme de l'arpenteur des rêves que fut Lovecraft.

³⁰⁹ August Derleth, introduction aux *Légendes du mythe de Cthulhu*, 1975

³¹⁰ Maurice Lévy, *Lovecraft*, 1972

Kadath... Kadath la mystérieuse... perdue aux confins d'un désert glacé. Kadath est un thème obsédant chez Lovecraft. On en retrouve la trace dans plusieurs de ses récits : *L'Étrange Maison Haute dans la Brume* (1926), *Les Autres Dieux* (1921), et *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue* (1927).

Dans la nouvelle *L'Étrange Maison Haute dans la Brume*, on peut lire :

« De même que la voix est venue apporter de nouvelles brumes de la mer et de nouvelles lumières du nord, ils disent que d'autres voix apporteront encore plus de brumes et plus de lumières, jusqu'à ce que peut-être les Anciens Dieux sortent des profondeurs inconnues du désert de Kadath, pour s'installer sur les rochers des collines et des vallées riantes de ce peuple tranquille de pêcheurs. »

L'histoire se passe à Kingsport, sur la côte de la natale Nouvelle-Angleterre de Lovecraft, qui fit si fortement impression sur l'auteur et dont les brumes marines masquent pour lui d'insondables secrets. Aussi les anciens pêcheurs mettent-ils en garde les plus jeunes « trop enclin maintenant à écouter la nuit les bruits vagues du vent du nord », et qui « ne savent pas quelle légende les brumes marines peuvent apporter », ou pire, qui « désirent ardemment connaître les merveilles qui frappent à la porte béante de la falaise quand les nuages sont très épais ». Et Lovecraft n'est-il pas l'archétype de ces jeunes gens désirant sonder les brumes et déchiffrer les voix qu'elles emportent depuis les hautes demeures inconnues ? « Aussi les vieux craignent-ils qu'un jour ils n'essaient de grimper, l'un après l'autre, vers ce pic inaccessible, dans le ciel, pour y découvrir le secret séculaire caché », qui réside à Kadath. Les anciens de Kingsport « ne doutent pas que ces jeunes gens aventureux reviendront, mais ils pensent qu'une lueur disparaîtra de leur regard, et la volonté

quittera leur cœur. Ils souhaitent que le vieux Kingsport, avec ses ruelles abruptes et ses pignons archaïques, continue d'exister, et ne tombe pas dans l'apathie, tandis que s'amplifierait le chœur des rires dans ce terrible nid d'aigle inconnu où les brumes et les rêves s'arrêtent pour se reposer au cours de leurs voyages de la mer vers les cieux ». Et ils ignoraient qu'un homme, un solitaire, cloîtré à Providence, rêvait à ces sommets fatidiques. Cette vie onirique s'ils l'avaient connue les aurait emplis d'horreur. Le danger risquait d'étendre ses brumes indéfiniment sur un littoral jusqu'alors paisible et prospère. Les pêcheurs auraient certainement souhaité faire taire le rêveur. Or Lovecraft rêvait de Kadath... éperdument.

Le second récit où apparaît l'insigne cité porte pour titre *Les Autres Dieux*. Ces Autres Dieux « vivent à présent au pays de Kadath, dans un désert glacé qu'aucun homme ne traverse, et sont devenus farouches. Sévères, aussi, et alors que jadis ils acceptaient que les hommes les fissent se déplacer, ils leur interdisent aujourd'hui de venir, ou, s'ils viennent, de repartir. Il est préférable que les humains ne connaissent pas Kadath, dans le désert glacé, sinon ils tenteraient de s'y rendre ». Ce que va entreprendre Lovecraft. Mais il n'est certes pas le premier à tenter une telle expédition. Dans les *Les Autres Dieux*, un dénommé Barzaï a l'audace de se lancer dans l'ascension du repaire des dieux. Il est remarquable de noter que le nom de Barzaï résonne étrangement comme un nom à consonance hébraïque. Barzaï ne fut-il pas le premier compagnon de Sabbataï Tsevi, messie autoproclamé à Smyrne en 1666 ? Il apparaît clairement aussi que ce Barzaï cité par Lovecraft est un éminent kabbaliste :

« Un homme très érudit, qui connaissait les sept livres secrets de la terre, un familier des manuscrits de la ville lointaine et pétrifiée de Lomar. Son nom : Barzaï le Sage. Les villageois racontent comment, la nuit d'une éclipse bizarre, il escalada la

montagne. [...] Barzaï était instruit dans la science des dieux de la terre, et possédé du désir de voir leur visage. Il pensait que sa grande connaissance des dieux le protégerait de leur colère. Aussi décida-t-il de monter au sommet rocheux du Hatheg-Kla, une nuit où il était sûr que les dieux y seraient. »

Fort des immunités que lui confère sa connaissance supérieure, il commence l'ascension vers la *Merkaba*. Muni des sceaux sacrés qui sont les clefs des demeures célestes, il pense pouvoir s'ouvrir les portes du toit du Monde. Instruits des paroles secrètes qui lèvent tous les obstacles qui parsèment toute quête mystique, il se risque sur les pentes de la Sainte Montagne. Et ne doit-on pas comparer ces « manuscrits de Lomar » au *Livre d'Énoch* et à toute cette littérature des *Hekhaloth* ? Là encore, ces « sept livres secrets de la terre », dont parle Lovecraft et que possède Barzaï, ne peuvent-ils pas être rapprochés des compilations des parcours initiatiques des sept cieux typiques de la mystique juive de la *Merkaba* ? Nous aurons à en reparler, mais la piste selon laquelle Lovecraft aurait été initié à la science kabbalistique est ouverte. Sonia Greene, son épouse, était juive et fut initiée, rappelons-nous, par Crowley, un expert dans l'enseignement de la kabbale prodigué au sein de la GD.

Or, voici que Barzaï tente d'atteindre la demeure des dieux pour contempler leur visage. « Il pensait que sa grande connaissance des dieux le protégerait de leur colère », ou de celle de leurs Archontes, ou de celle du Métatron, vigilants gardiens de la demeure céleste et de son trône. Nous constaterons que Lovecraft, à son tour, sera confronté à ces terribles cerbères du secret des dieux. Archontes et Métatron sont parfaitement identifiables à des personnages décrits dans *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*. Leur rôle de gardiens impitoyables est à cet égard significatif. Ils veillent à égarer les humains, à les éloigner des dieux, voire même à ruiner définitivement leur entreprise en

leur ôtant la vie ou la raison. Barzaï en fera la douloureuse expérience. « On ne retrouva jamais Barzaï le Sage, et jamais Atal le saint prêtre ne put prier pour le repos de son âme. »³¹¹

Cette ascension du Hatheg-Kla par Barzaï vous sera apparue, cher lecteur, comme fictive. Nous ne sommes, pour notre part, pas si sûrs de son irréalité. Certes, nous pensons pouvoir exclure sa réalité physique, mais pas séparer sa matière onirique d'une éventuelle expérience mystique édifiante.

Au fil des récits, Lovecraft nous donne plus précisément à connaître les limites inaccessibles de ce lieu nommé Kadath. Pour y parvenir, faut-il encore trouver le chemin qui y mène. Jadis les dieux, avant de se replier dans le secret de Kadath, vivaient au sommet de montagnes élevées, mais à force d'être dérangés et sollicités par d'audacieux alpinistes en quête d'absolu, ils déménagèrent définitivement dans une retraite illimitée aux frontières des mondes. Désormais, seul le rêve peut y conduire ; et les hauts rêveurs ne point s'y perdre. À la confluence du carrefour des songes, de ce *Yumé no Chimata* du théâtre Nō, s'ouvre la perspective pour le rêveur d'acquérir sa destination.

La Quête onirique de Kadath l'Inconnue nous rapporte l'épopée initiatique d'un rêveur nommé Randolph Carter. Précisons immédiatement que Howard Phillips Lovecraft et Randolph Carter ne font qu'un : le 27 décembre 1919, au terme d'un rêve marquant, Lovecraft rédige *Le Témoignage de Randolph Carter*. Depuis lors, Carter est Lovecraft immergé.

³¹¹ *Les Autres Dieux*

« Par trois fois Randolph Carter rêva de la cité merveilleuse. Par trois fois il en fut arraché au moment où il s'arrêtait sur la haute terrasse qui la dominait. »

Ainsi commence le récit avec le rappel de trois tentatives précédemment avortées. Par trois fois déjà, le rêveur a échoué à prendre possession de son rêve. Lui demeure cependant, telle une suave obsession, le souvenir des sensations délectables liées à la fugace découverte. La cité merveilleuse flotte en son esprit, indélébile icône d'un passé aux charmes indéfinissables un instant recomposés :

« Jadis, la cité avait eu pour lui une importance capitale. Il savait, sans pouvoir dire en quel cycle du temps ni en quelle incarnation il l'avait connue, ni si c'était en rêve ou à l'état de veille. Elle évoquait en lui de vagues réminiscences d'une prime jeunesse. Lointaine et oubliée, où l'étonnement et le plaisir naissaient du mystère des jours, où l'aube et le crépuscule avançaient en prophètes, au son vibrant des luths et des chants. »

Nostalgique fantasme à la Nerval...

Pour rejoindre Kadath, Carter reprend une fois de plus son rêve. Il va passer de lieux merveilleux en lieux indicibles, visiter l'une après l'autre des cités somptueuses et découvrir des palais d'une beauté telle qu'elle semblerait irréaliste au regard humain dans le monde éveillé. On pourrait croire les visions de Randolph Carter au cours de son voyage dans les méandres du rêve tirées des livres de gnose juive sur la *Merkaba*. « La plupart des traités sont appelés « livres des Hekhaloth », c'est à dire description des Hekhaloth, des lieux et des palais célestes à travers lesquels passe le visionnaire ; dans le septième et dernier de ces lieux s'élève le

trône de la gloire divine [la Merkaba]. »³¹² Ainsi Carter visite-t-il les palais d'Ulthar, de Dylath-Leen, de Thran, de Céléphaïs, de Sérannian, et d'Inquanok. Tour à tour, les palais dévoilent leur magnificence...

Et Thran apparaît au rêveur :

« Il fit l'ascension d'une petite éminence herbue et vit flamboyer devant lui les mille flèches d'or de Thran dans le soleil couchant. Autières au-delà de l'inimaginable sont les murailles d'albâtre de cette incroyable cité ; se refermant presque sur elles-mêmes à leur sommet, elles sont bâties d'un seul tenant selon une technique inconnue des hommes, car elles sont plus anciennes que la mémoire humaine. Pourtant, si hautes soient-elles avec leurs cent portes et leurs deux cents tourelles, la multitude de tours qu'elles contiennent, toutes blanches sous leurs flèches d'or, s'élève plus haut encore. »³¹³

Et voici que se révèle Céléphaïs :

« Carter sut qu'il avait atteint le pays d'Ooth-Nagai et la merveilleuse cité de Céléphaïs. Les minarets scintillants de cette ville fabuleuse apparurent rapidement, puis les murailles de marbre immaculé avec leurs statues de bronze, et l'immense pont de pierre sous lequel le Naxara se jette dans la mer. Les douces collines sur lesquelles s'appuie la ville montèrent ensuite, couvertes de bosquets et de jardins d'asphodèles, de petites chapelles et de chaumières. Enfin, loin à l'arrière-plan, la chaîne violette des monts tanariens, puissante et mystérieuse, au-delà de

³¹² Gershom G. Scholem, *Les grands courants de la mystique juive*, 1950

³¹³ Lovecraft, *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue* (Trad. par Arnaud Mounier-Lompré)

laquelle courent des routes interdites qui mènent dans le monde de l'éveil et vers d'autres régions du rêve. »

Cité impérissable, aux beautés éternellement glorieuses :

« Toujours renouvelée : telle semblait être cette immortelle cité de rêve ; car le temps n'y a pas le pouvoir de ternir ni de détruire les choses et les êtres. Le temple de turquoise de Nath-Orthath est tel qu'il a toujours été et les quatre-vingts prêtres aux couronnes d'orchidées sont ceux-là mêmes qui le bâtirent il y a dix mille ans. Le bronze des immenses portes n'a rien perdu de son éclat, jamais les pavements d'onyx ne s'usent ni ne se fendent. »

Vient ensuite :

« Sérannian, la nébuleuse cité de marbre qui s'étend dans l'espace éthérique au-delà du point où la mer rencontre le ciel » ; et c'est l'éblouissement soudain : « À la porte du sixième palais, apparaissaient des centaines de mille et des millions de vagues d'eau qui se jetaient contre lui ; cependant il n'y avait pas une goutte d'eau, mais seulement l'éclat éthéré des plaques de marbre dont le palais était pavé. »³¹⁴

Vision grandiose et sans pareil, s'impose Inquanok :

« Là, Carter fit halte, pris de faiblesse devant tant de beauté. Les terrasses d'onyx et les allées à colonnades, les parterres multicolores et les délicats arbres à fleurs cultivés en espalier sur treillis d'or, les urnes d'airain et les trépieds aux bas-reliefs exquis, les statues de marbre noir veiné sur leurs piédestaux, si vraies qu'on croyait les voir respirer, les fontaines carrelées du

³¹⁴ Gershom G. Scholem, *op. cit.*

lagon à fond de basalte que traversaient des poissons lumineux, les temples miniatures installés sur des colonnes sculptées pour les oiseaux iridescents au chant mélodieux, les magnifiques volutes qui ornaient les vastes portes de bronze, et les plantes grimpantes, couvertes de fleurs et palissées sur chaque pouce des murs polis, se rejoignaient pour composer un tableau dont la beauté excédait la réalité, une beauté quasi fabuleuse même pour la terre du rêve. Elle chatoyait comme une vision sous le ciel gris, devant la magnificence des dômes diaprés du palais. »³¹⁵

À Ulthar, Carter « se mit en quête du patriarche Atal [...]. Atal était assis sur une estrade d'ivoire dans une chapelle festonnée du sommet du temple. Il avait bien trois cents ans d'âge, mais son esprit et sa mémoire n'avaient rien perdu de leur acuité ». Là, le vieux prêtre prodigue ses conseils au rêveur téméraire : « Il était heureux que nul homme ne sût où se dresse Kadath, car monter jusqu'à elle était très dangereux. Ainsi le compagnon d'Atal, Barzaï le Sage, avait été aspiré, hurlant, dans le ciel, simplement pour avoir osé escalader le pic pourtant connu d'Hatheg-Kla. Avec Kadath l'inexplorée, si jamais on la trouvait, ce serait bien pire ; car si les dieux de la Terre peuvent parfois se voir surpassés par un mortel avisé, ils sont néanmoins sous la protection des Autres Dieux du dehors. »

Sur le chemin fabuleux du rêveur, nombreux sont les gardiens du secret, idiots et cruels comme les « Gug », simplement monstrueux comme les « Shantak », implacables et insoumis comme les « faméliques de la nuit », ou menteurs et traîtres comme ces créatures à turbans cornus rencontrés à Dylath-Leen :

³¹⁵ Lovecraft, *op. cit.*

« On sait, dans la Terre des rêves, que les Autres Dieux comptent de nombreux agents parmi les hommes, et tous ces agents, humains ou un peu moins qu’humains, accomplissent avec zèle la volonté de ces créatures aveugles et dénuées d’esprit en échange de la faveur de Nyarlathotep, le chaos rampant qui est leur âme et leur messenger hideux. Carter en déduisait que les marchands aux turbans bossus, ayant entendu parler de sa recherche audacieuse des Grands Anciens dans leur forteresse de Kadath, avaient décidé de l’enlever et de le remettre à Nyarlathotep, contre l’innommable récompense, quelle qu’elle fût, offerte pour cette prise. »

Il paraît évident que les « portes d’ivoire ou de corne »³¹⁶ du monde des rêves sont gardées, et certains accès plus que d’autres interdits ou fatals :

« Carter comprit que l’homme de barre ne pouvait avoir d’autre but que les Piliers de Basalte de l’Occident, ceux derrière lesquels les esprits simples disent que s’étend la splendide Cathurie. Mais les rêveurs avisés savent qu’il s’agit des portes d’une monstrueuse cataracte par laquelle les océans de la province onirique de la Terre s’épanchent dans un néant abyssal et foncent à travers les espaces déserts vers d’autres mondes, d’autres étoiles, mais aussi vers les vides effrayants situés hors de l’univers organisé ; là où Azatoth, le sultan des démons, claque avidement des mâchoires dans le chaos, au milieu des battements de tambour et des sifflements de flûte des Autres Dieux. Eux poursuivent leur danse infernale, aveugles, muets, ténébreux et décervelés, avec leur âme et leur messenger, Nyarlathotep. »

Le danger est donc incommensurable.

³¹⁶ Gérard de Nerval, *Aurélia ou le Rêve et la Vie*, 1855

Pour s'envoler vers les provinces du rêve, pour quitter la terre et comme pour décorporer son âme du monde de l'éveil, l'impétrant doit avoir suivi une ascèse rigoureuse et longuement méditée sur l'itinéraire envisagé :

« Finalement, après de telles préparations, et dans un état d'extase, l'adepte commence son voyage. Les *Grandes Hekhaloth* ne donnent pas les détails de son ascension vers les sept cieux, mais elles décrivent son voyage à travers les sept palais situés dans le ciel le plus haut. La place des démiurges gnostiques (archontes) des sept sphères planétaires, qui s'opposent à la libération de l'âme de sa captivité terrestre et dont l'âme doit vaincre la résistance, est occupée, dans ce gnosticisme judaïsé et monothéiste, par une multitude de « portiers » postés à droite et à gauche de l'entrée du hall céleste que l'âme doit traverser dans son ascension. Dans les deux cas, l'âme a besoin d'un mot de passe pour être capable de continuer son voyage sans danger : un sceau magique qui met en fuite les démons et les anges hostiles. Chaque nouvelle étape de l'ascension demande un nouveau sceau avec lequel le voyageur se scelle lui-même afin, pour citer le texte d'un fragment, qu'il ne soit pas « entraîné dans le feu et les flammes, dans le tourbillon et l'orage qui sont autour de Toi, ô Toi terrible et sublime ». Les *Grandes Hekhaloth* ont conservé une description tout à fait compliquée de ces formalités douanières. »³¹⁷

À l'évidence, on retrouve toute cette sigillographie dans l'œuvre de Lovecraft : sceau de R'lyeh, sceau du Ngrannek, sceau du Hatheg-Kla, etc. Et les figures de portiers y tiennent aussi de nombreuses factions.

³¹⁷ Gershom G. Scholem, *op. cit.*

Malgré tout, à côté des pièges et des créatures hostiles qui se dressent sur son chemin, le rêveur compte des alliés. Éventuellement, il n'est pas le seul à rêver ainsi, et peut en quelque sorte bénéficier des rêves des autres. Carter parvient à cartographier une région entière du monde onirique en se remémorant ce qu'un de ses amis lui avait dit avoir rêvé :

« Il vit passer devant lui les cités et les terres glorieuses dont un rêveur de ses amis – gardien de phare dans l'ancienne Kingsport – lui avait souvent parlé. »³¹⁸

Ils partagent ainsi le même rêve l'un après l'autre. Plus étrange encore est cette rencontre lorsqu'elle implique une superposition :

« Habillé d'une robe de chambre dont la coupe était à la mode à Londres dans sa jeunesse, Kuranès se leva avec empressement pour accueillir son hôte. La vue d'un Anglo-Saxon venu du monde de l'éveil lui réchauffait le cœur, même s'il s'agissait d'un Saxon de Boston dans le Massachusetts et non de Cornouaille. Longtemps, ils parlèrent du passé, car c'étaient tous les deux de vieux rêveurs, forts versés dans les merveilles des lieux extraordinaires. Kuranès, en effet, avait voyagé au-delà des étoiles jusque dans le vide originel, et on disait qu'il était le seul à en être revenu sain d'esprit. Enfin, Carter parla de sa quête à son hôte et lui posa les mêmes questions qu'il avait posées à d'autres. »

Les rêves s'imbriquent, se nourrissent mutuellement et peuvent même fusionner. Certains rêveurs semblent cependant sortir du lot en étant capables de superviser la trame polymorphe des rêves amalgamés.

³¹⁸ Lovecraft, *op. cit.*

« Il en va de même avec votre chasseur de rêves. Sans nul doute il est arrivé au sommet de son art, il a prié dans les temples des rêves d'autrui, et on l'a tué d'innombrables fois dans la conscience des rêveurs. Il a remporté de tels succès que la plus belle matière qui existe – la matière du rêve – a commencé à se soumettre à lui. »³¹⁹

Et Carter de reprendre le cours de son rêve, renseignements pris auprès de Kuranès...

Sans nous lasser, nous nous rapprochons du but du voyage. Au bout du « conte », nous ne sommes pas loin de la Chute. Car plus nous avançons dans le récit, plus cette supposée ascension prend des allures de descente aux enfers. Ce n'est donc pas pour nous surprendre si la littérature des Hekhaloth parle d'une « descente » dans la demeure céleste.

« Dans les *Grandes Hekhaloth* [...], et encore dans presque tous les écrits postérieurs, le voyage visionnaire de l'âme au ciel est toujours rapporté à une « descente vers la Merkaba ». »³²⁰

Et c'est ainsi que Barzaï le Sage, parvenu au sommet du Hatheg-Kla, disparaît à jamais en hurlant d'horreur :

« Ne regarde pas ! Retourne-t'en ! Ne regarde pas ! La vengeance des abîmes infinis ! Ce gouffre maudit et damné... Je tombe dans le ciel ! »³²¹

³¹⁹ Milorad Pavi , *Le dictionnaire Khazar*, 1988

³²⁰ Gershom G. Scholem, *op. cit.*

³²¹ *Les Autres dieux*

Ce désir d'ascension impliquerait un mouvement inverse, comme une mise en abîme de son couronnement. C'est assez déroutant. Et le récit de Lovecraft, après nous avoir fait miroiter les délices architecturales de palais fabuleux, à l'approche de Kadath, s'obscurcit notablement :

« En dessous, tout le nord était obscurité ; une redoutable obscurité de pierre qui se haussait depuis des profondeurs infinies jusqu'à d'infinies hauteurs, avec cette pâle balise tremblante vertigineusement perchée au sommet de toute vision. Carter étudia plus attentivement la lumière et vit enfin le contour que formait son piédestal d'encre sur le fond des étoiles. Il y avait des tours sur cette montagne titanesque, d'horribles tours surmontées de dômes, avec d'innombrables étages et des blocs de bâtiments qui dépassaient tout ce que la technique humaine pouvait rêver ; [...] coiffant cette montagne démesurée, se dressait une forteresse qui défiait toute imagination mortelle et d'où jaillissait la lumière démoniaque. Alors, Randolph Carter sut que sa quête touchait à sa fin et qu'il contemplant le but des ses errances interdites et de ses audacieuses visions : l'extraordinaire, la fabuleuse demeure des Grands Anciens qui surplombe Kadath l'inconnue. »³²²

Le dernier palais semble bien sombre... Et quand Carter y pénètre enfin, l'endroit est vide... lugubre.

« À l'exception de la salle de la tour, la forteresse d'onyx qui surplombe Kadath était obscure et les maîtres ne s'y trouvaient pas. Carter était parvenu à Kadath l'inconnue qui gît dans le désert glacé, mais il n'avait pas découvert les dieux. »³²³

³²² *La Quête onirique de Kadath l'Inconnue*

³²³ *Ibid.*

Perplexe, il s'interroge sur l'à-propos du lieu tel qu'il le découvre :

« Pourtant la lumière maléfique brillait dans cette unique salle dont les dimensions étaient à peine moindres que celles de l'espace extérieur et dont les murs et le plafond se perdaient dans de lointains ondoiements de brume. Les dieux de la Terre n'étaient pas là, en effet, mais des présences plus subtiles, moins visibles, devaient rôder alentour. »³²⁴

Et, soudain, on sonne l'arrivée d'un hôte exceptionnel ; entre deux colonnes d'esclaves ayant précédé son entrée, arrive un être au pouvoir inquiétant :

« Alors, avançant d'un pas majestueux dans la vaste allée qui séparait les deux colonnes, apparut un personnage mince et de haute taille, avec le visage juvénile d'un pharaon de l'Antiquité ; sa robe aux couleurs chatoyantes était gaie et il était coiffé d'un pschent en or qui luisait de sa propre lumière. La présence royale s'approcha de Carter ; dans son port fier et ses traits élégants transparaissait le magnétisme d'un dieu noir ou d'un archange déchu, et dans ses yeux s'embusquait l'étincelle indolente d'un caractère capricieux. Il parla, et dans sa voix suave pointait la musique insensée des ondes du Léthé. »³²⁵

Le haut rêveur et la figure de cauchemar se font face. Il n'y a pas de doute à avoir sur l'identité de l'apparition. Et à Carter de se demander « comment Nyarlathotep, le chaos rampant, l'avait surveillé depuis le début » ? Car il le trouvait là où il n'aurait pas imaginé le voir. « Car c'est Nyarlathotep, horreur aux formes

³²⁴ *Ibid.*

³²⁵ *Ibid.*

innombrables » qui se tient devant lui en lieu et place des dieux, pour leur part absents !

Et Nyarlathotep d'expliquer que les dieux ont pris plaisir à se délasser dans ses propres rêves à lui, Carter, qu'ils y goûtent une douce somnolence... qu'il est grand temps de les réveiller afin qu'ils reprennent leur rang, retournent siéger à Kadath et gouvernent à nouveau les destinées du monde.

« Les dieux sont tombés amoureux de ta merveilleuse cité et ne suivent plus les coutumes des dieux. Ils ont oublié les hauts lieux de la Terre et les montagnes qui les virent grandir. La Terre n'a plus de dieux digne de ce nom [...]. Loin au fond d'une vallée de ta propre enfance, Randolph Carter, les Grands Anciens jouent, insouciant. Tu as trop bien rêvé, ô sage et insigne rêveur, car tu as attiré les dieux du rêve loin du monde des visions des hommes, vers un autre qui n'est qu'à toi ; tu as bâti à partir des petites rêveries de ton enfance une cité plus belle que tous les fantômes passés [...] ; et toi seul peux avec diplomatie déloger de ta prodigieuse cité les Grands Anciens égoïstes et les renvoyer par le crépuscule du nord à leur place habituelle, au-dessus de Kadath, la cité inconnue du désert glacé. En conséquence, Randolph Carter, au nom des Autres Dieux, je t'épargne et t'ordonne de trouver cette cité du couchant qui est tienne, et d'en chasser ces dieux somnolents et absentéistes qu'attend le monde du rêve. »³²⁶

Fantastique délire narratif de Lovecraft : Il nous apprend que son rêve de quête divine est en soi le lieu où rêvent ces dieux mêmes qu'il recherchait éperdument ! Non seulement il nous apprend que les dieux ne gouvernent pas, mais qu'ils ne vivent plus que dans son imagination. D'où ce contraste entre sa Kadath

³²⁶ *Ibid.*

idéale où se prélassent les dieux et la Kadath abominable où se tient actuellement Nyarlathotep dans l'attente du retour des maîtres du lieu. Dans l'attente du retour hypothétique des maîtres du lieu... comme semble le suggérer Nyarlathotep. Il invite donc Carter à découvrir au plus vite sa propre Kadath et d'en délivrer ses otages divins.

Mais la parole de Nyarlathotep est un jet pervers comme l'irruption du cauchemar au beau milieu d'un rêve idéal. Et c'est un piège sordide qu'il a tendu au voyageur onirique : « Plus simple encore que le chemin du vague souvenir est le chemin que je te prépare », indique le noir messager. Et aussitôt, empruntant cette voie annoncée plus rapide, le rêveur s'effondre dans des visions de cauchemars épouvantables, tombant toujours plus profondément vers des gouffres plus répugnants d'horreur les uns que les autres. Son âme glisse éperdument au fond de l'enfer !

« Car la folie et la féroce vengeance du vide sont les seuls cadeaux que Nyarlathotep réserve au présomptueux ».

De la sorte es-tu prévenu rêveur, apprenti-sorcier, occultiste expérimenté ou non...

Cependant, Lovecraft n'est pas mort fou, bien qu'il eût vécu furieusement reclus. Ainsi Carter, à l'instar de son alter ego, va-t-il s'en sortir, une fois encore. L'étincelle divine des savoureux souvenirs du petit âge, la lueur des dieux qui dansent dans ses rêveries d'enfant, pour reprendre une terminologie lovecraftienne, ne s'est pas éteinte, ne peut point l'avoir été, et c'est vers elle, en se retournant vers elle, que la voie du salut va s'entre ouvrir :

« Plus loin, toujours plus loin, dans une course vertigineuse à travers l'obscurité vers l'ultime sentence ; des pattes tâtonnantes palpaient Carter, des mufles visqueux le poussaient et des

créatures innombrables ricanait sans cesse. Mais l'image et la pensée étaient là, et à présent Randolph Carter savait parfaitement qu'il était en train de rêver, de rêver, simplement, et que quelque part à l'arrière-plan, le monde de l'éveil et la cité de son enfance existaient toujours. Des paroles lui revinrent : « il te suffit de retrouver les pensées et les visions de ta lancinante jeunesse ». Se tourner ! Se tourner ! Les ténèbres étaient omniprésentes, mais Carter parvint à se retourner. »³²⁷

La solution, la voilà, lorsque l'on est prisonnier des affres d'un rêve désastreux, c'est de se réveiller. Pourquoi ne pas y avoir songé plus tôt ? Et pourquoi le rêveur ne pourrait-il pas concevoir ce rêve paradoxal où il en vient à rêver de se réveiller au plus vite !

« Et voici que Carter avait enfin descendu le vaste escalier de marbre qui mène à sa cité merveilleuse, car il était de retour dans la belle Nouvelle-Angleterre, le pays qui avait modelé son âme. Alors, aux accords des milliers de sifflements du matin et dans les éblouissants rayons de l'aube qui se reflétaient sur le grand dôme doré de la Chambre législative, sur la colline, et pénétraient chez lui par les vitraux violets, Randolph Carter se réveilla en criant dans sa chambre de Boston. »³²⁸

Ouf !

Chez Lovecraft, la théorie du rêve, si ce n'est sa pratique, apparaît très élaborée. Très impliqué, Lovecraft nous confie que « le plus grand nombre de nos visions nocturnes ne sont peut-être pas le reflet pâle et fantastique des expériences vécues à l'état de

³²⁷ *Ibid.*

³²⁸ *Ibid.*

veille – l'inverse de la théorie freudienne avec son symbolisme puéril. Mais quelques-unes d'entre elles présentent un caractère extra-terrestre et éthéré qui n'accepte pas d'interprétation ordinaire et dont les effets vaguement excitants et inquiétants suggèrent que l'on a entrevu, de façon intime, un monde d'existence mentale tout aussi important que la vie psychique, bien que séparé de cette vie par une barrière qui n'est pas infranchissable. »³²⁹

C'est donc à une véritable frénésie onirique que nous convie le haut rêveur. Ses rêves s'enchaînent comme des poupées russes enclosent sur elles-mêmes, comme autant de déclinaisons d'un même thème inlassablement parcouru. Répétitions et superpositions narratives nous laisseraient presque à penser que la « matière onirique » semble maîtrisée. Lovecraft donne l'impression d'avoir ce pouvoir inaliénable de toujours pouvoir revenir chez lui, dans sa maison calme et rassurante, dans sa natale Nouvelle-Angleterre conforme à tous ses merveilleux souvenirs. En somme, tous ses rêves sont digérables.

« Mais le rêve que Lovecraft se rappela toute sa vie – « le cauchemar des cauchemars », comme il l'appelait, « le plus réaliste et le plus horrible que j'ai jamais fait depuis mes dix ans, dont l'horreur pure et le côté oppressif ne peuvent être que faiblement traduit par des mots », un rêve qu'il nota « avant d'être complètement éveillé » – était totalement différent³³⁰. Il concernait Nyarlathotep, le dieu-démon des Mythes de Lovecraft. Mais dans son rêve, Nyarlathotep n'avait rien d'un dieu-démon. C'était un charlatan, un forain itinérant. Dans ce rêve, les relations qu'il entretenait avec Lovecraft ressemblaient à celles qui existent entre

³²⁹ Lovecraft, *Par-delà le mur du sommeil*, 1919

³³⁰ Voir la lettre de Lovecraft à Reinhardt Kleiner datée du 14 décembre 1920.

Mario et le Magicien Cipolla, dans la nouvelle de Thomas Mann *Mario et le Magicien*. « Nyarlathotep était une sorte de forain itinérant qui haranguait la foule dans de grandes salles et dont les exhibitions provoquaient crainte et débats. Ces exhibitions comprenaient deux parties – d’abord, une projection de film horrible et peut-être prophétique ; ensuite, des expériences extraordinaires avec certains appareils scientifiques ou électriques... Nyarlathotep se trouvait déjà à Providence, responsable de la peur affreuse qui s’abattait sur tous... » Cette image hanta Lovecraft pour le restant de ses jours. Il essaya à plusieurs reprises de l’exorciser en la prenant comme sujet d’un récit. Mais il n’y parvint jamais. Cela restait pour lui « le cauchemar des cauchemars », et il ne comprit jamais pourquoi. »

331

« Et c’est à ce moment précis que la représentation satanique de Nyarlathotep entre en jeu. Dans *The Dream-Quest of Unknown Kadath*, Lovecraft le décrit comme un ange déchu, un Lucifer tout droit sorti du Paradis perdu de Milton [...]. Bien évidemment, lorsque sa mission l’oppose à des êtres doués de raison, ces derniers le voient nécessairement comme l’Antéchrist. »³³²

Voilà, le mot est lâché : Antéchrist ! Le Nyarlathotep de Lovecraft est la préfiguration de l’Antéchrist à venir. On comprend qu’une telle vision l’ait fait frémir et gémir d’angoisse.

Voici donc la venue de l’Antéchrist, telle que nous la prophétise Lovecraft dans un récit de 1920. Avant de se révéler définitivement, l’Antéchrist est déjà venu hanter les rêves d’un homme :

³³¹ Christopher Frayling, *Les rêves des noms éteints : ce qu’enseigne le sommeil*

³³² Robert M. Price, *op. cit.*

« Je ne sais exactement quand tout cela a commencé, mais c'était il y a plusieurs mois. La tension ambiante était insupportable. Aux problèmes sociaux et politiques venait s'ajouter la crainte inexplicable qu'un atroce péril menaçait, un péril généralisé tel qu'on peut seulement l'imaginer dans ses pires cauchemars. Je me souviens que les gens avaient tous le teint pâle et que l'inquiétude se lisait sur leur visage ; ils se chuchotaient des avertissements et des prophéties que personne n'osait consciemment répéter, ni même reconnaître avoir entendu. Un terrible sentiment de culpabilité pesait sur le pays et le néant interstellaire libérait des courants glacés [...]. Même les saisons avaient été affectées par cet atroce bouleversement : la chaleur de l'automne s'était prolongée bien plus longtemps que de coutume et tout le monde pensait que notre planète, et peut-être même le reste de l'univers, venait d'échapper au contrôle des dieux et des forces que nous connaissions pour se retrouver sous l'emprise de puissances mystérieuses. C'est à ce moment que Nyarlathotep sortit d'Égypte. Personne ne savait qui il était vraiment, mais le sang des premiers Égyptiens coulait dans ses veines et il ressemblait à un pharaon [...]. Il prétendait être sorti de ténèbres longues de vingt-sept siècles et avoir entendu des messages en provenance de lieux extérieurs à notre planète. Élané, sinistre et basané, Nyarlathotep pénétra dans notre monde civilisé, ayant toujours avec lui d'étranges instruments de verre ou de métal qu'il combinait entre eux pour obtenir des machines plus stupéfiantes encore. Il parlait beaucoup des sciences (l'électricité et la psychologie) et donnait des représentations dont les spectateurs ressortaient sans voix et qui ne faisait que le rendre plus populaire à chaque fois. [...] Partout où Nyarlathotep se rendait, tout le reste disparaissait et les dernières heures de la nuit résonnaient des cris des rêveurs. Jamais les cauchemars n'avaient posé un tel problème d'ordre public [...]. Je me souviens du jour où Nyarlathotep arriva dans ma ville [...]. Un ami m'avait parlé de lui et de ses révélations fascinantes, tant et si bien que je mourais d'envie

d'explorer ses mystères. Mon camarade prétendait que les envoûtants secrets de Nyarlathotep étaient plus horribles et plus impressionnants que l'on ne pouvait l'imaginer, qu'il projetait sur son écran blanc des prophéties qu'il était le seul à oser faire et que les étincelles qu'il générait arrachaient aux hommes ce que personne ne leur avait jamais volé jusque-là, ce que l'on ne voyait que dans le fond de leurs yeux. Et c'est vrai que j'avais entendu dire, à l'étranger, que ceux qui connaissaient Nyarlathotep étaient capables de voir des choses auxquelles les autres restaient aveugles. C'est dans la chaleur de l'automne que je me mêlai à la foule nocturne venue admirer Nyarlathotep. La nuit était étouffante, l'escalier interminable et la salle bondée [...]. Puis les étincelles apparurent autour des spectateurs, dont les cheveux se dressèrent tandis que des ombres indescriptibles venaient se poser sur leur tête. J'avais pour ma part l'esprit plus logique que les autres, et quand je bougonnais en tremblant qu'il s'agissait d'une imposture et de simple électricité statique, Nyarlathotep nous fit sortir et redescendre l'escalier sans fin pour nous livrer à la nuit chaude et moite. Les rues étaient désertes. Je hurlai à tue-tête que je n'avais pas peur, que je n'aurai jamais peur, et d'autres m'imitèrent pour se rassurer. Nous nous jurâmes mutuellement que la ville n'avait en rien changé, qu'elle était toujours aussi vivante... »³³³

Perturbé, Lovecraft se fait ici le chantre d'une humanité nouvelle, moins humaine, ou de façon scabreuse surhumaine, ayant fait siens les préceptes du *Livre de la Loi* d'Aleister Crowley. Un nouvel âge se dessine à travers les transformations morales en cours parmi les hommes. Une sauvagerie sans frein s'empare des êtres et les livre impitoyablement les uns aux autres. Voici l'âge que vient prêcher, annoncer, inaugurer Nyarlathotep :

³³³ H.P. Lovecraft, *Nyarlathotep*, 1920 (Trad. Éric Holweck)

« Il ne serait pas difficile de savoir quand ce temps serait venu, car, alors, l'humanité serait tout à fait semblable aux Grands Anciens ; libre et fougueuse, au-delà du bien et du mal, les lois et les morales rejetées, tous ses membres criant, tuant, se divertissant joyeusement. C'est alors que les Anciens, libérés, leur enseigneraient de nouvelles manières de crier et de tuer, de se divertir et de jouir de leur existence ; puis toute la terre s'enflammerait dans un holocauste d'extase et de liberté. En attendant, le culte, par des rites appropriés, devait maintenir vivant le souvenir de ces voies anciennes et faire pressentir la prophétie qui annonçait leur retour. »³³⁴

Le simple bon sens voudrait que l'on repousse d'un revers de main une telle perspective. En effet, l'humanité n'a rien à y gagner. Cependant, « c'est ainsi que Nietzsche et Crowley voyaient les choses. Antéchrists autoproclamés, ils ne pensaient pas annoncer la venue du mal, mais savaient que leurs contemporains les percevraient comme tels en raison de leurs valeurs hors norme. Comme tout le monde le sait, les protagonistes de Lovecraft livrent un combat d'arrière-garde contre le fait que leur monde rationnel est entré en contact avec « une connaissance supérieure », qui l'invalide et le rend caduc. Ces individus pathétiques tentent de lutter contre une vérité qui ne paraît maléfique que parce qu'elle est contraire à l'optique égocentrique qu'ils ont de l'univers. »³³⁵

Ainsi, notre monde et ses valeurs seraient-ils dépassés ? Plus radicalement encore, ils seraient en voie de connaître une « inversion salutaire » ! Entre la sourde violence de la banalité quotidienne et la violence inaugurale d'une ère métaphysique de

³³⁴ H.P. Lovecraft, *L'Appel de Cthulhu*, 1926

³³⁵ Robert M. Price, *op. cit.*

l'horreur, certains semblent vouloir trancher en choisissant la course en avant vers le pire. Avec effarement, on découvre ici un Michel Houellebecq inédit, lecteur converti à l'angoisse lovecraftienne, et qui accepte l'idée d'une perte de l'équilibre moral dans le gouffre d'une horreur cosmique profanatrice et dévorante. À ce titre, la perte du sens, qu'il regarde comme le cancer de l'Occident, peut et doit trouver son terme dans l'apothéose du Mal :

« Humain du XX^e siècle finissant, ce cosmos désespéré est absolument le nôtre. Cet univers abject, où la peur s'étage en cercles concentriques jusqu'à l'innommable révélation, cet univers où notre seul destin est d'être broyés et dévorés, nous le reconnaissons absolument comme notre univers mental. Et, pour qui veut connaître l'état des mentalités par un coup de sonde rapide et précis, le succès de Lovecraft est déjà à soi seul un symptôme. Aujourd'hui plus que jamais, nous pouvons faire nôtre cette déclaration de principe qui ouvre *Arthur Jermyn* [récit composé par Lovecraft en 1920] : « La vie est une chose hideuse ; et à l'arrière-plan, derrière ce que nous en savons, apparaissent les lueurs d'une vérité démoniaque qui nous la rendent mille fois plus hideuse ». Le paradoxe est cependant que nous préférons cet univers, aussi hideux soit-il, à notre réalité. En cela, nous sommes absolument les lecteurs que Lovecraft attendait. Nous lisons ses contes exactement dans la même disposition d'esprit qui les lui a fait écrire. Satan ou Nyarlathotep, qu'importe, mais nous ne supporterons plus une minute supplémentaire de réalisme. Et, s'il faut tout dire, Satan est un peu dévalué par ses rapports prolongés avec les détours honteux de nos péchés ordinaires. Mieux vaut

Nyarlathotep, froid, mauvais et inhumain comme la glace. Subb-haqua Nyarlathotep ! »³³⁶

Inversion totale et blasphématoire de la vertu théologale d'espérance, la délivrance attendue n'est plus ici celle du salut par le Christ, mais celle qui n'en est pas une, sous le joug implacable du règne infernal de l'Antéchrist !

« Si les chrétiens conventionnels considèrent que les miracles gnostiques ne sont autres que « l'œuvre de Satan » (Ap. 2.24), les gnostiques, eux, y voient « les plus profonds mystères de Dieu » (1 Corinthiens 2.10). [...] Je suis persuadé qu'une bonne compréhension des relations théologiques que j'ai exposées dans les pages précédentes³³⁷ est nécessaire si l'on souhaite saisir la supposition sous-jacente à chaque histoire de Nyarlathotep écrite par Lovecraft, à savoir que le chaos rampant est vénéré par un culte important, même si ce dernier n'est jamais mentionné. Pour ses disciples, Nyarlathotep est un dieu et ses mystères sont sacrés, même si cela peut paraître terrifiant pour les autres. C'est ce que j'espère avoir réussi à faire comprendre dans ces quelques lignes. Iä ! Nyarlathotep ! »³³⁸

Que d'adeptes ! Cependant, le règne de l'Antéchrist ne dure qu'un temps et sa défaite doit être complète et définitive, pour la plus grande gloire de Dieu et de Ses élus. C'est ce que nous pouvons lire dans la Bible au Livre de l'Apocalypse.

³³⁶ Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*, éd. du Rocher, 1991

³³⁷ Robert M. Price, *op. cit.*

³³⁸ *Ibid.*

Conclusion

En conclusion, laissons la parole aux étudiants nantais : Julien Gracq et François Mauriac nous lancent un appel vif de mise en garde. Ce que l'on nomme littérature, et qui classe nos auteurs, par des jugements dédaigneux jusqu'à l'oubli du temps ou par l'apologie du « classique » jusqu'à la canonisation dans la Pléiade, se trompe doublement : les deux grands critiques nantais nous rappellent que ceux qui collationnent les « bons » auteurs pour remplir les manuels scolaires sont aveugles au poison de leur sottise assurée, dont les maux sont, aussi contradictoires qu'indissociables, la niaiserie qui croit crucifier le vice et la fascination du vice qui se pense élitiste :

« J'entends que des maîtres s'inquiètent : inviterons-nous tout adolescent à boire, sans discernement, ces eaux troubles ? « Les mauvais livres », ce n'est pas un lieu commun de sermonnaire. Mais il y a deux dangers : l'un qui est, pour l'amour de l'art, d'induire des jeunes gens en tentation de lectures morbides – et un autre danger que, peut-être, ne surent pas voir l'abbé Blanlœil et J.M.J.A., de Nantes, de qui les manuels développèrent en moi, lorsque j'avais seize ans, le sens funeste de l'ironie. Au poison de Flaubert et de Balzac (sic), ces pieux éducateurs opposaient l'antidote de Mme Bourdon (?), de Zénaïde Fleuriot et de Raoul de Navery (?) [...] Il ne faut point sourire : je sais quelle tempête s'élève dans un jeune cœur lorsqu'il se croit exilé par sa foi de tous les paradis dont il respire l'odeur ; quand l'idée de médiocre, une espèce de niaiserie, se confondent pour lui avec les pratiques religieuses. Hé quoi ! Les plus hauts génies du dernier siècle et de celui-ci « se sont écroulés au pied de la croix du Christ », selon un mot de Nietzsche – et vous désignez comme spécifiquement catholiques, à l'adolescent, d'édifiantes tisanes ? Je crois qu'il faut

le mettre en garde contre les artistes modernes ; lui en défendre, jusqu'à ce qu'il soit fortifié dans sa foi, la lecture, au nom de cette vérité si exigeante qu'elle nous oblige même de renoncer au plus lointaines occasions de chute – mais, tout de même, enseigner à cette jeune âme la part immense de Dieu dans l'art contemporain, et que le lyrisme de Baudelaire, de Verlaine, de Rimbaud, de Jammes, de Claudel, à des degrés différents, procède du Père comme celui de Bossuet et de Pascal. »³³⁹

Écoutons maintenant Gracq, le dernier de nos « classiques », nous avertir du danger à fréquenter pêle-mêle tous les auteurs :

« Peut-être serait-il temps enfin, mieux avisés, de réviser à l'usage d'une jeunesse inexpérimentée ces manuels de littérature, plats comme un trottoir et guère moins traîtres, avec sous les pas leurs trappes sans avertissement entr'ouvertes – où l'on aimerait que d'emblée un signe, une couleur spéciale dénonçât au milieu du troupeau des fonctionnaires des lettres [...], revêtit ouvertement de leur dignité les chefs de sociétés secrètes. Un rhétoricien de quinze ans [...] qui peut le mettre en garde on se le demande, contre les menées sourdes et actuelles, les rapt, les sièges, les enlèvements qu'exécutent à longueur de journée sur des proies trop peu averties un Rimbaud, un Kafka, un Benjamin Constant. Dans ce guide des bonnes lectures, on demanderait que le long du chemin où Stendhal par manque d'ambition a entendu ne promener qu'un inoffensif miroir, on voulût bien avertir que Poe, Blake, Dostoïevski, Lautréamont, Breton, guettent le voyageur, une escopette au poing. »³⁴⁰

³³⁹ François Mauriac, *Petits essais de psychologie religieuse*, 1933

³⁴⁰ Julien Gracq, *op. cit.*

Pan ! Pan !... Pan !... le fatal coup de feu ! Préparé de longue date, mais cependant non paré. Pan ! en pleine poire :

« Roland Topor, touche-à-tout génial et provocateur, dessinateur, écrivain, cinéaste, homme de théâtre et de télévision, a décidé en avril 1997 d'aller rire ailleurs. Dans un autre monde, qu'il avait déjà beaucoup fréquenté de son vivant. Alors Jean-Michel Ribes monte sur le petit vélo de la mémoire et se souvient. « Lors de ce premier dîner, il m'a fait d'abord une impression terrifiante. Il m'a demandé : « tu vas bien, toi ? Parce que moi, j'ai du pus dans le cerveau ». Et il a éclaté de rire, rire dans lequel je me suis tout de suite reconnu : c'est celui du dieu Pan, le grand rire de la panique. Un rire qui à la fois protège de tout et en même temps est une douleur créée... »³⁴¹

N'allons pas épier dans les bois inextricables de la malveillance le signal du faune prédateur :

« Gracieux fils de Pan ! Autour de ton front couronné de fleurettes et de baies tes yeux, des boules précieuses, remuent. Tachées de lies brunes, tes joues se creusent. Tes crocs luisent. Ta poitrine ressemble à une cithare, des tintements circulent dans tes bras blonds. Ton cœur bat dans ce ventre où dort le double sexe. Promène-toi, la nuit, en mouvant doucement cette cuisse, cette seconde cuisse et cette jambe gauche. »³⁴²

Réfutons Rimbaud. D'ailleurs, Apollinaire l'avait chantée la mort de Pan et l'avait [dé]clamé l'écroulement de l'empire des dieux-démons antiques au soleil du Christ :

³⁴¹ Fabienne Darge, in *Le Monde*, 1^{er} mars 2008

³⁴² Arthur Rimbaud, *Antique*, in *Illuminations*

« MORT DE PAN

Flore et le chaud Phœbus revenaient sur la terre
Toujours les flots grondants se brisaient sur Cythère
Et la blonde Vénus, adorée en ces lieux,
Dans son temple écoutait le chant des hymnes pieux
L'Olympe s'emplissait. Le Maître du Tonnerre
Mandait tous ses enfants qui venaient vers leur père.
Une étrange terreur était alors aux cieux.
Les puissants immortels étaient devenus vieux.
Mais tout à coup le ciel s'abîme dans l'espace,
Et la race divine en un instant trépassé,
Cependant qu'une voix crie au monde confus :
« Jésus va naître et son règne commence ;
Il naît pauvre à Bethléem ; son royaume est immense
Pan, le Grand Pan est mort et les dieux ne sont plus ! »

N'allons pas, non plus, soulever le voile d'Isis, mais brisons, sans même y jeter un œil, l'inférieure face sous son linceul.

Nous voilà prévenus. Et c'est un expert de la trempe de Baudelaire qui nous en informe :

« Il s'est passé dans l'année qui vient de s'écouler un fait considérable. Je ne dis pas qu'il soit le plus important, mais il est des plus importants, ou plutôt l'un des plus symptomatiques.

Dans un banquet commémoratif de la révolution de Février [1848], un toast a été porté au dieu Pan, oui, au dieu Pan, par un de ces jeunes gens qu'on peut qualifier d'instruits et d'intelligents.

— Mais, lui disais-je, qu'est-ce que le dieu Pan a de commun avec la révolution ?

— Comment donc ? répond-il, mais c'est le dieu Pan qui fait la révolution. Il est la révolution.

— D'ailleurs, n'est-il pas mort depuis longtemps ? Je croyais qu'on avait entendu planer une grande voix au-dessus de la

Méditerranée, et que cette voix mystérieuse, qui roulait depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rivages asiatiques, avait dit au vieux monde : LE DIEU PAN EST MORT !

— C'est un bruit qu'on fait courir. Ce sont de mauvaises langues ; mais il n'en ai rien. Non, le dieu Pan n'est pas mort ! le dieu Pan vit encore, reprit-il en levant des yeux au ciel avec un attendrissement fort bizarre... Il va revenir.

Il parlait du dieu Pan comme du prisonnier de Sainte Hélène.

— Eh quoi, lui dis-je, seriez-vous donc païen ?

— Mais oui, sans doute ; ignorez-vous donc que le Paganisme bien compris, bien entendu, peut seul sauver le monde ? Il faut revenir aux vraies doctrines, obscurcies un instant par l'infâme Galiléen. [...]

Vous rencontrez un animal plein de béatitude ; il a sous les bras des bouquins étranges et hiéroglyphiques.

— Et vous, lui dites-vous, quel parti prenez-vous ?

— Mon cher, répond-il d'une voix douce, je viens de découvrir de nouveaux renseignements très curieux sur le mariage d'Isis et Osiris.

— Que le diable vous emporte !

[...] Est-ce Vénus Aphrodite ou Vénus Mercenaire qui soulagera les maux qu'elle vous aura causés ? Toutes ces statues de marbre seront-elles des femmes dévouées au jour de l'agonie, au jour du remords, au jour de l'impuissance ? [...] Renier les efforts de la société précédente, chrétienne et philosophique, c'est se suicider, c'est refuser la force et les moyens de perfectionnement. S'environner exclusivement des séductions de l'art physique, c'est créer de grandes chances de perdition. »³⁴³

Malheur à celui qui n'en retiendrait pas le conseil :

³⁴³ Charles Baudelaire, *L'École païenne*, 1852

« L'utile, le vrai, le bon, le vraiment aimable, toutes ces choses lui seront inconnues. Infatué de son rêve fatigant, il voudra en infatuer et en fatiguer les autres. [...] Le goût immodéré de la forme pousse à des désordres monstrueux et inconnus. Absorbé par la passion féroce du beau, du drôle, du joli, du pittoresque, car il y a des degrés, les notions du juste et du vrai disparaissent. La passion frénétique de l'art est un chancre qui dévore le reste ; et, comme l'absence nette du juste et du vrai dans l'art équivaut à l'absence d'art, l'homme entier s'évanouit. »³⁴⁴

De quel droit devrions-nous encore laisser célébrer par les gens de lettres le retour des dieux-démons du paganisme ? Mettons fin à l'École païenne !

« Je connais un bon nombre d'hommes de bonne foi qui sont, comme moi, las, attristés, navrés et brisés par cette comédie dangereuse. Il faut que la littérature aille retremper ses forces dans une atmosphère meilleure. Le temps n'est pas loin où l'on comprendra que toute littérature qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie est une littérature homicide et suicide. »³⁴⁵

À l'instar d'Isidore Ducasse, revenons des sentiers de la mort à plus de raison. À sa suite, retrouvons le chemin de la candeur, de la grandeur, du bon sens et de la vie :

« *Paul et Virginie* choque nos aspirations les plus profondes au bonheur. Autrefois, cet épisode qui broie du noir de la première à la dernière page, surtout le naufrage final, me faisait grincer des dents. Je me roulais sur le tapis et je donnais des coups de pied à

³⁴⁴ *Ibid.*

³⁴⁵ *Ibid.*

mon cheval en bois. La description de la douleur est un contre-sens. Il faut faire voir tout en beau. [...] Ne reniez pas l'immortalité de l'âme, la sagesse de Dieu, la grandeur de la vie, l'ordre qui se manifeste dans l'univers, la beauté corporelle, l'amour de la famille, le mariage, les institutions sociales. [...] Les vérités immuables et nécessaires, qui font la gloire des nations, et que le doute s'efforce en vain d'ébranler, ont commencé depuis les âges. Ce sont des choses auxquelles on ne devrait pas toucher. Ceux qui veulent faire de l'anarchie en littérature, sous prétexte de nouveau, tombent dans le contre-sens. On n'ose pas attaquer Dieu ; on attaque l'immortalité de l'âme. Mais l'immortalité de l'âme, elle aussi, est vieille comme les assises du monde. Quelle autre croyance la remplacera, si elle doit être remplacée ? Ce ne sera pas toujours une négation. Si l'on se rappelle la vérité d'où découlent toutes les autres, la bonté absolue de Dieu et son ignorance absolue du mal, les sophismes s'effondreront d'eux-mêmes. S'effondrera, dans un temps pareil, la littérature peu poétique qui s'est appuyée sur eux. Toute littérature qui discute les axiomes éternels est condamnée à ne vivre que d'elle-même. Elle est injuste. Elle se dévore le foie. [...] Il paraît beau, sublime, sous prétexte d'humilité ou d'orgueil, de discuter les causes finales, d'en fausser les conséquences stables et connues. Détrompez-vous, parce qu'il n'y a rien de plus bête ! Renouons la chaîne régulière avec le temps passé ; la poésie est la géométrie par excellence. Depuis Racine, la poésie n'a pas progressé d'un millimètre. Elle a reculé. Grâce à qui ? aux Grandes-Têtes-Molles de notre époque. Grâce aux femmelettes, Chateaubriand, le Mohican-Mélancolique ; Sénancour, l'Homme-en-Jupon ; Jean-Jacques Rousseau, le Socialiste-Grincheur ; Anne Radcliffe, le Spectre-Toqué ; Edgar Poe, le Mameluck-des-Rêves-d'Alcool ; Mathurin, le Compère-des-Ténèbres ; George Sand, L'Hermaphrodite-Circoncis ; Théophile Gautier, l'Incomparable-Épicier ; Leconte, le Captif-du-Diable ; Goethe, le Suicidé-pour-Pleurer ; Sainte-Beuve, le Suicidé-pour-Rire ; Lamartine, la Cigogne-Larmoyante ;

Lermontoff, le Tigre-qui-Rugit ; Victor Hugo, le Funèbre-Échalas-Vert ; Misçkiéwickz, l'Imitateur-de-Satan ; Musset, le Gandin-sans-Chemise-Intellectuelle ; et Byron, l'Hyppopotame-des-Jungles-Infernales. Le doute a existé en tout temps en minorité. Dans ce siècle, il est en majorité. Nous respirons la violation du devoir par les pores. Cela ne s'est vu qu'une fois ; cela ne se reverra plus. Les notions de la simple raison sont tellement obscurcies à l'heure qu'il est, que, la première chose que font les professeurs de quatrième, quand ils apprennent à faire des vers latins à leurs élèves, c'est de leur dévoiler par la pratique le nom d'Alfred de Musset. Je vous demande un peu, beaucoup ! Les professeurs de troisième, donc, donnent, dans leurs classes à traduire, en vers grecs, deux sanglants épisodes. Le premier, c'est la sanglante comparaison du pélican. Le deuxième, sera l'épouvantable catastrophe arrivée à un laboureur. À quoi bon regarder le mal ? N'est-il pas en minorité ? Pourquoi pencher la tête d'un lycéen sur des questions qui, faute de n'avoir pas été comprises, ont fait perdre la leur à des hommes tels que Pascal et Byron ? Un élève m'a raconté qu'un de ses professeurs de seconde avait donné à sa classe, jour par jour, ces deux charognes à traduire en vers hébreux. Ces plaies de la nature animale et humaine le rendirent malade pendant un mois, qu'il passa à l'infirmerie. Comme nous nous connaissions, il me fit demander par sa mère. Il me raconta, quoique avec naïveté, que ses nuits étaient troublées par des rêves de persistance. Il croyait voir une armée de pélicans qui s'abattaient sur sa poitrine, et la lui déchiraient. Ils s'envolaient ensuite vers une chaumière en flammes. Ils mangeaient la femme du laboureur et ses enfants. Le corps noirci de brûlures, le laboureur sortait de la maison, engageait avec les pélicans un combat atroce. Le tout se précipitait dans la chaumière, qui retombait en éboulements. De la masse soulevée des décombres – cela ne ratait jamais – il voyait sortir son professeur de seconde, tenant d'une main son cœur, de l'autre une feuille de papier où l'on déchiffrait, en traits de souffre, la

comparaison du pélican et celle du laboureur, telles que Musset lui-même les a composées. Il ne fut pas facile, au premier abord, de pronostiquer son genre de maladie. Je lui recommandai de se taire soigneusement, et de n'en parler à personne, surtout à son professeur de seconde. Je conseillai à sa mère de le prendre quelques jours chez elle, en assurant que cela se passerait. En effet, j'avais soin d'arriver chaque jour pendant quelques heures, et cela se passa. »³⁴⁶

Et fort de sa rédemption artistique, notre poète nouveau-né de s'écrier :

« Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuelle. »³⁴⁷

Ne soyons pas le Caïn littéraire de nos frères...

Soyons plutôt, face à ces détracteurs, contradicteurs, contempteurs, dévoyeurs de la Parole, en toute circonstance, les défenseurs de l'INNOCENCE de Dieu.

« Le bon vieux temps s'imposait comme l'éloge de la poésie
Les feuilles tombées tapissaient la terre de motifs orientaux
Ainsi, de l'humus se dissimulait un démon de petite envergure
De ses yeux, l'antichambre du Paradis se dessinait,

³⁴⁶ Isidore Ducasse, *Poésies I*

³⁴⁷ *Ibid.*

Ses pensées intempestives attisaient
L'inévitable dualité entre le Bien et le Mal.

Malgré ce réquisitoire, Dieu ne fut pas détrôné. »³⁴⁸

Achévé le 10 mai 2008,
en la veille de la fête de la Pentecôte

³⁴⁸ Miss Ming, *Genèse*, in *Credo quia absurdum*, Éditions Mécanique Populaire, 2007.